La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

SÉRIE DE GUERRE

1939

SÉRIE DE GUERRE T. I

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

GRADUATE THEOLOGICAL UNION
LIBRARY
1962

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

V.1
1939

SÉRIE DE GUERRE - N° 1 25 OCTOBRE 1939

La Vie Intellectuelle

et

La Revue des Jeunes

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

Sommaire

25 OCTOBRE 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

P. Boisselot, O. P. Silence de Dieu ? . . . . . .
A.-M. Carré, O. P. Jérusalem, ma patrie . . . .

● *Le milieu de travail contre la dignité et la moralit des jeunes*, par D. Mesnard, O. P., 34.
● *Livres*, 50.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Civis . . . . . Buts de guerre . . . . . .
Paul Vignaux. Ce qui est en cause . . . . . .

● *L'Europe ne périra pas*, par J. Maritain, 67. — « *Nou autres Français* », par ***, 72.
● *Aspects de la Semaine Sociale de Bordeaux*, par P.-C Prillard, 79.
● *Livres*, 98.

LES LETTRES ET LES ARTS

Jan Kasprovicz. Un poème 1
(trad. A.-I. Mennessier)
Pierre Péguy . . La route de Péguy vers le Christ 1

● *Charles Du Bos*, par Christian Ducasse, 121.
● *Les trésors de l'Espagne à Genève*, par G. Cattaui, 12
— *Le peintre Albert Marquet*, par G. Poulain, 133.
● *A travers les revues*, 135.

JEUNESSES

M.-D. Forestier, O.P. D'une guerre à l'autre.
M. de Paillerets, O.P. Actualité du scoutisme.
D. M. . . . . La J.O.C. dans la guerre.

● *Jeunesse roumaine : I. La formation scolaire*, pa E. Kiesewetter, 151; II. *La Straja Tarii*, par R. de Cha moy, 154.
● *Les Comédiens au front*, par L. Chancerel, 157. — « *Auxilia* » *en temps de guerre*, 160.

SÉRIE DE GUERRE. - T. I. - N° 1 25 OCTOBRE 1939

LA VIE INTELLECTUELLE ET LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

P. BOISSELOT, O. P. *Silence de Dieu?*

« Ce serait une souffrance et un scandale sans nom que le silence de Dieu pût faire croire à son absence du drame où sont engagées les nations des hommes. »

A.-M. CARRÉ, O. P. *Jérusalem, ma patrie.*

La terre que la Parole de Dieu a visitée, cette terre est nôtre. « On dirait qu'en nous faisant chrétien, le Baptême nous enracine aussi à la Terre où régna David et mourut Jésus-Christ. »

D. MESNARD, O.P. *Le milieu du travail contre la dignité et la moralité des jeunes.*

Les conclusions, dégagées par un aumônier jociste, d'une enquête terminée à la veille de la guerre, et dont la guerre n'a pas — loin de là — atténué l'actualité.

LIVRES

Spiritualité, du P. Sertillanges.

Libres dans le Christ, du P. Florand.

Silence de Dieu ?

L'an dernier, nous publiions ici même un arti
François Perroux, qui s'intitulait cruellement : « (
les chrétiens s'égorgent ». La tuerie n'a fait que s
dre. Un grand nombre de catholiques d'Europe
tr'égorgent. Une nation catholique — la seule qu
sistât aux confins de l'Europe orientale, la H
exceptée — vient d'être anéantie. Les deux peup
qui s'incarnent les hérésies dénoncées en 193
Pie XI comme l'essence la plus virulente du no
paganisme se sont unis et menacent tout ce qui fai
nous la valeur de la vie : la liberté spirituelle, l'
tion chrétienne de nos enfants, la légitimité des p
l'indépendance de la parole et du culte divins. La
sation chrétienne est en danger de mort. Qui nous
nera les prophètes de Dieu parmi les hommes ? Qu
fortifiera par la parole du Dieu qui n'abandonne p
peuples qui se confient en Lui ?

Il ne faut pas craindre d'appeler les choses pa
nom : c'est encore Pie XI qui nous a donné le cu
la loyauté. Point ne suffit d'affirmer que nous nou
tons pour la liberté des peuples et pour échappe
diktat de la violence. La vérité, aux yeux d'un ca
que français, c'est que, par delà la ligne Descar
la défense de la patrie, nous nous battons aussi p
civilisation chrétienne.

Je n'écris point ces mots sans répugnance. On a tant abusé de ce thème qu'on a honte de le reprendre. Il est pourtant exact, et il entraîne des conséquences que nous n'avons pas le droit — fût-ce par discrétion — de répudier.

Si vraiment — et quelles que soient les responsabilités antécédentes — nous faisons la guerre pour que la morale et le droit entre les nations soient respectés ou restaurés, pour que nos foyers soient protégés contre des doctrines totalitaires qui les anéantiraient, et pour que nos consciences d'hommes demeurent libres, c'est par là même et en toute vérité pour l'incarnation de la Parole de Dieu dans le monde que nous combattons, et nous sommes fondés à compter sur le secours de Dieu.

De quelque nom que le désignent les incroyants parmi nous : la liberté, le droit ou la conscience humaine, nous savons, nous, que, finalement, c'est en l'Homme-Dieu que s'incarnent ces absolus que nous servons et que nous défendons. Nous avons donc le droit et le devoir d'invoquer le secours de ce Dieu pour qui, de façon indirecte et peut-être inconsciente, nous avons déterminé de prendre les armes.

C'est pourquoi il nous est salutaire d'écouter, dans la tourmente, la voix de Celui qui n'abandonne pas le juste dans l'affliction et qui rappelle au pécheur qu'il doit revenir au Seigneur son Dieu. Justes dans nos intentions présentes, pécheurs dans la réalité d'un passé tout proche, nous devons compter sur la parole de Dieu en qui nous trouverons la force de nous repentir et le plus profond motif d'espérer.

Ce livre de la Bible qui est la consolation et le salut des âmes individuelles en détresse, il ne se peut point qu'il ne parle pas aussi aux peuples dans la guerre.

Nous savons par expérience qu'un cœur broyé plus volontiers l'appel secret de Dieu. Une na péril de mort resterait-elle sourde à la voix de sc qui dit et qui incarne la justice et la vérité ?

Dieu nous parle au cœur à chaque instant c existence terrestre. Nous ne l'écoutons génér que lorsqu'une détresse insurmontable nous dé de compter sur aucun secours humain. C'est l'h Dieu. Seul Il apaise alors nos cœurs meurtris. I ment lorsqu'un peuple tout entier se trouve c plongé dans l'abîme de douleurs de la guerre où le sort de la civilisation chrétienne, il semble qu role de Dieu ait des chances d'être enfin en C'est, en tout cas, un devoir pour nous, homm glise, qui en avons été constitués les porteurs monde et sans qui l'Incarnation et la Rédemp Verbe ne se pourraient continuer, de faire e cette parole, non point abstraite et désincarné concrète et réelle, comme Dieu parlait à son pe temps des prophètes.

Le silence est aujourd'hui une lâcheté intoléra serait une souffrance et un scandale sans nom silence de Dieu pût faire croire à son absence du où sont engagées les nations des hommes, et c glise, par prudence, pût avoir seulement l'ap d'être en marge d'un conflit où le juste et l'inju engagés. Il y va de la dignité de l'Église et de cité de l'Esprit-Saint dans le monde.

C'est pourquoi il nous paraît opportun de nou fier au contact des Prophètes d'Israël, dont les

chargées de divinité sont encore pleinement adaptées et efficaces pour notre temps.

Avant tout, il importe de n'être point hypocrite et de battre sa coulpe : tous les peuples sont coupables, et voici le sombre tableau qu'en trace Isaïe, et dont chaque trait nous pénètre le cœur comme d'un remords personnel — et collectif :

> La terre est en deuil, épuisée;
> le monde est languissant et épuisé;
> l'élite des habitants de la terre languit.
> La terre a été profanée sous ses habitants;
> car ils ont transgressé les lois,
> violé le commandement,
> rompu l'alliance éternelle.
> C'est pourquoi la malédiction dévore la terre
> et ses habitants portent leur peine.
>
> (Is., XXIV, 6.)

Devons-nous donc céder au désespoir ? Non : l'homme de Dieu s'efforce à comprendre même le scandale des destructions de la guerre :

> Oui, sur le sentier de vos jugements nous vous
> attendions, ô Iahvé;
> votre nom et votre souvenir étaient le désir de nos âmes
> ... *car lorsque vos jugements s'exercent sur la terre*
> *les habitants du monde apprennent la justice.*
>
> (Is., XXVI, 7-9.)

Comment l'apprendront-ils, et comment trouveront-ils la paix dans la contemplation des desseins de Dieu ? Par l'humilité, nous répond Isaïe.

> Iahvé, dans la détresse ils vous ont recherché;
> *ils ont exhalé leur plainte quand vous les frappiez.*
> Comme une femme enceinte, prête à enfanter,
> se tord et crie dans ses douleurs,

ainsi nous étions devant votre face, Iahvé.
Nous avons conçu dans la douleur et enfanté du vent;
Nous n'avons pas donné le salut à la terre
et il n'est pas né d'habitants du monde.

(Is., XVII, 18.)

Pour les catholiques qui, après vingt ans, se so efforcés de faire connaître et aimer la parole de Die la doctrine de l'Église en tous les domaines, non seul ment dans la vie privée, mais dans la vie publique, il a une amère vérité à se redire : « Nous n'avons pa donné le salut à la terre. »

Je sais bien qu'il y a quelque chose de choquant faire des examens de conscience rétroactifs. Ce sont de paroles désagréables, qui attirent l'inimitié.

Ils disent aux voyants : « Ne voyez point »,
et aux prophètes : « Ne prophétisez pas la vérité,
dites-nous des choses agréables,
prophétisez des illusions. »

Mais voici la réponse, qui sera aussi, en ces jour notre espérance.

Puisque vous méprisez cette parole
et que vous vous confiez dans la violence et l'artifice,
et que vous en faites votre appui,
à cause de cela, cette iniquité sera pour vous
comme une lézarde qui menace ruine,
dont soudain, en un instant, l'écroulement se produit.

(Is., XIV, 15.)

La sentence divine s'exerce contre *toutes* les nation qui sont toutes coupables. Et ici le prophète se fait pl pressant et solennel :

Approchez, nations, pour entendre;
peuples, soyez attentifs !
Que la terre entende, elle et ce qu'elle renferme,
le monde et tout ce qu'il produit.
Car Iahvé est courroucé contre toutes les nations,
et sa fureur contre toute leur armée;
il les a vouées, livrées au carnage.
Leurs morts seront jetés sans sépulture,
leurs cadavres exhaleront l'infection
et les montagnes se fondront dans leur sang.

(Is., XXXIV, 1-3.)

Une des caractéristiques de l'œuvre prophétique en sraël est donc le rappel sans indulgence des fautes qui nt attiré les calamités publiques. Toutes les nations ans exception sont pécheresses et impures devant Dieu. Comment au jour de sa colère l'homme de Dieu ne rapellerait-il pas ces forfaits, et ne provoquerait-il pas au epentir ?

Ils m'ont tourné le dos, et non la face,
et, au temps de leur malheur, ils disent :
« Lève-toi et sauve-nous. »
— Où sont donc les dieux que tu t'es faits ?

(Jér., II, 27.)

Et maintenant, n'est-ce pas, tu me dis :
« Mon père, ô vous, l'ami de ma jeunesse !
Sera-t-il toujours irrité,
gardera-t-il à jamais son courroux ? »
Voilà ce que tu dis,
et tu commets le crime et tu le consommes.

(Jér., III, 4.)

Les prophètes, on le voit, font large part à la respo sabilité de leur peuple. Chez eux, nul pharisaïsm Grâce à eux, et malgré le nationalisme étroit que désastres ne font qu'exciter en Israël, la religion univ selle se développe et s'affirme. Cette leçon d'humilité d'universalisme ne doit pas être perdue : pour no aussi, engagés dans une lutte à mort, il est inévita — et indispensable — que nous développions l'amo de notre patrie et que, par incidence, nous nous opp sions aux patries de ceux que nous sommes bien oblig d'appeler nos ennemis. L'égoïsme sacré ne peut c s'aggraver en ces jours, par une sorte d'instinct de co servation qui ne doit point nous faire oublier la tra cendance du vrai Dieu. Il ne convient pas d'embriga Dieu dans nos armées, encore que nous ayons le dr et le devoir d'invoquer sa justice et, s'il le faut, sa pu tion contre les responsables de la guerre.

Invoquer sa justice et sa vengeance, cela non p les prophètes ne l'ont pas négligé, et la considérati des fautes d'Israël ne les a pas empêchés de dénon les attentats et les crimes de ses adversaires. Ils n'o jamais cru qu'il convenait d'innocenter les conquéra assyriens ou babyloniens, parce que Juda, par ses tra gressions, avait prêté le flanc à leurs attaques et mér châtiment. Ils n'ont pas tu l'injustice qui était faite p eux à Israël. Ils n'ont pas cherché de solution honora pour tous, mettant sur un pied d'égalité les assailla et les victimes. Plus humblement ils reconnaissai leurs fautes, plus fièrement ils dressaient contre tyrans étrangers le jugement de Dieu. Les oracles d

aïe contre Babylone, contre Edom, contre les tribus rabes, contre les Assyriens, contre l'Égypte et l'Éthio-ie libéraient la conscience d'Israël et affirmaient la onfiance en la justice de Iahvé. Ils parlaient sans rainte, d'autant plus forts dans leurs imprécations u'ils avaient plus loyalement reconnu les erreurs de eur peuple. Mais ils ne se croyaient pas tenus pour au-ant de se taire sur les injustices criantes des conqué-ants. Dieu parle par leur bouche, et ne ménage pas les uissants :

Je pousserai l'Égypte contre l'Égypte,
et ils se battront frère contre frère, ami contre ami,
ville contre ville, royaume contre royaume.
L'esprit de l'Égypte s'évanouira en elle,
et j'anéantirai son conseil...
... En ce jour-là, l'Égypte sera comme les femmes,
elle tremblera et s'épouvantera
en voyant se lever la main de Iahvé des armées,
qu'il lève contre elle.
Et le pays de Juda sera
pour l'Égypte un sujet de terreur.

(Is., XIX, 2-3 et 16-17.)

Quelle libération lorsque la voix de la justice divine 'élève au-dessus des batailles! Et quelle force Israël y evait puiser !

Cet absolu de la volonté de Dieu, inséré par les pro-hètes jusque dans les situations les plus concrètes de a politique, nous étonne aujourd'hui. Notre société pluraliste » ne tolérerait plus des mœurs qui allaient e soi dans un état théocratique comme celui de Juda.

Aujourd'hui, l'Église ne saurait évidemment se mê à la vie politique des peuples comme les prophètes Israël. Elle est la mère commune des hommes et c nations. Son rôle est de transmettre la grâce de Jés Christ et, en retour, d'élever à Dieu les cœurs des ho mes qu'elle a purifiés et qui peuvent alors s'offrir sacrifice d'agréable odeur au Dieu qui nous a faits qui nous a aimés le premier. Pour remplir ce rôle sa tificateur, l'Église doit au minimum sauvegarder, chaque pays, la liberté de son culte, de ses sacreme et de sa doctrine.

D'où sa prudence extrême en matière politique. La surnaturelle qu'elle poursuit ne doit être comprom par aucune option politique qui entraînerait, par cont coup, des représailles, des persécutions et finaleme des obstacles à son but essentiel : prêcher la parole Dieu qui libère, distribuer la grâce qui divinise.

Nous qui sommes plongés dans le tumulte de guerre et des passions qu'elle déchaîne, nous ne devo jamais oublier cette perspective *surnaturelle* de l'Égli et la hiérarchie des valeurs qu'elle implique nécessai ment. Là est la source de la *prudence politique* d'u Église qui doit rester au-dessus des conflits d'intérê

D'où la limitation extrême de son rôle prophétique ces jours. La fière assurance des prophètes, leur rap opportun et importun des exigences de Iahvé sur s peuple, leurs dénonciations des compromis politiques d'alliances diplomatiques immorales donneraient à l' glise universelle qui les répéterait de nos jours une at tude involontairement partisane. Or l'Église, précis ment parce que catholique et apostolique, ne peut je dans la bataille le poids de son autorité divine. Ce ser un retour à la théocratie, l'insertion de la puissance vine dans les démêlés humains, la violation de la re

tive autonomie de la politique au regard de la religion. L'Église est une société d'âmes *incarnées*, elle est soumise à l'humilité de l'Incarnation. Le Verbe de Dieu s'est fait chair, et parce qu'Il palpite au cœur d'hommes, de races et de nations diverses, Il doit jusque dans son Incarnation même garder sa transcendance. L'Église, comme le Christ, est contrainte, à cause du trésor de la divinité qu'elle porte, à se soumettre à la condition humaine, *exinanivit semetipsum...*

Le devoir de sanctification et de régence de l'Église lui impose cette tâche. Ceci dit, il convient d'ajouter qu'autant elle doit rester loyalement étrangère aux contestations purement politiques des peuples, autant elle a le strict devoir d'intervenir lorsque les notions spirituelles de la justice et de la vérité sont en jeu. Par là même qu'elle est l'Incarnation du Verbe sur la terre au cours des siècles, de génération en génération, elle manquerait non seulement à son devoir, mais à sa nature même si elle n'incarnait pas ce Verbe dans le monde : ce Verbe qui est Lumière, Vérité, Amour, Justice et Miséricorde.

Dès que ces réalités spirituelles sont violées et bafouées, l'Église ne peut pas ne pas les restaurer et les proclamer. Elle ne le peut pas plus qu'elle ne pourrait disparaître : c'est son essence, à elle, d'être la vérité, la justice et la miséricorde incarnées — et, si besoin, crucifiées. Il est impensable que lorsque ces idées qui sont l'expression même de Dieu sont attaquées, niées ou dévoyées, l'Église du Christ ne prenne pas leur défense. A ses accusateurs, le Christ ne pouvait pas ne pas répondre : je suis la Vérité. De même, l'Église ne peut pas ne pas dresser au-dessus du monde en désarroi la revendication des réalités éternelles qui lui sont plus chères que la paix.

Ce n'est donc point usurper un droit ni compromettr sa transcendance dans les luttes politiques que de rap peler le juste et l'injuste, le vrai et le faux. Cela est u rôle prophétique, dont nous ne nions point les conséquen ces politiques, mais qui est d'ordre *essentiellement spi rituel* et que l'Église a donc le pouvoir et le devoir d remplir.

L'absolu de la Parole incarnée doit être proféré pa Celui qui est le Chef de l'Église, le vicaire de Jésus Christ, et par tous ceux qui participent à son esprit et sa vie.

Pie XII a pris position en faveur de la Pologne. Il l fait avec toute la discrétion nécessaire — et qui e grande. Mais il lui était impossible de ne pas le faire. s'agissait de reconnaître l'injustice là où elle s'est pro duite, et de revendiquer la justice et la réparation de torts causés. Une Église qui se serait tue en de telle circonstances se serait trahie elle-même : car qu'est-c que l'Incarnation du Verbe, qui ne serait pas celle d la justice et de la vérité ?

Au surplus, ne nions-nous point qu'une telle affirma tion puisse et doive inévitablement entraîner des conse quences politiques. C'est l'unité de la vie surnaturell et de la vie naturelle qui le requiert. L'autonomie de l politique n'est que relative. Toute âme humaine est in carnée, et donc les affirmations de caractère *prophétiqu* que l'Église se doit de formuler comportent normale ment des suites temporelles, mais c'est indirectement comme de façon accidentelle.

Croit-on que ce n'est point pour nous un réconfort qu de penser, froidement, sans passion, en conscience de vant Dieu, que la guerre présente est juste ? Je ne d point une guerre sainte, afin de sauvegarder la tran cendance de Dieu et l'autonomie de la raison politiqu

ne dis point une guerre idéologique, afin que son :actère charnel, comme eût dit Péguy, ne soit point acé, et il est vrai que ce sont nos champs, nos mai-ıs, nos foyers que nous défendons, très réellement et ncrètement, contre l'invasion menaçante. Je dis que st une guerre juste, parce qu'elle vise à défendre notre trie, et avec elle des valeurs spirituelles et proprement igieuses qui s'y trouvent — tant bien que mal — arnées.

Aussi est-il extrêmement important pour nos conscien-; de savoir que l'Église, tout en restant au-dessus de mêlée *politique*, ne se désintéresse pas de la justice ou l'injustice de notre cause, non plus que de la *légiti-té* des moyens mis en œuvre.

Mais c'est pourquoi aussi il ne nous est pas interdit de ercher dans les prophètes d'Israël la consolation et ncouragement de nos cœurs en même temps que l'a-isement de nos consciences.

Il nous plaît donc de rappeler la condamnation d'Isaïe ıtre les tyrans :

> ... l'homme fort sera l'étoupe
> et ses œuvres, l'étincelle;
> ils brûleront tous deux ensemble
> et personne n'éteindra.
>
> (Is., 1, 31.)

Nous nous réjouirons aussi dans l'espérance que chante rémie :

> Iahvé des armées, toi qui éprouves le juste,
> qui vois les reins et les cœurs,

je verrai la vengeance que tu tireras d'eux,
car c'est à toi que j'ai remis ma cause.
(Jér., xx, 12.)

Encore faut-il que nous remettions sincèrement
cause à Dieu. Du malheur qui nous accable faiso
instrument d'expiation et excitons, grâce à lui, des
timents de pénitence :

Fille de mon peuple, ceins le cilice,
roule-toi dans la cendre;
prends le deuil comme pour un fils unique,
fais des lamentations amères;
car soudain le dévastateur arrive sur nous.

Seulement alors, nous aurons le droit de juger
condamner nos ennemis. Le message prophétiqu
rempli d'espérance, mais à condition que notre
se tourne de nouveau vers Dieu. Cela seul nous a
sera à prononcer du fond du cœur, et avec la cer
d'être entendus, la prière qui clôt le livre de Jérém

Pourquoi nous oublierais-tu à jamais,
nous abandonnerais-tu pour de si longs jours ?
Fais-nous revenir à toi, Iahvé, et nous reviendrons.
Renouvelle nos jours comme autrefois.
Car nous aurais-tu entièrement rejetés,
serais-tu irrité contre nous sans mesure ?
(*Lament.*, x, 20-12.)

Ainsi nous berce et nous stimule la grande co
tion divine. Il faut penser que les hommes de ce
sont malheureux. Ils ont tout abandonné : famille,
tions, espérances d'avenir. Que leur propose-t-
retour ? Ils se résignent parce qu'ils ne peuvent pas
autrement. Est-ce un motif d'encouragement su
pour jouer sa vie ? N'y aura-t-il aucune parole qu

prononcée pour les aider à s'élever au-dessus d'eux-mêmes et donner un sens à leur sacrifice ? Vont-ils se battre sans qu'il leur soit proposé un but digne d'eux ? Il ne faut pas se le dissimuler : si vraiment un souffle divin ne vient pas purifier leurs esprits, si un *absolu* ne les appelle pas qui justifie la perte de leurs plus chères affections et de leur existence même, croit-on que ce soit une vie et une mort humaines qu'ils recevront ? Laissons le souffle des prophètes pénétrer leurs âmes. Ils y trouveront la seule consolation digne du drame qui se joue : la présence de Dieu parmi les hommes misérables et la certitude qu'Il est notre « témoin auprès des peuples, prince et dominateur des peuples (Is., LV, 4), Lui que nous nommons avec le prophète : « Iahvé, — notre — justice » (Jér., XXIII, 6).

P. BOISSELOT, O. P.

Jérusalem, ma patrie

(Notes de méditations extraites d'un carnet de route)

Hier matin, à l'aube, mon voisin de cabine m'
réveillé. C'est un sioniste; depuis Athènes, notre dia
logue est ininterrompu, et souvent passionné. Va-t-
reprendre la discussion? Non, par le hublot il m
montre une terre qui émerge dans une lumière trè
pure : doucement vallonnée, avec ses touffes d'arbus
tes disséminés sur un sol rocailleux, elle apparaî
austère et comme réservée. Il est des pays qui s'offren
au voyageur et d'emblée lui font fête; d'autres laissen
conquérir leurs secrets. Une voix m'arrache à ce
premières impressions de Terre Sainte : « Voilà m
patrie! »

Après un bref séjour au Mont-Carmel, quand l
voiture arabe a stoppé en haut d'une côte, devant l
cité brusquement découverte, toute blanche, allongé
sur la colline voisine et tendant vers le ciel ses clo
chers et ses minarets, les paroles du Juif palestinie
me sont revenues en mémoire et j'ai murmuré
« Jérusalem, ma patrie! »...

A peine débarqué, et tandis que du haut d'une ter
rasse on lui nomme chaque point de l'horizon, le pèle
rin ne se trouve point dépaysé. Un peu d'étonnemen
seulement, parce qu'il est là... Des lectures antérieu
res ne suffisent pas à expliquer cette *familiarité* ave

une terre inconnue. On dirait que tout chrétien revient ici au pays natal.

Comme l'homme qui a quitté le sol ancestral quand il était petit enfant, est prêt néanmoins à en dire le visage et à le *reconnaître*, s'il y revient, ainsi le pèlerin à qui l'on désigne le Calvaire et le mont des Oliviers. On dirait qu'en nous faisant chrétien, le Baptême nous enracine aussi à la terre où régna David et mourut Jésus-Christ.

*
* *

Les plus chères reliques du monde sont prisonnières des Musulmans ; à l'intérieur du Saint-Sépulcre de véritables batailles opposèrent parfois les diverses confessions chrétiennes ; sur l'autel qui se dresse à l'endroit même du Calvaire, jamais un prêtre en communion avec le Pape, Vicaire du Sauveur, ne célèbre la Messe, car il est propriété des « orthodoxes ». Pourtant, on oublie ces pauvretés, ces mesquineries, la littérature a tellement orchestré de légitimes étonnements qu'on est surpris de ne pas trouver pire... Le mauvais goût et la malpropreté défigureraient-ils un peu plus les Lieux Saints, rien ne peut empêcher le croyant de fermer les yeux et de dire simplement : *c'est là*. Et si, comme Thomas l'Apôtre, il veut encore voir et palper, ses doigts peuvent toucher le roc même que le Sang rédempteur inonda.

Hier, le choc produit par la Grèce était inattendu et profond. Mais ici l'être est remué avec une telle intensité, et en même temps le cœur est ouvert avec tant de douceur, une paix si forte et si tendre envahit l'âme, qu'on découvre à la source de ce bouleversement, toute neuve, originale, une puissance inconnue.

Hier, un prestigieux passé d'art, de beauté, de recherche du vrai, de souffrance et de gloire faisait crier à la grandeur, en dépit de toutes les impuretés de toute la boue que les fleuves charrient quand ils traversent des cœurs humains. Sensible à la vie des hommes autant qu'à leurs travaux, l'historien voit dans l'Acropole non pas qu'un sanctuaire où Phidias libère son génie, mais aussi le refuge des Athéniens menacés, le haut-lieu où Périclès, inspirateur de tant d'immortelle beauté, rassemble les assiégés en pleine guerre du Péloponèse, et les fait défendre leurs foyers en même temps que leurs chefs-d'œuvre. De telles évocations animent d'un souffle brûlant les pierres désaffectées. Pourtant, une richesse était absente de cette histoire, et les fouilles de Delphes même, la ville sacrée, ne nous l'avaient pas restituée, vivante.

Ici apparaît, à sa naissance, marquée de la Croix, et, à cause de cette Croix, prodigieusement féconde, *la Charité*.

Un Homme-Dieu est mort ici, par amour. Alors qu'en Grèce quelques sages seulement entrevoyaient le Dieu inconnu et que la foule piétinait dans l'idolâtrie, Quelqu'un est mort ici, pour que l'éternité soit rendue, et dès maintenant, *au plus petit des enfants des hommes*.

Oui, le pèlerin savait cela avant de s'agenouiller au Calvaire; il lui semble néanmoins assister, pour la première fois, et dans la jubilation de son âme, à la naissance de l'amour.

*
* *

« Depuis quarante-cinq ans, me dit l'un des compagnons de labeur du P. Lagrange, j'étudie les Lieux Saints. Chaînon par chaînon, j'ai reconstitué toute l

adition du Saint-Sépulcre et du Calvaire. Je suis us sûr de leur authenticité que de celle du tombeau Napoléon. En toute certitude, voyez-vous, la science ut dire à la foi : *c'est là*. Tel est, d'ailleurs, le ser- ce que des hommes de technique et de recherche, mme nous autres de l'École biblique, nous pouvons ndre aux croyants : suivant les divers degrés de pro- bilité, en n'affirmant que ce dont nous sommes rs et en qualifiant le reste des sites d'après leur rela- ve authenticité, *localiser à vos yeux l'Incarnation.* »

*
* *

Au Mur des Pleurs, un groupe nombreux d'hom- es et de femmes se lamentent, le corps agité car il oit prier avec l'âme. Sur le visage de cette vieille mme assise à quelques mètres de moi, je surprends vraies larmes. Les hommes, avec leurs longues vites, leurs cheveux aux boucles rituelles et leur asse quasi liturgique, offrent des types immortels. on loin de cette impasse, la police veille, car les mois rniers des Juifs furent tués, en traversant les quel- ues ruelles arabes qui conduisent à ce lieu de désola- on.

Le spectacle est à la fois pénible et émouvant. Tra- que apparaît la piété de ces fidèles dont le culte, puis la victoire de Titus, n'a plus de sacrifices. La erre sacrée, et unique, est prisonnière de la Mosquée Omar. La mort du Christ leur a tout retiré.

... En rejoignant sur la droite la vallée de la henne (où Notre-Seigneur emprunte sa comparai- n de l'Enfer), on a vite fait de contourner les rem- rts et de cheminer parmi les tombes innombrables

de la vallée de Josaphat. C'est là que les Juifs p
çaient le Jugement dernier, et se faisaient donc ent
rer — et se font toujours enterrer — pour être a
premières loges...

On réalise avec force la perturbation qu'appo
dans ces âmes le rappel des prophéties universaliste
Quelle révolte dans l'âme de ces Pharisiens étroi
ment nationalistes, qui avaient localisé et comme é
queté le spirituel! Hors de ce roc du temple, pas
sacrifice, et le jugement final : là! Or, que vient p
cher Jésus, puis le diacre Étienne, puis Saul de Tars
il n'est point nécessaire d'être fils d'Abraham, les Po
tes du Royaume s'ouvrent — *sur toute la terre* — a
Gentils! Quel scandale! Des rugissements couvriro
la voix de saint Paul quand, protégé par des solda
romains, il dira à la foule ameutée que le Seigne
l'envoie à toutes les nations.

... Au sortir de l'immense cimetière, voici tro
tombes dont le style étrange dénonce de fortes influe
ces hellénistiques. Elles sont antérieures à l'ère chr
tienne, Jésus les a donc vues, Jésus est passé pr
d'elles le soir du Jeudi Saint.

Les horizons n'ont pas changé, depuis vingt siècle
la vallée s'est exhaussée, le pinacle du Temple fern
au sud la muraille élevée par Soliman, mais l'empl
cement est le même. Le mont des Oliviers a é
déboisé, mais ses pentes en sont aussi raides, et Jér
salem se laisse dominer des mêmes hauteurs.

Cela, aucune terre encore ne l'a donné au pèleri
des monuments, des horizons, un ciel *que les ye
humains de Jésus ont contemplés*. Sur aucun autre s
le regard du Sauveur ne s'est porté, durant les jou
de sa chair. L'impression est toute neuve : au conta
de cette terre doublement lumineuse, au contact

ces pauvres choses, revêtues désormais d'une telle noblesse, on a l'impression de se laver les yeux.

*
* *

Assis en plein chemin sur une roche glissante, avec derrière lui le sommet de la colline témoin de l'Ascension, et devant lui Jérusalem, le pèlerin du mont des Oliviers regarde le soleil descendre à l'horizon. Il lui suffit de se retourner un peu sur la gauche pour voir s'étendre la gaze immatérielle, qui va du rose au mauve léger et au vert noyé, des monts de Moab. Le ciel, jusque-là d'un bleu lucide, moins profond qu'on l'imagine, plus chantant, est peu à peu envahi par la nuit.

Cette soirée, pourtant, n'a rien de tendre. Une tonalité fauve, imposée par la terre aride, rend âpre toute l'atmosphère. Les oliviers ne parviennent pas à donner à ce coin de Judée la *douceur* que nous réserve sans doute la Galilée.

Si l'on s'arrache difficilement à ce spectacle, c'est à cause de ce regard de Jésus dont on cherche sur Jérusalem un impossible reflet; c'est à cause des paroles qui ont été dites là, et que le vent peut-être va nous rapporter : la plainte du Sauveur sur la cité infidèle.

Et si le pèlerin attend impatiemment les nuits toutes proches où la lune inondera Gethsémani de sa clarté, ce n'est pas davantage en poète, mais dans le souci incessant de *restituer à l'Incarnation* — autant qu'il est possible — *son cadre terrien.* Parce que la lune éclatante de l'Orient éclaira la dernière nuit du Christ, le Jeudi Saint, avant les ténèbres sans astre de la Troisième heure. Parce que Jésus la vit, comme nous ce soir, s'élever derrière le mont des Oliviers.

Parce que, enfin, la création se révèle dans toutes ses dimensions et avec toutes ses richesses à celui qui recueille sur les choses le regard du Verbe Incarné.

∴

Il ne suffit pas de chercher ce regard sur la terre de Judée ou de Galilée; il faudrait encore que quelque chose de sa lumière passât dans nos propres yeux. Quelle grâce obtiendrait le pèlerin de Palestine, si la logique de son Baptême était assez puissante pour que désormais il jugeât des événements et du cœur des hommes comme son Maître!

Aussi Jean-Baptiste nous accueille-t-il au seuil de la Terre Sainte. Surplombant la mer Morte, les monts de Transjordanie forment une chaîne rectiligne, une muraille bien égale, d'un gris fer à la fois sombre et rosé. Ils évoquent la netteté, la rectitude, le détachement aussi, tant la ligne est sobre. Des premiers vallonnements du désert de Juda et des rives du Jourdain la voix du Précurseur est montée vers eux, dépouillée elle aussi et implacable.

Ici, tout homme, juif ou grec, doit se rendre disponible, capable de renaissance, pour revêtir Jésus-Christ. En tout homme, il faut faire violence au pécheur pour qu'il accède au royaume de l'Amour avec *une âme d'enfant*.

Si, à la voix de Jean, comme pour saint Paul à l'appel d'Ananie, des écailles allaient tomber de nos yeux!

∴

Au Calvaire, la tête dans ses mains, le pèlerin médite, et la question qui le tourmente se pose d'elle-

ême : Quel regard le Sauveur a-t-il porté sur le onde, sur le monde en proie au péché?

Pour le chrétien attentif et passionné de la gloire e Dieu, chaque révélation de la misère humaine, une nouvelle forme de cette misère, en lui et dans vie de ses frères, cause une déception aiguë, et fait aître une sorte de révolte contre l'humain qui, faci-ment, s'il ne la bridait pas, monterait jusqu'à Dieu.

Au fond, combien de chrétiens ont *accepté* l'exis-nce du péché, et qu'à ce point il défigurât l'homme? u bien la lèpre une fois admise, combien se laissent érouter par chacun de ses nouveaux ravages, et repo-nt alors le problème de la bonté de Dieu et de sa réation?

— L'humanité est décevante. Et cependant elle est chetée. *Tout* a été racheté : en fait de mal on ne eut plus rien inventer. Il n'y a donc pas à avoir plus e dégoût que Notre-Seigneur n'en eut. Son regard ans nos yeux supprime seul le scandale, quand le onde découvre, un par un, les cent visages de la isère.

... Consentir à la quasi universelle médiocrité des res ne signifie pas : *en prendre son parti.* Savoir que ujours « on a été comme cela » et que les plaies du assé portent seulement des noms modernes, ne dis-ense pas le chrétien de se convertir chaque jour et e collaborer, suivant sa grâce, à cette Rédemption ersonnelle et sociale que le Corps Mystique achève. lus redoutable encore, aussi nécessaire, est pour lui impérieux devoir de ne pas pactiser, de ne pas « lais-er faire », et donc, suivant l'inspiration de l'Esprit et opportunité signifiée par l'Église, de dénoncer le mal vec l'intransigeance des Prophètes.

Eux aussi savaient que demain on continuerait à

associer au culte du vrai Dieu celui des idoles, qu'il est plus facile d'immoler un agneau pour sacrifice que de briser son propre cœur : pourta leur voix s'est faite accusatrice, et leurs révélatio éclairent plusieurs siècles de l'histoire d'Isra comme de grandes flammes.

Après avoir recueilli ce message sur le parvis Temple à la lisière du désert de Juda, tout au long ce petit chemin d'Anatoth où passa souvent Jérémi après l'Ancien Testament relisez le Nouveau : q oserait aujourd'hui emprunter certains accents Jésus, parler comme saint Étienne devant ses jug comme saint Paul à la foule?

On nous vante les bienfaits du pardon, la tout puissance de la douceur. Quelle attitude adopte N'oubliez pas que Celui-là même qui, dans la par bole du Bon Pasteur, se montre en quête de la ce tième brebis et savoure déjà la joie du triomph retour au bercail, n'oubliez pas que Jésus-Christ n pas fait un geste pour *retenir* le jeune homme rich *une fois qu'il eut reçu sa part de vérité*, et qu'il co via tristement Judas a accomplir son œuvre sans me tre en garde, d'un mot, contre le désespoir qui s'en parerait de lui, demain, le « fils de perdition ».

Difficile est la tâche du Prophète, en pleine ter labourée, devant ces champs où l'ivraie se mêle en stupéfiantes intimités à la moisson la plus dor Comment ne pas trahir, tour à tour, la Justice et Miséricorde?

*
* *

Le grand texte de Pascal nous hante. Sur ce coin terre sans aucune mesure avec son destin, voici o

inal, transcendant, irréductible à tous les autres, l'*ordre de la charité*.

Au cours du chemin de croix, on a peine à se frayer un passage dans les ruelles encombrées, on bute contre les pavés disjoints, on glisse, et l'événement du Vendredi Saint apparaît dans son minuscule éclat. Dans un pays étroit, dans une cité qui serait semblable à beaucoup d'autres si son Temple n'attirait la foule, un homme est crucifié entre deux voleurs. Encore a-t-on hâté le dénouement parce que le sabbat vient. C'est tout.

Mais la Charité du Père a mis dans la bouche des Prophètes, « comme un feu », l'annonce du Rachat. Mais la Charité du Fils s'exprime « jusqu'à la fin ». Mais la Charité du pèlerin sait que le Sauveur « est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur qui voient la sagesse »; sans effort il rejoint le double amour du Père et du Fils, et ne cherche d'autre signe que ce rocher dont on lui dit : c'est là.

... On ne bute pas ici que sur des pierres. Si déconcertante apparaît l'histoire de ce peuple « choisi », si mystérieux demeurent encore certains éléments de la croissance de l'Église, que parfois la raison hésite et pose d'angoissants points d'interrogation.

Mais la Charité, qui connaît les limites de toute connaissance humaine, la Charité soutient des lumières d'une foi vive les tâtonnements de la raison, sur cette terre où le surnaturel est partout et où, finalement il a le dernier mot.

Encore faut-il mériter la *permanence*, dans son cœur et dans ses yeux, de la Charité qui guide et fait voir clair. Aux prises avec de redoutables difficultés

et ne voulant pas les éluder, conscient de tous drames intellectuels qui se sont joués dans l'Église les abordant sans effroi, patient chercheur remett sans cesse sur le métier les solutions insuffisantes les hypothèses, ne faisant jamais du miracle une c clusion de facilité, et en même temps contemplat assidu des mystères de Jésus et de Marie, que leçon nous donne le P. Lagrange, avec sa robuste méritée par une âme d'enfant!

*
* *

Consentir ne signifie pas non plus *s'habituer*. Mê en ne faisant pas de ses péchés et des péchés du mon une arme contre la Providence, on peut demeu jusqu'à la fin vulnérable à leur morsure. Le Seigne lui-même, dont la science pouvait croître par mo d'expérience, n'a-t-il pas découvert, et à chaque co comme si c'était la première fois, que les Apôtres comprenaient pas, qu'ils se disputaient les places Royaume, qu'ils espéraient autre chose de lui, o qu'il frustrait leur espérance.

Pourtant, il n'a pas cessé de leur faire confiance.

... Le mont des Oliviers est baigné dans un bl triste et grave, infiniment sérieux. Au pied de no terrasse des gens passent et se hâtent, parce que police ferme tôt les portes de la vieille Ville. Il y a des musulmans, sur qui pèsent si lourd le fatalisme le fanatisme de l'Islam que la plupart sont à jamais p vés de toute vie spirituelle profonde et de toute c ture. Il y a là des chrétiens, unis à Rome ou sépar mais beaucoup le sont seulement par tradition (com chez nous!) et combien sont prêts à changer de ri

voire de confession, pour quelque avantage matériel ou honorifique! Au-delà de ces groupes, on aperçoit le ghetto et, sur sa gauche, les beaux quartiers modernes d'un sionisme détaché de sa foi ancestrale et — sauf quelques colonies qu'anime une ferveur étonnante — dirigé par les trusts et les banques.

Sans doute, l'humanité est médiocre, mais en dépit des défauts de race et des complicités individuelles, il en est qui cherchent Dieu « comme à tâtons, disait saint Paul aux Athéniens, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ». Devant cette foule, le pèlerin médite l'incroyable promesse : « Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi *prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.* »

Pécherions-nous par manque de réalisme? Sans admettre cette « philosophie de bon ton » qui ne s'étonne de rien », et tout en demeurant, par ailleurs, convaincu des possibilités humaines et exigeant pour leur rendement, faudrait-il croire que cette vie terrestre, avec ses petites histoires et ses mesquines satisfactions, nous conduise tout de même à la Gloire d'éternité?

Alors, il n'est pas concevable qu'entre l'existence d'ici-bas et celle du ciel, il y ait autant de différence. Nous sommes dupes des apparences. La Charité — la Charité « qui ne passera pas » — doit vivre dans ces âmes. Il n'est pas concevable que, prédestinés, les hommes ne soient pas aussi *préparés.* Qu'elles le sachent ou non, qu'elles pressentent le travail de l'Esprit-Saint ou non, par quels moyens mystérieux Dieu parvient-il à modeler les âmes à la ressemblance de son Fils crucifié? Par quels moyens triomphe-t-il de l'argile humaine si ingrate? Les plus déshérités de nos frères, les plus déconcertants porteraient-ils déjà, visibles aux yeux

des Anges, et si faible qu'en soit l'empreinte, les traits de Celui qui jusqu'au bout les a aimés?

Nous-mêmes, serions-nous riches d'un tel trésor?..

*
* *

Les formules usuelles sur « l'échec humain » du Sauveur ne viennent pas à la mémoire, dans la petite chapelle du Golgotha. Accomplissant les prophéties par obéissance à son Père, le Dieu-Homme réalise sur la Croix son destin. On oublie la déception des disciples devant l'apparente défaite. Grâce au recul de vingt siècles et à la certitude de la foi, on entend bien plutôt Jésus murmurer : « J'ai vaincu le monde » ; on songe à la gloire qui se reflétait sur sa Face ; on reprend les mots du prêtre qui, au Canon de la Messe, ici comme sur tous les autels du monde, appelle cette Passion « bienheureuse ».

L'échec de la Rédemption, cherchez-le dans nos vies. Bien que le Rachat soit un fait, son efficacité dans l'ordre humain n'est pas imposée, ses fruits sont seulement offerts, et si le pécheur accepte que les voix du mal parlent plus haut que la voix du sang de Jésus, sa liberté a le dernier mot.

En fin d'analyse, c'est devant ce mystère qu'on s'interrompt : *la liberté humaine*. Le croyant met en doute, un instant, anxieusement, l'Amour créateur ; mais son interrogation le conduit au Calvaire. Ce n'est pas Dieu, c'est l'homme, la liberté qu'a l'homme de se défigurer, qui donne son pitoyable visage au monde.

Nous songions à ce terrible privilège, le 29 juin dernier, à Athènes. En l'honneur de saint Paul une grande foule assiégeait l'Aréopage. Après d'interminables chants, la voix d'un vieil évêque orthodoxe s'é-

va : dans un silence qui laissait se détacher avec rce chaque mot, il lut le texte même du discours e les « Actes » mettent sur les lèvres de l'Apôtre. premier jour, quelques rares Athéniens ajoutèrent i au Message, les autres sourirent avec supériorité : Nous t'écouterons une autre fois... » Aujourd'hui, mment vont réagir ces âmes? vont-elles puiser de uvelles forces pour nourrir leur amour? ou bien stera-t-elle distraite, puisqu'elle en a la liberté, cette ule curieusement mêlée qui frissonne, parce qu'au ir d'une journée torride, un vent très fort souffle r l'Acropole?...

Juillet-août 1939.

A.-M. Carré, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le milieu de travail contre la dignité et la moralité des jeunes

Cet article devait paraître au début de septembre. Malgr guerre, nous nous décidons à le publier en n'y apportant qu légère correction. Les problèmes de l'actualité et les lourds so que nous portons ne doivent pas nous faire perdre de vue ce nes préoccupations dont la gravité demeure au milieu des grands changements. L'ordre nouveau que nous voulons établ l'issue de cette guerre doit être mérité par le redressement m de chacun et l'assainissement de la vie collective de la nation.

Nous ajouterons même que, plus que toute autre, la périodc guerre pose le problème de la moralité du milieu de travail. Fa ment, un certain relâchement se glisse vite — on le constate — à l'atelier ou au bureau. Le personnel féminin s'accroît en larges proportions et la surveillance, au contraire, se fait m sévère. Les soucis communs et une certaine excitation nerve engendrent une camaraderie, très saine à l'origine, mais qui facilement dévier. On ne reste plus quarante, mais soixante soixante-dix heures dans le milieu de travail. Et il faudrait évoq les conditions de vie des mobilisés civils, surtout de ceux ou ce qui sont partis en province avec leurs usines et qui se trouv parfois bien isolés. Par ailleurs, les transports sont réduits et il fit d'utiliser certaines lignes de banlieue en ces premières sema de guerre pour constater dans quelle promiscuité s'accomplis les trajets ouvriers, parfois à des heures où l'obscurité pres complète est de rigueur. Enfin ces nouvelles conditions de tra coïncident souvent, au foyer, avec le départ du chef de fam Il va de soi que nous n'imputons à personne un tel état de c ses : c'est la guerre! Mais il est légitime d'en souligner la gra et d'attirer l'attention de tous ceux qui peuvent y apporter q que amélioration. En tout cas, on ne peut nier que le problè de la moralité doit faire partie de nos préoccupations du temps guerre.

Qu'on nous permette seulement d'ajouter que, si nous av largement utilisé l'enquête des jocistes français pour cet article,

marques que nous formulons valent pour bien d'autres pays. immoralité, comme la déchristianisation, sévit chez tous les peu- s où l'industrialisation s'est accomplie à un rythme accéléré et s solide règle morale. Les enquêtes des J.O.C. des divers pays nfirment en nous cette impression. Il est même certains abus et taines perversions que nous savons assez fréquentes chez d'au- s peuples et qui ne se rencontrent qu'à titre exceptionnel dans classe ouvrière de chez nous, qui subit — plus qu'elle ne le nit elle-même — l'influence de l'idéal et des vertus chrétiennes. la méritait d'être simplement signalé.

D. M.

Les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* connaissent assez Mouvement jociste pour savoir quelle importance il a ujours attachée à la transformation du *milieu de travail* les jeunes travailleurs doivent passer une partie con- lérable de leur temps. Dès ses débuts, la J.O.C. a ncé la consigne de la conquête de ce milieu et de tout qui en dépend : transports, réfectoires et restaurants vriers, entrée et sortie des ateliers, vestiaires, etc.

Cependant, cette préoccupation constante n'a pas paru ffisante aux dirigeants jocistes, et ils ont voulu que ute *l'enquête nationale* du Mouvement porte, pendant nnée qui vient de s'écouler, sur le milieu de travail gé surtout au point de vue de la moralité.

Cette place donnée à *la moralité* parmi les problèmes udiés par les jocistes ne saurait étonner : la J.O.C. est mouvement de jeunesse, donc principalement éduca- , et l'on sait que toute éducation doit accorder une ace essentielle à la question morale — même prise au ns restreint que l'on a l'habitude, malheureusement, lui donner aujourd'hui. Aussi bien, la J.O.C. ne verse- lle nullement dans le travers d'un moralisme qui se- it devenu chez elle une idée fixe : si grave que puisse ır paraître cette question, les jocistes savent bien que est la charité, et non la pureté, qui est la première rtu, et ils ne sont pas tellement hantés par les abus 'ils constatent si fréquemment autour d'eux qu'ils en blient certaines richesses plus importantes que leur

révèlent des compagnons de travail dont la vie est pendant peu édifiante : générosité, dévouement, sens la justice... Il faut avoir assisté aux dernières Sessi d'Études régionales pour comprendre avec quel am les jocistes mettent en valeur des qualités de leurs fré de travail qui gardent sans doute, chez les moins r gieux, quelque secrète racine chrétienne.

Non, la J.O.C. n'est pas uniquement préoccupée la « question morale ». Elle sait que l'immoralité milieu de travail n'est pas une nouveauté, bien que c tains puissent la croire en aggravation, et qu'en t cas on ne saurait trouver là une raison pour en pren son parti. Les jocistes savent surtout les terribles rép cussions qu'ont certains abus et certains vices, ils marquent chaque jour que l'absence de moralité entra *un profond égoïsme* et jusqu'à la disparition de t sens humain. Et c'est là un danger menaçant pour venir de la classe ouvrière dont la solidarité sponta est sans doute la principale grandeur.

*
* *

Les milieux de travail, dans leur grande général sont imprégnés de ce qu'un récent enquêteur appela « une atmosphère hypersexualisée ». Et cela à un de capable de surprendre plusieurs de ceux qui se croi au courant des problèmes ouvriers. Les jocistes vi nent de constituer, en conclusion de leur travail de l' née, des dossiers qui donnent un véritable cauchem Sans entrer dans des analyses détaillées — qui fer l'objet, nous l'espérons, d'une publication que la J.O devra mettre entre les mains de tous ceux qui port des responsabilités sociales —, nous voudrions ici s mettre *quelques réflexions* au lecteur qui ne s'offusqu pas, pensons-nous, de voir certains faits évoqués d leur douloureuse brutalité.

L'immoralité du milieu de travail pourrait être décrite ıns une saisissante évocation... On y verrait combien corruption est fréquente, mais aussi les *formes diver-s* qu'elle sait revêtir : souvent brutale et grossière ıez l'ouvrier, surtout dans certains corps de métiers, ımme le bâtiment par exemple, plus distinguée et esque « mondaine » dans des milieux d'employés, en alité plus profondément pervertis. On découvrirait que grande usine au travail minutieusement organisé est ırfois moralement plus saine que le petit atelier d'al-re artisanale ou le magasin de détail dont « l'atmo-ɔhère familiale » paraît pourtant si rassurante. On au-it la surprise de voir aussi que telle ville « bien chré-ɜnne », située au cœur d'un pays très chrétien, est le éâtre dans ses usines d'une immoralité inimaginable. n verrait enfin le défilé monotone des attentats contre moralité : brimades, « passages à la visite » aggra-ɜs parfois de telles brutalités que la santé ou la vie ême se trouvent compromises, entraînements... et ute la corruption ambiante : les conversations, les ıansons, les lectures, les photos et les images...

Mais arrêtons-nous plutôt à *la recherche des causes* ɜ l'immoralité : nous aurons l'occasion de citer déjà nsi trop de faits pénibles !

L'immoralité peut venir du *travail lui-même.* Il arrive ıe pour gagner sa vie l'ouvrier doive accomplir une ɜsogne qui révolte son sens moral. Nous connaissons, ans le sud de la région parisienne, une grande impri-ıerie où des apprentis de quinze à seize ans travaillent ux clichés qui composent des revues légères ou nette-ıent pornographiques. Dans la localité, il y a beaucoup ɜ chômeurs, et l'on n'a guère le choix d'un autre mé-er. Est-il étonnant que les jeunes travailleurs y soient ɜputés pour leur mauvaise tenue ? Il en va de même fort ɔuvent dans la photographie : le jeune homme ou la ɜune fille qui, dans la chambre noire, développe des ɜllicules photographiques voit parfois devant ses yeux

surgir les images les plus provocantes. Le métier grooms et garçons d'hôtels les expose aussi à bien tentations et des sollicitations : les faits recueillis à sujet sont nombreux et profondément tristes. « Je s obligé de serrer les dents pour ne pas succomber avouait un jociste employé dans un restaurant. En faut-il évoquer certains « métiers féminins » ? La ha couture, par exemple, avec ses exhibitions de modè par des mannequins qui doivent consacrer une pa importante de leur temps et de leur argent à des so de beauté et qui ont interdiction parfois de mange leur faim afin de « conserver la ligne », ce qui se t mine fort souvent dans un sana. Le lecteur n'est-il mais entré dans tel magasin Prisunic ou Monoprix dans un espace trop étroit, au bruit d'une musique én vante ou languissante, des jeunes filles, qui ont dû s gner leurs toilettes selon un type standard qui pla paraît-il, au client, restent debout à exécuter une ve purement « mécanique » devant une foule où se dist guent maints jeunes gens désœuvrés ? Il faudrait é quer aussi la délicate question des « modèles d'art Sans condamner absolument ce qui est sans doute u nécessité pour les artistes et se passe d'ailleurs, en c tains ateliers, d'une façon très correcte, la J.O.C. voudrait attirer l'attention des directeurs d'écoles d'a ou d'ateliers sur les risques moraux et physiques q présente l'emploi des modèles. Si des jeunes filles pre nent ce métier, dur et dangereux même pour leur san c'est souvent que le chômage et la misère les y contra gnent. Les groupements d'artistes chrétiens et leurs vues auraient un beau rôle à remplir en prenant mains les revendications de la J.O.C.F. sur ce point en rappelant à leurs collègues la dignité humaine d modèles qu'ils doivent employer.

D'autres métiers, bien qu'ils ne soient nullement i moraux en eux-mêmes, mettent en fait les jeunes tr vailleurs dans des *conditions dangereuses*. Pour cite

peu au hasard, un exemple, pourquoi les usines de utchouc et de chaussures sont-elles souvent déplora- s au point de vue moral? Peut-être faudrait-il en rcher la raison non seulement dans l'organisation du vail, mais dans sa nature même qui pourrait bien — cialement dans les métiers qui traitent le cuir — ttre le travailleur dans un état d'excitation anormal. médecin d'usine donnerait sans doute ici d'utiles cisions. La même remarque vaudrait évidemment ır le traitement et le commerce du vin.

.e travail qui doit être accompli au *domicile du client* sente des risques d'immoralité auxquels les patrons prennent pas toujours assez garde en envoyant des prentis faire des réparations ou des livraisons. Nous naissons le cas d'un jeune plombier réparant une le de bains et voyant, pendant son travail, la maî- sse du logis venir prendre son bain devant lui sans nifester la moindre gêne. Ailleurs, un jeune livreur sente une note. La propriétaire s'éloigne pour cher- r de l'argent et revient dans une tenue moins que nmaire. On sait aussi à quoi sont exposés les por- rs de télégrammes qui doivent aller partout remettre rs plis, même dans les maisons de tolérance.

Or, nous insistons sur ce point, ces faits ne sont pas lement exceptionnels. Ils ont lieu dans des petites les paisibles où, par ailleurs, on hésite à lancer la J.C. « parce qu'il n'y a pas de problème ouvrier, et e l'on ne voit pas sur quoi pourraient porter les en- êtes et revendications des jeunes... ».

Une autre cause d'immoralité tient dans *la fatigue ysique* provoquée par le travail. Conditions anorma- de chaleur ou de froid, par exemple. Le jardinier i, en été, passe des heures sous les serres et essaie de désaltérer avec du coco est évidemment le soir dans état de lassitude et de mollesse moralement malsain. est plus encore le cas pour des femmes occupées à s séchoirs où la température oscille entre 80 et

90 degrés. Dans le textile ou les ateliers de repas: on trouve parfois des conditions analogues. La J.O. souligne aussi combien certains travaux trop du trop brutaux, qui détournent la femme de sa voca sont responsables du laisser-aller et de l'immor Ainsi en est-il — à moins d'une étroite surveillanc du travail à la chaîne, surtout exécuté en équipe: l'imprimerie, de la mécanographie avec son brui sourdissant, du travail dans les garages (ainsi femme qui est couchée sous les voitures toute la née), de la manutention des gros colis (on cite une travailleuse qui doit monter des caisses de cinqu kilogs à un étage)... On devine combien la digni la femme et l'avenir de son foyer sont compromis a Aujourd'hui où l'État se préoccupe tant de la nat il pourrait s'inquiéter de la répercussion qu'ont su point des travaux trop durs. Bien des jeunes fem qui aimeraient avoir des enfants n'en auront jama cause du travail qu'elles ont dû faire jeunes filles manque de sommeil est également très nuisible. A les domestiques d'hôtel en arrivent à « vivre sur nerfs » dans les moments d'affluence. L'enquête jo nous signale le cas d'une jeune fille travaillant dan hôtel d'une grande plage bretonne. Elle se couc une heure du matin, se lève à cinq, n'a ni dimanch jour de repos, pour... 150 francs par mois ! Aille dans un dancing, il faut servir les clients jusqu'à tre heures du matin. On arrive à travailler ainsi de quatre-vingts heures par semaine.

La cause la plus fréquente de l'immoralité du m de travail est, de toute évidence, *le travail mixte*. par exemple, des apprentis qui ont à peine quinze soient condamnés à travailler continuellement avec femmes dont la moralité est douteuse — et cela, p quement, sans surveillance —, voilà qui paraît sca leux à tout homme sensé... c'est pourtant la vie q dienne de tant et tant d'usines. S'il fallait établir

egrés dans l'immoralité d'un milieu de travail, nous irions volontiers que le pire, dans la plupart des cas, ient des femmes mariées et déjà d'un certain âge, uand elles ne sont pas chrétiennes ou très attachées à eurs foyers. On rencontre chez ces femmes une vulgaité d'attitude, une grossièreté de conversation surpreantes, parfois même une jalousie qui tourne à la haine t à la méchanceté devant des jeunes gens et des jeunes lles dont elles ressentent comme un reproche la pureté e cœur. Elles se rendent coupables de certains faits ellement grossiers que nous ne pouvons les citer ici. Qu'il suffise de dire que les « passages à la visite » des ouveaux — apprentis ou même adultes — sont parfois eur honteux privilège. Dans une papeterie que nous onnaissons, les jocistes — des « gars de la masse », ependant — font un long détour pour ne pas avoir à raverser l'atelier des femmes. Parmi ces femmes, ceraines sont sans doute soucieuses chez elles de la bonne ducation de leurs enfants, mais dès qu'elles entrent à 'usine, il semble que leur sens féminin et maternel disparaît. Si l'on cherche une confirmation de l'urgence du etour de la mère au foyer, il n'en est sans doute pas de lus frappante que le spectacle de ces femmes à l'usine, i visiblement hors de leur vocation.

D'ailleurs, le danger du travail mixte n'est pas spécial aux milieux d'usines, nous le croyons même bien lus grave *dans les bureaux, chez les employés.* Les estes seront moins brutaux, on se dira « vous », mais 'atmosphère est totalement viciée : pendant des heures e poursuivent des conversations pleines de sous-entenlus, l'on se passe des photos « éducatives », des magazines pornographiques... On ne saurait dire combien n jeune a peine à résister à ce poison qui lentement le énètre, change sa manière de juger, le matérialise presque inévitablement. Et l'on ne s'en tient pas toujours aux lectures et aux conversations : ce qui se passe dans certains bureaux est parfois aussi écœurant que dans

les usines. Dans telle administration, les scènes qui passent dans les archives sont tristement célèbres.

Les *ouvriers d'un certain âge* sont aussi graveme responsables. Il n'est pas rare de les voir beaucoup pl pervertis que les jeunes. Ils éprouvent un plaisir mo bide à « dessaler » les jeunes, se vantent devant e d'aventures dont ils ne se sont pas toujours rendus co pables, et les entraînent vers les débits de boisson ou l maisons de tolérance, qu'ils fréquentent d'ailleurs bea coup plus volontiers que les jeunes. Ces entraînemen s'accompagnent de menaces et de brutalités qui intim dent les jeunes apprentis.

Tous ces dangers se réunissent pour conspirer cont la moralité des jeunes. Comme il est difficile de réalis les difficultés constantes qu'ils rencontrent dans le milieu de travail! Voici, par exemple, une jeune fille q avait reçu une certaine éducation et avait réussi sc brevet. Elle désirait une situation d'employée, le ch mage l'a contrainte à entrer comme ouvrière dans u raffinerie. Elle travaille les pieds dans le sucre et la ch leur humide est telle qu'elle n'est vêtue que d'un ma lot de bain. Toute sa journée se passe ainsi avec d hommes, eux aussi dans une tenue sommaire. Elle e encore heureuse d'avoir trouvé ce métier, car quand c a faim...

Le moment le plus dangereux pour la moralité n'e pas forcément celui du travail, fût-il accompli dans d conditions défectueuses. Les jocistes attirent notre a tention sur tout ce qui touche de près ou de loin au tr vail. *Les vestiaires,* d'abord. Il est incroyable que ta d'entreprises aient encore des vestiaires mixtes, c même n'en aient pas du tout. Dans telle usine, les hom mes doivent se changer dans une pièce où des femm travaillent. On devine les scènes qui peuvent s'y déro ler. Il en va de même des lavabos qui se trouvent pa fois dans un état de malpropreté répugnant et couver d'inscriptions ordurières. Sans doute les responsabl

sont-ils d'abord les ouvriers, mais qui prend en mains ır éducation sur cette question d'hygiène et de di-ıité ?

Enfin, *les transports* qui amènent les ouvriers et, le ır, les reconduisent à la maison, sont aussi d'une ande importance. C'est sans doute le seul point où un t progrès puisse être enregistré, grâce surtout au uveau matériel des chemins de fer. Les wagons sans ›ison en service sur un grand nombre de lignes de la gion parisienne ont amené une meilleure tenue facile constater. Mais ces wagons modernes n'existent pas core partout, et la fâcheuse tendance subsiste d'em-›yer le matériel le plus ancien et le moins propre pour transports ouvriers. Certaines entreprises utilisent ssi des autocars ou camions munis de bancs qui de-aient être améliorés. Ouvriers et ouvrières y sont en-ssés dans des conditions de moralité, de santé et même sécurité fort médiocres. Il arrive qu'il n'y ait pas de nière pour éclairer les voyageurs.

Dans cette enquête jociste sur la moralité du milieu travail on peut relever certains faits qui se passent ns les *écoles professionnelles*. On doit se réjouir de ir ces écoles se multiplier, mais il faut reconnaître 'elles posent des problèmes particuliers. Le personnel seignant y a une compétence technique remarquable, ais en choisissant ces ouvriers et contremaîtres qui ivent éduquer les apprentis, pense-t-on toujours à la leur morale de ces éducateurs ? De même pour les sur-illants, surtout quand ces écoles ont des internes. Les cistes signalent, dans certaines écoles professionnelles, en des déficiences morales.

D'ailleurs, la remarque doit être élargie à tout *le per-nnel de maîtrise des usines et jusqu'aux chefs d'en-eprises*. Quand comprendra-t-on que le chef qui ac-pte la responsabilité de former des ouvriers n'a pas ulement un rôle professionnel, mais un rôle moral à mplir ? Or, bien rares sont les contremaîtres et les chefs

de service qui savent cela... On ne le leur a jamais pris, d'ailleurs. Comment pense-t-on sans frémir à chef — un chef d'entreprise en l'occurrence — trouve beaucoup de plaisir à voir ses ouvriers faire bir sous ses yeux à un apprenti et une jeune ouvrière plus honteuses brimades. Une exception? Hélas! fait bien fréquent! Et l'on sait qu'il y a des petites ployées qui doivent accepter les propositions de patron ou de leur chef de service sous peine d'être m à la porte...

*
* *

Telles sont les principales causes de l'immoralité milieu de travail. N'y a-t-il pas *des réactions* contre si triste état de choses?

La plupart du temps, le monde ouvrier accepte pa vement cette emprise de l'immoralité dont il souffre v blement, mais qu'il n'a pas le courage de secouer. particulier, les documents rassemblés par la J.O.C évoquent sans cesse le profond dégoût de la jeune vrière obligée de gagner sa vie dans une atmosph empoisonnée. Rien n'est plus pénible que ces témoig ges de lassitude, cet affaissement moral, triste prépa tion pour le foyer qui sera un jour fondé! Comme, d des moments de confidence sincère, les jocistes qui gardé tout leur idéal et toute leur fierté sont enviés leurs camarades! « J'en ai marre de la vie, dit un je ouvrier à un jociste... Toi, tu es un type heureux! »

Parfois, cependant, des ouvriers — pas seulement jocistes — manifestent leur révolte devant des scè d'immoralité qui les écœurent. C'est une petite e ployée d'une maison d'alimentation, si blessée par mauvaise conversation que des ouvrières tiennent vant elle qu'elle leur lance à la figure une boîte de cuits. C'est un apprenti qui, pour ne pas être victi d'une brimade, doit se défendre avec un morceau tôle. Ce sont des ouvriers socialistes et communis

i approuvent les jocistes dans leur action, s'offrent à aider et à les protéger. D'ailleurs, il est remarquable voir combien le cran d'un militant convaincu en imse, même dans la défense de la moralité. Bientôt tout monde le respecte et l'approuve, ceux qui se croyaient maîtres n'ont plus qu'à se taire.

Malheureusement, trop souvent les syndiqués chréns sont seuls avec les jocistes à prendre la défense de moralité. Cela n'est pas normal, car la question intésse *tous les groupements ouvriers,* quels qu'ils soient. n pourrait citer des auteurs socialistes ou cégétistes, orges Sorel en tête, qui ont dénoncé l'atmosphère alsaine du milieu de travail et y ont vu la première nsformation que les ouvriers se devaient d'accomplir sans laquelle toute autre révolution n'aurait aucune ance de succès. Il est honteux de penser que des miants ouvriers promus par leurs camarades délégués entreprise, refusent systématiquement d'intervenir and il s'agit de moralité et de dignité. Heureusement, elques autres ont plus de conscience...

Les patrons ont aussi une bien lourde responsabilité ns la moralité de leurs entreprises. Si l'on doit dénonr énergiquement certains d'entre eux — surtout dans s petites maisons de commerce — qui n'hésitent pas à rter atteinte eux-mêmes à la dignité et à la moralité leur personnel, il faut reconnaître que la plupart sont rsuadés que tout se passe pour le mieux chez eux. Chez moi, la tenue est irréprochable... D'ailleurs, je tolérerais pas... » Hélas! s'il savait! Nous connaisns d'ailleurs plusieurs cas où des patrons, apprenant rtaines brimades, sont intervenus et ont appliqué de rtes sanctions. Alors, presque toujours la leçon porte s fruits, et le personnel approuve l'intervention patrole. On nous a cité, de même, l'histoire d'un patron i, lisant par hasard le journal de la J.O.C.F., recont un fait qui s'y trouvait cité et se passait dans son ine. Il ne savait pas que son contremaître faisait por-

ter de grands poids aux jeunes filles. Il fit cesser au tôt cet abus et mit en garde à ce sujet d'autres patr de la localité.

Mais la bonne volonté ne saurait suffire en l'occ rence au patron, ni même quelques gestes énergiqu Il faut qu'il applique tout son *esprit d'organisatio* procurer dans son entreprise les meilleures conditi de moralité. Ainsi, il supprimera dans toute la mes du possible le travail mixte et le soumettra, en tout c à une surveillance particulière; il prendra en conside tion les demandes du personnel portant sur une amé ration des conditions d'hygiène et de salubrité; il a une attention spéciale pour les vestiaires, les lavab les réfectoires — il s'agit, d'ailleurs, beaucoup moins coûteuses transformations que d'améliorations de dét il choisira particulièrement ceux qui devront former apprentis et se rappellera que, vis-à-vis de ces dernie le Code du travail lui donne des devoirs de père de mille... Surtout — ce point est de beaucoup le plus portant, pensons-nous — il éduquera ses contremaît et chefs de service et leur fera prendre conscience leurs responsabilités morales. On nous permettra d jouter que ces remarques sur le rôle des chefs et c patrons valent aussi dans *les usines de la défense nat nale*. Dans la période que nous traversons, l'autor militaire assume une fonction sociale qui est celle d' patron. On doit souhaiter que, malgré tant de préoc pations urgentes, le point de vue moral ne soit p oublié par les responsables.

Les jocistes s'adressent aussi aux *familles ouvriè* pour le relèvement de la moralité du milieu de trava Au cours de cette étude, nous avons constaté que braves pères et mères de famille se révélaient à l'usi des ouvriers et ouvrières peu recommandables. Il y a un phénomène curieux qui mériterait réflexion. Les te dances mauvaises refoulées à la maison font explosi dès que la porte de l'usine est passée. A l'atelier on

ermet tout, mais dans la famille il n'est pas rare de onstater un certain jansénisme dont l'influence sur l'éucation est désastreuse. Beaucoup de parents semblent onsidérer tout ce qui touche aux questions sexuelles omme absolument mauvais et n'en parlent jamais à enfant qui, la plupart du temps, s'initie avec des camaades dans des conditions lamentables. En tout cas, entrée au travail et le milieu corrompu dans lequel il mbe souvent provoquent chez le nouvel apprenti un oc terrible qu'un peu de préparation — quelques mois e préjoc — aurait amorti. Une fois le gamin embauché, n ne se soucie guère de sa formation, d'ailleurs. Quelle fférence avec les milieux bourgeois où tant de temps d'argent sont dépensés, par les familles et par l'Ét, jusqu'au-delà du service militaire! Les parents ouiers ont pourtant l'expérience de ces « places sérieues » — parfois indiquées par des « personnes d'œures » avec une incroyable légèreté — où leurs enfants ont plongés en réalité dans un foyer de corruption. La O.C. et surtout la L.O.C. auront encore longtemps à itter pour réformer les familles ouvrières et leur doner le sens de leurs responsabilités en éducation.

Enfin, les jocistes en appellent à *l'État*. N'est-il pas n définitive responsable de la moralité publique? Chaue jour il se passe, dans telle ou telle usine de notre ays, des faits qui conduiraient leurs auteurs devant le ibunal correctionnel ou la cour d'assises si les victimes 'en étaient de petits ouvriers et ouvrières sans défense. uand l'État démocratique comprendra-t-il que tous les itoyens — quel que soit leur rang social — ont également droit à sa protection?

Sans doute, il y a *l'inspection du travail*... Mais les ocistes ne se font aucune illusion sur l'efficacité actuelle e cette institution. Le personnel en est nettement inuffisant, et la façon dont il est contraint de remplir sa harge appellerait bien des réserves.

D'ailleurs, faire appliquer les lois est sans doute fort

bien, mais il faut que les lois existent! Or, toute la pa tie du *Code du travail* qui traite de l'emploi des jeun — et spécialement le Code de l'apprentissage — co mande une refonte complète. Le Code interdit, p exemple, aux imprimeurs d'employer les jeunes gens moins de dix-huit ans à la fabrication d'imprimés co traires aux bonnes mœurs. Cette défense n'est pas to jours appliquée, mais, même si elle était observ pense-t-on sérieusement que ce soit suffisant? Q scandale de constater que, jusqu'à ces derniers tem au moins, l'étalage et la vente des éditions pornograp ques étaient l'objet d'interdictions, mais nullement le fabrication. On comptait pour rien les milliers d'o vriers et d'ouvrières — des jeunes, bien souvent — co rompus par ce travail !

La J.O.C., corps représentatif des jeunes travailleu est assez forte aujourd'hui pour se faire entendre l'État. Celui-ci semble d'ailleurs disposé à écouter s *revendications* qui concordent avec la politique heure sement inaugurée par le Code de la famille. Aussi, conclusion de leur campagne pour la moralité, les joc tes sont intervenus à plusieurs reprises. Citons la Féd ration Paris-Nord-Est qui présenta à la Direction d Chemins de fer ses vœux pour l'amélioration de cert nes lignes de banlieue et la surveillance des trains et d gares; la Fédération de Valence qui obtint de la Dire tion départementale des P.T.T. que les jeunes gens soient plus obligés de porter des télégrammes dans l maisons de tolérance; la Fédération de Saint-Étien dont l'ordre du jour est pris en considération par le m nistre de l'Intérieur. Et, sur le plan national, d'autr démarches sont et seront accomplies. Les jocistes esp rent obtenir bientôt une refonte du Code de l'apprent sage et l'institution d'un délégué des jeunes qui, da le milieu de travail, prendrait en mains la cause d jeunes travailleurs aujourd'hui bien mal défendue.

*
* *

On est effrayé quand on songe aux graves dangers courent dans les ateliers modernes la moralité des ailleurs, celle des plus jeunes surtout, la pudeur des mes et des jeunes filles... *La matière inerte sort oblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrom- et s'y dégradent.* » Ces paroles angoissées de XI dans l'encyclique *Quadragesimo anno,* tout me de cœur doit y faire écho, et nous souhaitons ceux surtout qui portent des responsabilités sociales prennent l'urgence du problème moral posé par le eu de travail. Il faut qu'une révolution de dignité et santé morale transforme les ateliers et les bureaux ant de jeunes ne peuvent actuellement réaliser leur ition providentielle qu'en devenant des héros et par- des martyrs. La J.O.C. a commencé, et bien des mi- x de travail en ressentent déjà les bienfaits. Par e aide et notre compréhension nous pouvons et de- s assurer le triomphe de cette révolution morale.

D. Mesnard.

LIVRES

A.-D. Sertillanges, O. P. : **Spiritualité** (Aubier, édi Montaigne).

Il est des impressions, des intuitions, des raisonnements, q semblent point s'ordonner dans l'esprit, s'articuler les un autres, et dont la libre traduction en maximes ou pensées chées ne vise pas à la logique ni à la démonstration, et po cette quête inlassable et apparemment fantaisiste du réel sensibles les mille aspects de la vérité mieux que le plus élabo discours.

Les feuillets que le R. P. Sertillanges a groupés sous le lit néral : *Spiritualité* rejoignent le mystère du Christ et de l'h pécheur avec une telle lucidité et donnent une telle save plénitude qu'on ose préférer ce recueil de réflexions aux leurs traités dogmatiques, dont au surplus la substance se ret en ces notes, sous le plus séduisant vêtement.

Ajoutez à cela que le ton familier fait baigner ces propos une bienfaisante atmosphère de sérénité.

F. Florand, O. P. : **Libres dans le Christ** (Colle « Chrétienté », n° 2, Éditions du Cerf).

Parmi toutes les valeurs essentielles de la condition humai liberté a toujours été inscrite, par les philosophes, au pr rang. Mais certains ont eu tendance à y voir un absolu, et minimisèrent les conditions intellectuelles et morales de so cacité; d'autres, à l'intérieur du christianisme, laissèrent dans bre ses attaches authentiques et nécessaires avec les réalités s turelles.

Avouons que le jeu exact de cette liberté, au sein d'un é déterminisme, tant dans l'ordre de la nature que dans celui grâce, apparaît délicat à préciser aux yeux du psychologue théologien. Mais la suspicion à l'égard de cette puissance d aboutit à priver les fils de Dieu d'une pleine maîtrise de leu sonnalité, et Dieu lui-même du don à la fois raisonnable et fe de ceux qui l'aiment.

Sans rien cacher des contraintes que la foi impose au cro le R. P. Florand vient de restituer à la liberté chrétienne so irremplaçable. En quelques pages extrêmement suggestive ches de doctrine et constamment soucieuses d'une incarnation crète de l'idée dans la vie, il *situe* l'exercice de cette faculté tiellement humaine, dans l'ordre de la pensée et dans celui d mour. Le dernier chapitre de ce livre trouve ainsi une force gulière, pour affirmer, du fait de cette liberté, l'originali chaque vocation, et donc de chaque sainteté.

Recommandons sans restriction cette investigation, à la fois ple et précise, d'un thème central du christianisme dont la tation emprunte à l'actualité son pathétique.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Buts de guerre.*

VIGNAUX. *Ce qui est en cause.*

Ce qui est en cause, c'est d'abord notre *sécurité*, en face du dynamisme hitlérien. Mais ce dynamisme est celui de la « révolution du nihilisme », de la révolution contre la raison ». Quelle parenté profonde l'unit au dynamisme de la dialectique marxiste, qui dans le « réel », nie l' « idée » ; — quelles valeurs proprement spirituelles inclut par contre la défense d'une sécurité décriée comme « statique » : ces pages de Paul Vignaux l'éclairent singulièrement.

MARITAIN. *L'Europe ne périra pas.*

Le témoignage, adressé à l'Amérique, d'un philosophe européen.

★ ★ ★ *« Nous autres Français. »*

A propos du livre de Bernanos : réflexions d'un Tchèque exilé.

C. PRILLARD. *Aspects de la Semaine Sociale de Bordeaux.*

« Le problème des classes dans la communauté nationale et dans l'ordre humain. » Thème spécialement important pour qui s'efforce de *penser* l'Action catholique, et la conquête des classes, comme telles, qu'elle poursuit depuis quinze ans, par ses mouvements spécialisés.

LIVRES

L'économie de la guerre totale, de Stefan G. Possony ;

Contrainte ou Liberté? de J. Constant, par H. G.

Buts de guerre

Vaincre d'abord. Il faut tourner de ce côté toutes les pe sées, toutes les énergies. Mais les buts de la victoire sont même côté que la volonté de conquérir. Ils en sont le ress et le couronnement. Ne craignons donc pas d'en parler.

Or Hitler, en jetant son épée au-delà des frontières qu avait fait serment de respecter, en risquant consciemment volontairement la paix du monde, a lui-même dicté, da leur forme générale, nos buts de guerre. Et M. Daladier r dit que ce qui ne pouvait pas ne pas être dit, quand il récemment déclaré devant la commission de l'Armée, q « les Alliés font la guerre pour mettre fin au règne de l gression, pour en finir avec l'obligation de mobiliser to les six mois. Ils veulent une paix durable, une paix q repose sur le respect de la parole donnée et sur l'honneu une paix qui garantisse la sécurité de la France et de tou les nations. » Cette revendication de la sécurité, qui semb à certains bien terre à terre, notre collaborateur Paul gnaux montre plus loin tout ce qu'elle implique de valeu spirituelles.

Que dire de plus ? Quelques-uns souhaiteraient une ma festation « spectaculaire », comme on dit, qui, point p point, ferait connaître avec solennité le détail de nos exige ces. Nous ne partageons pas leur avis. On a beaucoup c tiqué la diplomatie sur la place publique. Nous sommes l'heure où ses inconvénients sont les plus grands. A qu bon accroître en face de nous des résistances qu'il faut vai cre, ou gêner la souplesse des négociations que nous auro à mener ? Il est trop facile de tailler à coups de ciseaux u nouvelle Europe. Le but a été suffisamment défini. Pour choix des moyens, gardons-nous des amateurs et des co seillers improvisés.

Un traité ne se bâtit pas dans le vide. Il ne s'inscrit p sur une table rase. Il résulte du rapport des forces ma rielles et morales à l'heure de la victoire. Il y a là mille é ments qui sont difficilement prévisibles. Ne compliquo pas une besogne déjà malaisée.

*Mais si un traité de paix résulte nécessairement de ce rap-
rt des forces à l'heure de la victoire, s'il consacre les
sultats de l'état de guerre, il n'en doit pas moins établir
nouvel ordre où l'état de paix doit régner. Il se souvient
passé d'inimitié en essayant de poser les bases d'un avenir
amitié. S'il a pour effet d'engendrer autant de haine com-
imée que de volonté de revanche, il enfouit un explosif
ns les constructions de l'après-guerre, et sème de mines
retardement le terrain où l'on commence à déblayer les
ines. Un traité doit être fait dans un véritable esprit de
ix. Ne cachons pas que cette parole est dure et qu'elle a
u de chance, le moment venu, d'être écoutée. Le devoir
t cependant de la dire.*

*Nous ne pouvons oublier, certes, que le conseil élémen-
ire de la prudence est de désarmer l'agresseur et de le
ettre désormais hors d'état de nuire. Une guerre juste ne
ut autrement se terminer que par la réparation de l'in-
stice commise, et le châtiment de ceux qui ont accepté de
ité de cœur les responsabilités immédiates du fléau. Il faut
solument décourager pour demain toute entreprise d'ex-
rmination et de domination. Aucune hésitation n'est per-
ise à ce sujet. Mais la tâche de la politique, compte tenu
s réalités politiques de l'histoire et de la géographie, du
mps et de l'espace, des conventions établies entre alliés et
s réparations nécessaires, sera différente si elle s'inspire
l'esprit de guerre ou de l'esprit de paix, du véritable
prit de cette paix qui est la tranquillité de l'ordre.*

*La difficulté est là. Comment passer de l'esprit de guerre
l'esprit de paix ? Comment dépouiller tout d'un coup des
ntiments qui contribuaient à l'élan de la course à la vic-
ire, pour revêtir ceux qui sont destinés à garantir les fruits
la victoire ? Quand on est juge et partie, comment allier
rigueur du juge et l'indépendance du jugement ? Quand
est chrétien, comment observer la règle de la justice et
la charité à laquelle la politique est si récalcitrante ? Com-
ent ? Nous posons la question parce qu'elle doit être posée,
demandant d'y réfléchir. En face de païens enragés, il ne
git pas d'être dupes. Mais est-il permis de n'être plus, en
cune façon, chrétien ?*

CIVIS.

Ce qui est en cause

A un chrétien, engagé comme Français dans la p sente guerre, une tâche intellectuelle s'offre nature ment : dégager l'aspect, le sens *idéal* du conflit. Qua on incline à faire ce travail, on risque, par cette in nation, de détacher les éléments idéaux des réalités a quelles, dans la vie, ils sont présents et unis : nous vons éviter ce péril, par un effort de lucidité qui ponde à la gravité d'âme de notre pays dans ce guerre.

Nous ne demandons pas au monde de voir dans no lutte une *guerre sainte,* ni strictement, une *croisade* les rapports du spirituel et du temporel dans l'Eur de 1939 ne sont pas tels qu'ils étaient dans l'Islam la Chrétienté du XIIIe siècle.

L'événement de 1939 apparaît même tout différe de celui qu'on attendait depuis trois années, quand c tains craignaient, quand d'autres espéraient u « guerre civile internationale ». Nous ne devons p appeler notre lutte une *guerre idéologique.* Ce ter d'usage récent se référait à l'éventualité d'un conflit e tre puissances liées par le pacte antikomintern d'u part, démocraties occidentales et U.R.S.S. d'autre pa Le pacte germano-russe est venu précisément mont que *l'anticommunisme* d'inspiration hitlérienne et *l'a tifascisme* contrôlé par Staline étaient, en effet, au se restrictif, péjoratif du mot : de simples *idéologies,* d

-uments politiques d'apparence idéale, et non des
s, qui obligent les hommes, lient leur action. Nous
ouverons cette opposition.

our « situer » réellement cette guerre, ne commen-
s pas par faire de la métaphysique, partons des sim-
mots que M. Chamberlain emprunta à notre langue
r exprimer l'état d'âme commun, le sentiment des
ples alliés : *il faut en finir*. Dans cette réaction vi-
, élémentaire, se trouve engagé plus d'idéal qu'il n'y
aît à première vue.

n finir, avec quoi? Avec un état d'insécurité et avec
cause : l'entreprise hitlérienne de domination alle-
nde. L'hitlérisme qui s'était donné, non sans succès,
tout autre figure, s'est finalement manifesté comme
entreprise de domination sans limites assignables :
ne croyait certes pas qu'Hitler se sentirait lié par les
agements antérieurs de l'État allemand; on pensait
son action trouverait une limite dans sa propre pa-
, librement donnée; comme l'expérience montrait la
ité de cet espoir, on a voulu croire que l'hitlérisme
érait essentiellement du pangermanisme, possédait
s sa doctrine une limite, arrêterait son expansion
frontières de la race : avec l'occupation de Prague,
e illusion est tombée. Événement capital : on a dé-
vert l'essence purement brutale du *dynamisme* alle-
d, tel que l'incarnent Hitler et son équipe. On se
vait donc devant une force affranchie de tout prin-
de limitation, de modération internes. On a tenté de
imiter, de la modérer par la manifestation d'une
e au moins égale : cela n'a pas suffi. La guerre est
ie, lutte d'une signification « radicale », propre à
iir des esprits germaniques : il s'agit des fonde-
ts de tout ordre possible en Europe, entre des hom-
civilisés.

Avant d'avoir à la surmonter, la France et l'A terre ont cherché à équilibrer la force allemande. cette force que rien ne modère du dedans, com accepterait-elle d'être limitée du dehors? Un c misme, absolument pur dans sa brutalité, peut constater qu'il rencontre une opposition, subir ce mais ce sera un simple *fait*, sans doute provisoire quel ne sera sincèrement reconnue aucune valeu *droit*. Il est évident que l'Empire national-socialist pouvait s'insérer dans une Société des Nations, mise à une loi supra-nationale; pour instituer avec puissance nouvelle une coexistence pacifique, les d craties occidentales ont essayé, au fond, de ressus l'équilibre européen : ce vieux procédé apparaît, à périence et à la réflexion, aussi intolérable pour l'H risme que les principes de Genève. Pour qu'un équi de forces engendre une paix durable, il faut que les tagonistes éventuels l'acceptent, lui reconnaissent valeur, ne pensent pas constamment à le remettre question : nous avons vu Hitler chercher sans ces diviser les puissances qui pouvaient équilibrer sa fo afin de se trouver, en chaque cas, en position de s riorité. En composant avec d'autres, une force se dère, s'humanise par l'acceptation des limites qui sont imposées : le national-socialisme semble, par ture, rebelle à cette transformation. Il semble êtr refus même de l'Europe non pas même en tant communauté, mais comme simple *équilibre* des puis ces : il ne s'oppose pas moins à la tradition conse trice qu'à la recherche d'un nouvel ordre juridique ternational. La tendance à l'équilibre, c'est, par dé tion, l'âme de toutes les constructions *statiques* si criées.

Dans une opposition consciente au dynamisme h

ien, nous aurons à réhabiliter des notions *statiques*. .'hitlérisme, disions-nous, manque même du minimum e modération qu'inclut l'acceptation d'une limite, la econnaissance d'une puissance extérieure : on a parlé es « nationalismes immodérés », celui-là est l'immodé- ation même. L'existence dans le monde d'une force de e genre constitue un péril dont on ne peut exagérer la rofondeur. Tout ce dont la vie des hommes a bénéficié n fait de justice, de liberté, de sécurité résulte, en ffet, d'une limitation, d'une modération de la puis- ance de certains individus sur les autres. D'un pouvoir ui ne veut pas être limité, se modérer, nous devons out craindre : non seulement l'arbitraire, non seulement 'asservissement total, mais d'abord la mise en ques- ion, à une heure indéterminée, de l'une ou l'autre des onditions, matérielles ou morales, de notre vie. Or, ans une certaine stabilité de ces conditions, qui en fait les *données*, comment envisager l'avenir en le calcu- ant à quelque degré, de quelle manière entreprendre u espérer ? Nous avons expérimenté ces derniers mois lans quel sens la menace hitlérienne, devenue mani- este, faisait glisser les hommes d'Europe : ils avaient ncore la paix, c'est-à-dire l'absence de guerre, d'é- preuve sanglante; ils vivaient cependant cette « guerre blanche » où l'hitlérisme, sans atteindre encore leur orps, tendait à ruiner leur assurance du lendemain, la ossibilité pour eux de construire une vie. Analysez ette paix de 1938-39 : vous y trouverez seulement l'ab- ence du péril physique, immédiat, une insécurité qui issout la confiance en l'avenir, rompt l'élan de vivre. e qui subsistait de cette confiance, de cet élan était ié à l'espoir d'équilibrer ou de vaincre l'Empire nazi. L'expérience des derniers mois nous donne une idée le la profondeur, de la richesse de ce besoin de sécu-

rité par lequel on a, avec mauvaise intention parfo défini le Français du XXe siècle : là où manque ce condition première de toute garantie, les hommes peuvent tenir la justice ou la liberté que du hasard du caprice. Le droit inclut la sécurité, pour auta qu'il consiste dans une protection spéciale de l'indivi humain, qu'il exprime la reconnaissance de la digni personnelle. S'il y a une métaphysique de la mena hitlérienne, d'une effroyable simplicité, il existe égal ment une métaphysique de la sécurité, telle que, no Français, nous la défendons : dans ce sentiment, d'a parence terre à terre, se trouve engagé, de quelq manière enraciné, tout un idéal.

Ne séparons pas cet idéal de la réalité; revenons a sentiment français, tel que nous l'avons vu agir c derniers mois. Nos adversaires n'en ont pas compris force : ils l'ont cru assez étroit, assez aveugle po inspirer le repli de la France sur elle-même, l'abando total de l'Europe centrale et orientale. Mais le beso de sécurité peut provoquer des réactions vives, intell gentes : nous avons considéré une agression allemand loin de nos frontières, comme une menace contre nou mêmes; dans l'agression contre la Pologne, nous avo reconnu une nouvelle manifestation non équivoque d dynamisme hitlérien, lequel est incompatible avec sécurité des Français : le premier ruine, en effet, ce même qu'exige la seconde — un système européen r lativement stable. Et puisque dans l'Europe pré-hitl rienne on a tant incriminé notre mentalité *statiqu* précisons que cette stabilité ne signifie pas l'immob lité : nous voyons bien que les sociétés modernes so toujours en mouvement, que l'Europe se transforme ce que nous exigeons, c'est un ordre dans la march un certain pas régulier. De cette régularité dans la v

ective, qui réduit la fréquence des crises, éloigne menace des catastrophes, nous avons un besoin, non lement organique, mais spirituel, nous l'exigeons c tous les hommes qui veulent construire leur vie, vie individuelle. Certains Allemands doivent s'éton- de voir les puissances occidentales attacher tant nportance à l'emploi de procédés plus ou moins pa- ques ou loyaux : la forme, pensent-ils, leur importe s que le fond. C'est ne rien comprendre à notre con- tion de la vie sociale : les changements sont inévi- les, nécessaires; accomplis selon certaines *procédu-*, ils prennent un caractère juridique : avec la paix, sécurité des hommes se trouve préservée. L'hitlérisme jouant de toute règle, nous ne pouvons que vouloir iminer. Et d'une volonté réaliste, liée à notre senti- nt de la sécurité : nous ne rêvons pas d'un règne du it, pur et abstrait, sans rapport avec les réalités po- ques et les puissances charnelles; nous savons que urope ne deviendra un système de droits que si elle d'abord un ensemble de forces équilibrées. Tels t, d'un mot, les problèmes de demain. Celui d'au- rd'hui, c'est d'éliminer l'hitlérisme en tant que re- le à tout droit international, à tout équilibre euro- n.

l'égard de tout ordre, en Europe, qui n'exprime pas propre domination, le national-socialisme apparaît nme essentiellement *révolutionnaire*. Et révolution- re en un sens particulier que font saisir, je crois, les ressions les plus heureuses que lui aient appliqué observateurs et critiques : il est *révolution contre raison, révolution du nihilisme*. Vu ainsi, il présente s son action même cet aspect métaphysique dont s avons parlé; toutes nuances, tous masques tombés, dans sa brutalité même la simplicité d'une *essence* :

il est, à l'état pur, entreprise de domination, — d
misme impatient de toute modération, de toute lir
— volonté de puissance. S'il n'était effroyablement
on croirait que les adversaires du germanisme l'on
venté pour les besoins de leur cause. En lui,
avons rencontré le refus de se sentir lié par une loi
nue du dehors, par une règle librement choisie ;
ne pouvons le comprendre que comme rejet de t
régulation, même intérieure et autonome : c'est de
çon radicale la *révolution contre la raison.* Devant
ler, qui a perdu toute confiance d'hommes libres
pense à l'exemple kantien de la fausse promesse
qui se trouve atteint, détruit par une parole déloy
c'est la possibilité même d'une société humaine,
rapport moral. Kant enseignait le respect, en soi e
autrui, de l'homme, être en qui la raison est im
nente. Dans l'hitlérisme, je ne vois que méprisa
l'homme : dans l'ennemi et l'étranger, mais aussi
l'Allemand; en autrui, mais aussi en soi-même. N'e
pas infiniment grave qu'on en soit venu à abuser sy
matiquement de la valeur que les hommes reconn
sent à la parole humaine? Quant au respect de la
nité transcendante, qui ne se laisse pas confondre a
nos passions, on le chercherait en vain dans un mou
ment contempteur de l'homme : qui méprise l'im
méprise aussi le modèle. Devant cette puissance de
truction spirituelle, on peut reprendre le mot
H. Rauschning, qui a personnellement connu l'équ
d'Hitler : l'hitlérisme, c'est *la révolution du nihilis*
A-t-on même le droit d'employer ce mot *révolution*
a dans notre histoire une tout autre résonance. Les
volutionnaires de 1789 ou de 1793 ne pensaient nu
ment « contre la raison ». Au contraire, leur révoluti
sous son aspect « radical », voulait être une façon

ision critique, un effort pour ne pas se laisser domi- par les traditions, les survivances, les préjugés, is saisir les principes de toute vie sociale, s'y sou- ttre et, selon ces règles, construire l'avenir. Je ne s rien de commun entre ce radicalisme qui exige *des ncipes* et le radicalisme hitlérien qui n'en veut aucun. Assimiler *l'anticommunisme* hitlérien à une position principe, c'est aujourd'hui une erreur évidente. Avec connaissance exceptionnelle du milieu nazi, Hermann uschning y notait, — avant le pacte germano-soviéue, — en même temps que les projets de démemment de la Russie, l'idée de « se rallier totalement à politique soviético-naziste ». « Le national-sociane, écrivait-il, ne reculera pas devant le risque, en emagne, d'une deuxième phase de la révolution, cette s bolchéviste, parce qu'il espère arriver ainsi non ulement à une coopération avec la Russie, mais ene à une désagrégation révolutionnaire des démocras occidentales. Il aurait ainsi la possibilité, par une nétration à l'intérieur de la Russie et par une dissoion révolutionnaire à l'Ouest, d'atteindre ce qu'il a té par la voie opposée de l'agressivité politique, st-à-dire un grand espace continental dont il aurait il l'entière direction[1]. » Tout cela est immédiatement mpréhensible, si le fond du mouvement hitlérien, ce est pas la doctrine, mais l'entreprise de domination; est la fin, tout le reste — lutte ou coopération avec communisme russe — n'est que pur moyen.

La rencontre Hitler-Staline n'étonne pas davantage côté de Staline que du côté d'Hitler : on ne connais- t pas la mentalité « bolchevik-léniniste » si l'on a cru

1. Hermann Rauschning, « La politique orientale du Reich », *Politique étrangère*, août 1938, p. 358.

que la sécurité collective et la résistance à l'agres
étaient devenues des *principes* de la politique russe. D
la vie internationale comme à l'intérieur des Ét
l'U.R.S.S. et le parti communiste ne connaissent
des *tactiques,* liées à certaines circonstances, touj
révocables : tactique, et non principe, la défense
institutions démocratiques dans le Front populaire;
tique et non principe, la défense du droit internatio
tel qu'avait voulu l'établir la S.D.N. Des prem
sociaux-démocrates russes aux critiques français
plus récents, tous les adversaires du léninisme lui
reproché son opportunisme radical, son rejet de to
loi morale. Un biographe de Lénine lui attribue c
apostrophe à ses collaborateurs : « Vous vous entou
du cercle magique d'une formule fabriquée par vo
mêmes [2]. » Cette parole exprime toute une concep
technique, amorale de la vie : travailleur ou milita
l'homme est l'auteur des idées qui, réduites en inst
ments d'action, d'adaptation, perdent toute *transc*
dance, tout pouvoir de nous lier. Il me paraît digne
remarque que contre la coopération germano-russe,
socialisme français ait pris une position essentiellem
morale. Léon Blum invoquait « le droit, la justice,
foi jurée, tous les principes politiques et moraux
lesquels une « construction socialiste repose »; e
ajoutait : « Avant tout, que la faillite effroyable du b
chevisme ramène les esprits pervertis ou égarés a
« vieilles idoles », à la foi dans la Liberté, dans la J
tice, dans le progrès humain. » Quant au bureau de
C.G.T., voici comment il concluait sa déclaration
rupture avec ses membres communistes : « C'est po
respecter les lois de l'honnêteté et de la morale que

2. Pierre Chables, *La Vie de Lénine,* p. 201.

ureau confédéral a pris sa décision[3]. » Depuis la Pre-
ière Internationale, il y a dans le mouvement ouvrier
ccidental une résistance de fond à la tendance amorale
u marxisme qui se manifeste sans atténuation dans le
ouvement bolchévik.

Devant l'intervention des Soviets en Pologne, plus
un militant ouvrier a dû s'écrier avec M. Blum : « Ah !
s auront décidément tout dégradé. » L'idéalisme dont
moignent ces réactions est parfaitement étranger au
alinisme. Ses critiques parlent comme si « l'État pro-
tarien » devait soumettre son action à des règles dis-
actes de l'intérêt politique du moment : le parti com-
uniste et, par voie de conséquence, l'U.R.S.S. seraient
n quelque façon au service d'un communisme idéal.
ais, du point de vue bolchévik, peut-il exister un com-
unisme en dehors du parti de Lénine? Et depuis la
ise du pouvoir, de l'État soviétique, le communisme,
rions-nous, n'existe qu'incarné, en train de se réaliser
ans le Parti et l'État; résorber l'idée dans la réalité,
ans l'action économico-politique, c'est la fonction
ême de la fameuse dialectique matérialiste. Ne nous
emandons pas si cette position est intellectuellement
nable. Constatons simplement qu'avec Lénine et Sta-
ne, la fameuse dialectique se confond avec une tacti-
ue apte à tous les renversements.

Nous touchons à l'aspect psychologique du problème,
ommunément posé aujourd'hui, de la *bolchévisation* de
Allemagne; ne nous demandons pas dans quelle mesure
pacte germano-soviétique a fait d'Hitler « le vassal
e Staline[4] »; posons cette simple question : quelle ré-
stance de fond peut opposer à un mouvement bolche-

3. *Le Populaire,* 19 septembre 1939.
4. *Le Temps,* 18 septembre, « La trahison hitlérienne », par
X X.

vik une mentalité, une formation nazi ? Si entre tout les formes du socialisme, du marxisme même, le bolch visme se distingue par son amoralisme radical, il tro vera une opposition profonde, essentielle là seuleme où existent des convictions morales. Or, l'hitlérisn aussi brise « les vieilles idoles » : il libère l'action po tique de l'ombre de toute *valeur,* à elle transcendant du respect même, élémentaire, de l'homme et de la p role humaine. Le mouvement a pu monter tant que s' tendait l'entreprise de domination; que survienne l' chec, la défaite, les hommes — les jeunes principal ment, éduqués par le régime — peuvent se découvr vidés de toute force intérieure. Mauvaise défense co tre l'amoralisme bolchevik que le *nihilisme* nazi ! Bi d'autres facteurs de résistance, moins essentiels, ma fort efficaces, se trouvent diminués par les développ ments de la politique nationale-socialiste : le sentime religieux populaire, l'autonomie de la vie familiale, l traditions des classes dirigeantes, l'importance et l'i dépendance réelle des classes moyennes rurales et u baines dont on a pu dire que la « prolétarisation » p l'hitlérisme même, constituait « un danger eur péen [5] ».

Un tel ensemble de faits oblige à la réflexion. A e visager non pas une brève opportunité, mais la logiq des formes sociales qui, tôt ou tard, se manifeste s'impose, — n'était-ce pas une erreur de voir dans u esprit et un système *totalitaires* une protection, peu être la meilleure, contre le bolchevisme ? Poussé à fon tel qu'il le fut en Allemagne, l'esprit totalitaire, c'es en effet, la conception et la pratique d'un mouveme

5. Edmond Vermeil, « Les classes moyennes dans l'Allemag hitlérienne », *Inventaire III,* Alcan, 1939, p. 77.

l'une politique qui ne reconnaissent, en dehors d'eux, une loi, même d'objectivité, même la loyauté : « la té, comme on l'a dit, devient ployable en tous s »; et l'homme, malléable de toutes manières; les ns d'Hitler ne sauraient, en ce domaine, nous dé- dre de l'esprit de Staline. Le système totalitaire lui- ne, qui tend, par définition, à s'assurer le contrôle 'homme tout entier, travaille naturellement à ruiner e autonomie, individuelle ou collective : le senti- nt d'une dignité personnelle, opposable aux préten- s des groupes sociaux; l'indépendance de la famille, eu éducatif distinct de l'école et des jeunesses d'É- la liberté syndicale qui permet aux travailleurs de uter les conditions de travail; l'esprit de liberté po- que qui fait intervenir les citoyens dans les affaires liques, au lieu de se confier totalement à une ges- autoritaire — toutes ces forces d'autonomie, que lérisme a forcément traitées en ennemies, organi- nt spontanément la résistance au bolchevisme.

ar contraste avec cette situation de l'Allemagne hit- enne, nous prenons conscience de la solidité de la po- n commune aux démocraties française et britanni- . Ce qui les oppose aux entreprises nazies, ce qui les munit contre la bolchevisation, c'est le sentiment au-delà, au-dessus des procédés tactiques, il existe règles de conduite dont la méconnaissance habi- le, systématique ruine le respect de l'homme pour mme. Pour nous, Français et Anglais, l'État n'est assez haut pour n'avoir pas à respecter l'homme — pas une abstraction, les individus. Protéger, garan- la possibilité de construire une vie individuelle, per- nelle : nous retrouvons l'idée française de *sécurité*. après avoir constaté l'ampleur et le caractère « radi- » du péril nazi, nous constatons que cette sécurité

n'est pas celle seulement des Français ou des Ang
mais de tous les peuples d'Europe et au-delà.

Sous ce petit mot de *sécurité* — on pourrait dire a
de *liberté* — ce qui est en cause, c'est : pouvoir m
une vie humaine, à quelque degré maîtresse de soi;
tre donc pas converti en jouet — instrument ou vic
— de pures entreprises de domination. Renoncer à c
exigence élémentaire, ne serait-ce pas renoncer à la
vilisation même? C'est pourquoi nous croyons
homme intéressé au succès de notre cause. Et n
avons la conviction que préserver des conditions
mentaires, simplement humaines, de la civilisation c
du même coup, défendre les possibilités, jamais é
sées, de civilisation *chrétienne*.

PAUL VIGNAUX.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'Europe ne périra pas

'est en pensant à mes amis d'Amérique que j'écris lignes [1]. Aux États-Unis comme en Argentine et au sil, de quoi pouvions-nous parler ces dernières an- ; dans tous nos entretiens, sinon des souffrances du ıde et des périls que courait la civilisation ? Bien ;ent nous nous interrogions ensemble sur les desti- ; de l'Europe, et parfois nous nous demandions si la isation occidentale, notre commune civilisation chré- ne, prise entre deux formes pareillement monstrueu- d'esclavage et de mépris de la conscience humaine : ɔtalitarisme de l'État communiste et le totalitarisme 'État raciste, pourrait résister aux forces de désinté- ion spirituelle qui la menaçaient.

h bien ! ce que je désire dire tout de suite, et que je ırais crier sur les toits, c'est que la situation spiri- le de l'Europe a complètement changé, et que le salut 'Europe a commencé. Je suis absolument convaincu la civilisation occidentale sera sauvée. Plus exacte- t, elle *est* déjà *sauvée*. Au prix de quelles hécatombes :-être, de quels flots de sang, de quelles destructions, :s combien de mois de douleurs et d'agonie ce salut -t-il réalisé dans les faits, je vous prie de croire que 'ai là-dessus aucune illusion optimiste. Je sais dans le nuit nous entrons, dans quelle ruine générale il à craindre que l'univers civilisé soit précipité. Mais ais aussi que dans cette ruine l'univers ne sombrera

De fait, ces pages leur ont été envoyées, et, au moment où les donnons à *La Vie Intellectuelle,* elles ont dû paraître en Amérique.

pas, je sais que cette nuit n'est pas une nuit de dé
poir, mais une nuit de résurrection. Pour qui cherch
comprendre d'un point de vue supérieur au temps
drame de l'histoire humaine, il apparaît qu'il faut a
dans l'issue finale de la guerre qui vient de commen
une confiance indestructible.

J'ai dit que la situation spirituelle de l'Europe a c
plètement changé : le signe éclatant de ce changem
est le pacte russo-allemand. Il a achevé de démasc
l'ennemi. Longtemps, trop longtemps, on s'était
mandé partout, dans l'Ancien comme dans le Nouv
Continent : entre le communisme et l'hitlérisme, n'es
pas forcé de choisir ? Combien de gens étaient te
par leur juste horreur de l'esclavage raciste et totalit
de sympathiser avec le communisme; combien éta
tentés par leur juste horreur de l'esclavage commun
de sympathiser avec le totalitarisme ! Au nom du « p
cipe du moindre mal » appliqué faussement, on excu
ainsi tous les crimes. Et quand nous nous efforcions
répit d'expliquer qu'il s'agissait en réalité de deux
pects opposés du même mal, de deux cornes du m
diable, ceux-là seuls comprenaient qui attachaient q
que intérêt à la philosophie de l'histoire. Mainte
tout le monde comprend, dans l'éblouissante clarté
faits. Il suffit de se représenter M. von Ribbentrop,
tiateur du pacte antikomintern, décoré de l'Ordre
Lénine, il suffit de regarder la photographie où l'on
M. Staline et lui se serrer la main, en échangean
sourire goguenard des complices.

La maladie morale qui rongeait l'Occident, le r
songe horrible en vertu duquel il se croyait oblig
choisir entre le mal et le mal, et d'opposer désesp
ment le mal au mal, telle était la cause profonde
menaçait le monde civilisé d'une auto-destruction
remède. Cette cause a disparu. Le masque de défen
de l'ordre et de la civilisation dont, avec une hypoc
diabolique, la révolution hitlérienne s'était couverte

nbé. L'iniquité et la violence se sont rencontrées, l'an-
hristianisme marxiste et l'antichristianisme hitlérien
sont embrassés. Chacun sait clairement qu'appuyée
le mythe de la dictature d'une classe ou sur le mythe
l'empire d'une race, — sur le mythe marxiste-stali-
n de l'État soi-disant socialiste incarnant le Prolétaat et sa prédestination, ou sur le mythe hitlérien de
tat soi-disant « prolétaire » incarnant la Race supéure et sa prédestination, — il n'y a qu'une Révolun; et que cette Révolution est essentiellement dirigée
atre les principes premiers de toute civilisation chréinne, contre tout ce qui porte la marque de Dieu dans
omme, contre tout ce qui implique le respect de la
rsonne humaine, de la justice et de la vérité, contre
t ce qui importe à la grandeur et à la liberté de l'âme
maine.

L'illusion est dissipée qui croyait le monde partagé
tre les deux forces antagonistes du totalitarisme comniste et du totalitarisme raciste. On sait clairement
sormais que l'un et l'autre totalitarisme ne font en
alité qu'un même esprit, et une même force homicide.
à cette force fait face une force qu'on ne doit plus
peler une « troisième » force (puisque les deux auxelles elle s'opposait à la fois sont maintenant réunies),
force même qui a créé l'Europe et qui a ses sources
plus pures dans l'Évangile, et qui, tout en exigeant
notre civilisation des purifications et des renouvelleents fonciers, apparaît manifestement comme le prinpe vital de cette civilisation. Voilà le changement hisrique capital auquel, dans l'ordre spirituel, nous veens d'assister.

J'ai dit que la civilisation occidentale est déjà sauvée :
signe éclatant de ce salut est la façon dont deux peues qui ont horreur de la guerre sont entrés en guerre
ur arrêter la monstrueuse entreprise de la domination
lérienne. Lorsque, sur le plan de la lutte temporelle,
force totalitaire antichrétienne a pris, avec Hitler, les

armes de l'agression militaire ; lorsque, foulant pieds toute bonne foi internationale, le national-so lisme allemand a prétendu imposer par la violence volonté sur la Pologne, et dévorer ce pays en s'abri sous la terreur d'une guerre générale européenne France et la Grande-Bretagne ont relevé le défi, ont délibérément franchi les portes de la guerre, sach à quoi elles s'exposaient. Je n'entre ici dans aucune cussion rétrospective concernant la politique interna nale telle qu'elle s'est développée depuis l'avènemen Hitler au pouvoir, ou même depuis la fin de la dern guerre. Je dis que les circonstances concrètes étan qu'elles étaient à la fin d'août et au début de septem 1939, la déclaration de guerre faite à l'Allemagne l'Angleterre et la France, le dimanche 3 septembre, pas seulement été un acte devenu politiquement né saire; elle a été aussi un témoignage admirable de force d'âme et de la grandeur morale de ces deux pa Le monde a vu alors que toutes les concessions pr demment faites à la paix ne venaient pas de la crai de la guerre, mais de l'horreur de la guerre; il a vu q le jour venu, les démocraties, tant méprisées par les c potes totalitaires, savent tout risquer pour rester fid à leur raison d'être; il a vu que, pour obéir en hom libres à quelque chose de divin dont plusieurs ne sav même pas le véritable nom, mais dont tous gardent eux l'instinct vivant, les hommes de France et d'Ang terre, de ces deux vieilles terres chrétiennes, ont off aux périls d'une guerre d'enfer et leur vie et leurs bi les plus chers et l'incomparable héritage de civilisat dont ils ont le dépôt. L'acte dont je parle ici n'est seulement l'acte des gouvernements; c'est l'acte peuples eux-mêmes. Ceux qui ont vu comment le peu de France a accepté la guerre sans aucune haine, s aucune excitation passionnelle, avec un courage cal et une résolution silencieuse de servir jusqu'au bout pays, et avec un don héroïque de soi-même, pour que

ımes puissent mener sur la terre une vie humaine, ent que devant Dieu l'Europe est déjà sauvée. Une lisation ne meurt que si elle se trahit elle-même. ıt qu'elle est capable d'actes comme celui-là, elle t subir les pertes les plus énormes, il est sûr qu'elle périra pas. Si terrible que puisse être l'épreuve, elle sera pas une tragédie, mais un sacrifice; et la fin de ragédie c'est la mort, mais la fin du sacrifice est le ıt et la résurrection. A tous les moments cruciaux de stoire, c'est ainsi que les Français ont arrêté les ssances destructrices : en payant de leur personne. continuent leur tradition.

eanne d'Arc a laissé cette prophétie, qu'un jour la ınce et l'Angleterre s'uniraient pour accomplir ensem- une grande entreprise. En un sens, la guerre actuelle ɔaraît comme la continuation de la guerre de 1914, is son visage apocalyptique est maintenant découvert. :s manifestement, c'est pour le bien commun de l'hu- nité civilisée que la France et l'Angleterre souffrent combattent, et que la Pologne est martyrisée; c'est ır les valeurs humaines fondamentales auxquelles tout rit libre dans le monde est attaché. De cela je sais : le public américain est clairement conscient, c'est ırquoi il me suffit de mentionner rapidement ce point. Hitler triomphait, l'idéal d'une société d'hommes li- s, fondée sur le respect effectif des droits de la per- ne, offrant à chacun une *equal opportunity* de déve- per les dons qu'il a reçus de Dieu, et ouverte à l'en- ide fraternelle, serait frappé au cœur. Mais Hitler ne ɔmphera pas.

JACQUES MARITAIN.

12 septembre 1939.

« Nous autres Français »

Rotterdam, fin juillet 193

Je viens de lire, au bord de cette mer nordique *Nous autres Français* de Georges Bernanos, et je puis résister à lui écrire cette lettre fictive, pour r quer à l'auteur dont j'aime et admire les précéde œuvres, et que je ne rencontrerai peut-être jamais, estime et ma gratitude profondes.

Il n'y a pas d'autre écrivain actuel, voudrais-je di ce Français exilé au Brésil, et surtout pas d'écri catholique, dont chaque phrase vibre de tant de ten intérieure et d'une richesse profonde, qui est (il n que les lecteurs de mauvaise volonté qui puissent méprendre) essentiellement une richesse de charité.

Encore une fois, à vous lire, on sent comme vous profondément enraciné dans le christianisme. On s qu'il est votre nature même, votre âme et votre ch et que c'est votre cœur brûlant de chrétien qui sou de voir un certain pharisaïsme moderne défigurer grand Message.

On vous sait gré d'aimer, d'espérer contre tout esp d'après l'enseignement de la Parole éternelle. C'est c Parole qui brûle et éclate à travers vos phrases, nue éblouissante...

J'ai été particulièrement ému, à la lecture de vo livre, d'y trouver plusieurs fois le nom de mon pays Bohême. Il est vrai, vous n'en parlez qu'indirecteme vous ne le mentionnez qu'en fonction de vos jugeme sur l'attitude respective de la France, dans certaines tuations. Personne mieux qu'un Tchèque ne sait expérience quelle barrière de préjugés, de malentend et d'ignorance empêche la plupart des Français — instituteurs communistes aussi bien que les intellectu fascisants — de comprendre et de juger équitablem mon pays; personne mieux qu'un Tchèque ne saur donc apprécier le mouvement d'amitié qui vous po

ontanément du côté de celui qui souffre et qui est étiné.

Moi aussi — et je ne suis pas seul parmi les Tchèques — je regrette qu'en recréant, après la guerre, l'É-t tchèque, on lui ait donné une forme telle et surtout l'on ait prétendu lui donner un tel esprit. Mieux au-it valu, il n'y a pas de doute — et même du seul point vue utilitaire et pratique —, conserver la monarchie trichienne, à condition qu'elle sût se réorganiser sur principe fédéral, en faisant justice à ses composants ridiques et nationaux. Nul n'ignore que dans l'an-enne monarchie autrichienne les Allemands et les Hon-ois opprimaient et brutalisaient les peuples slaves qui ourtant faisaient plus que la moitié de la population. Il aurait fallu reconnaître d'abord les droits histori-ques et juridiques du royaume de Bohême et les mettre ur le même plan que ceux de l'Autriche et de la Hon-rie. Là, les Habsbourg ont manqué à leur devoir et à ur vocation. Élus librement — à la succession de la ynastie des Jagellons, dont la dernière descendante nne avait épousé le Habsbourg Ferdinand Ier, après la ort de son père, le roi Louis, tombé à la bataille de ohacs, contre les Turcs, en 1526, — élus rois de ohême, ils ne sont malheureusement jamais arrivés à mer vraiment le pays et le peuple qu'ils avaient pris evant Dieu charge de gouverner. Bien que le royaume e Bohême (comprenant la Bohême, la Moravie et la ilésie) ait été le principal et la source de leur puissance ynastique, ils s'en écartaient de plus en plus; l'empe-eur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, disciple fana-que et borné des encyclopédistes français, grand cen-alisateur et germanisateur, est allé jusqu'à supprimer on administration autonome, ses droits d'État; et l'em-ereur François-Joseph, de funeste mémoire, a dédaigné ême de se soumettre à un acte symbolique rappelant existence et les droits du royaume de Bohême, c'est-à-re de ceindre la couronne de saint Wenceslas.

Par cette attitude même, les Habsbourg ont travaillé

pour l'opposition libérale qui gagnait de plus en plus terrain dans le peuple. Mais leur cause n'était toujo pas perdue, loin de là; il y avait, jusqu'à la guerre même pendant la guerre, beaucoup de politiciens, his riens et intellectuels tchèques — et des plus estimés qui considéraient — du point de vue historique, stra gique, économique, etc. — la conservation de la mon chie comme une nécessité dictée du seul bon sens, condition que l'État austro-hongrois devînt une fédé tion d'unités autonomes. Il aurait sans doute suffi c le dernier empereur Charles tînt bon contre Guillaume et le parti pangermaniste en Autriche, qu'il eût vraime le courage de conclure, avec les puissances de l'Enten une paix séparée, pour que l'activité des émigrés échou sans avoir été suivie ni par le peuple, ni par ses ch les mieux inspirés.

Cela n'a pas eu lieu, et il est difficile de savoir si c' la faiblesse de l'empereur Charles qui en est seule r ponsable, ou si ce ne sont pas plutôt les intrigues de Maçonnerie internationale qui s'obstinait à détruire dynastie des Habsbourg considérée — à tort ou à rais — comme la dernière dynastie catholique en Europe.

Il est, en tout cas, intéressant de lire, dans les Mém res du prélat Lodochowski, le récit de sa dernière visi à l'ex-impératrice Zita, quelque temps après la guer Il se permit de lui demander pourquoi Charles Ier ne s tait pas fait couronner roi de Bohême.

— L'empereur Charles, a-t-elle répondu, avait to jours un sentiment net du droit historique et du dr d'État du royaume de Bohême, et le mettait sur le mêm plan que, par exemple, les droits de la Hongrie. Il éta certainement disposé à se faire couronner roi de Bohêm seulement ne savez-vous pas que chaque fois qu'il en manifesté l'intention, on nous menaçait d'une révolt

— Et qui donc, Votre Majesté, vous menaçait de révolter ? a demandé Lodochowski.

— Mais les Allemands et les Hongrois ! s'est écri l'impératrice.

Ainsi la République tchécoslovaque a été constituée
ui a réussi, dès le début, à se donner une façade de
res-penseurs et d'archidémocrates parvenus — une
çade qui ne répondait nullement à la réalité profonde
ce vieux pays catholique.

Sûrement la fièvre antireligieuse et antitraditionaliste
fait beaucoup de mal, dans les premières années de la
épublique. La démolition de la colonne de la Sainte
erge sur la place de la Vieille-Ville, à Prague, de
mbreuses désertions de l'Église catholique et la fon-
tion d'une nouvelle secte protestante-nationale en res-
ront les témoignages des plus humiliants. Mais —
est-ce pas significatif ? — le sentiment catholique dans
peuple était toujours si fort que, même dans ces mo-
ents de passions déchaînées, le Parlement n'a pas voté
séparation de l'Église et de l'État, réalisée depuis
ngtemps par exemple en France. Les excès des agita-
urs antireligieux ont bientôt provoqué, du reste, une
action importante dans le sens contraire.

Mais j'ai peine à croire que ce soit surtout ce vernis
éral et archidémocrate qui ait valu à la République
hécoslovaque tant d'ennemis puissants; j'ai peine à le
oire, puisque je ne vois, dans les façons d'agir des
mmes politiques les plus prévenus contre l'état nou-
au, rien qui puisse justifier leur attitude scandalisée;
n'arrive pas à reconnaître que la part de la morale
rétienne ait été, dans les théories et les pratiques poli-
ques de ces gens-là, plus large que dans la politique de
tat incriminé. Force est alors d'admettre que les
otifs profonds de cette antipathie étaient ailleurs.

Mais je voudrais vous parler encore d'autre chose à
oi je n'ai cessé de penser tout au long de votre livre.
ous associez l'espoir temporel de votre pays à la Mai-
n royale de France. Si j'étais français, je serais pro-
blement de cœur avec vous. Mais je ne suis pas fran-
is, je suis tchèque et je suis obligé, par la nature
ême, de penser à l'avenir de mon peuple comme vous
nsez à l'avenir du vôtre. Sur quoi baser son espoir ?

Est-ce qu'il est possible d'imaginer que les Habsbo retrouvent le chemin du cœur des Tchèques? Es qu'ils ont été capables, à la suite des malheurs qui taient abattus sur leur famille dans ces temps derni de tirer une leçon utile des fautes qu'ils avaient com ses dans le passé?... On dit beaucoup de bien de l'ar duc Otto... Mais quels obstacles presque surhumains faudrait-il pas surmonter pour faire oublier à mon p ple tant de torts et de souvenirs maudits, avec, à la ce funeste François-Joseph et la grande guerre à côté l'Allemagne; quels efforts ne faudrait-il pas tenter p faire croire à ce peuple que c'est pour l'amour de pour son bien-être, qu'on réclame sur lui ses droits souverain légitime? Et vraiment, pourquoi demander on de régner sur un peuple si l'on ne se sentait pas ca ble de l'aimer et d'être juste envers lui?

Et mon pauvre peuple, où en est-il, en ce mome de ses idées et de ses espoirs? On voit mal son visa prosterné qu'il est dans sa misère, le front contre terr Il n'y a pas de doute, il se raidit dans sa fibre la p intime, il lutte contre le désespoir, il attend et il app de toutes ses forces la justice, peut-être même la v geance, en grinçant des dents, qui sait... De quel c se porterait son élan, les chaînes une fois rompues, voûte de sa prison éclatée? En tout cas, l'état de esprit n'est probablement pas le même qu'avant s tembre 1938, et ce pourrait être une erreur de contin à lui rabâcher les vieux slogans démocratiques. C qui sont partis immédiatement après les événeme d'automne ne se doutent peut-être pas assez du cher qu'il a parcouru en attendant, ni de ce qu'il est deve sous le pressoir de sa souffrance? S'en doute-t-il même seulement?

Je pense surtout à des masses ouvrières qui s'étai éloignées, dans les dernières dizaines d'années, de l glise ou au moins de la pratique religieuse, travaill par des idéologies qui semblaient leur apporter la p messe de justice et d'ordre nouveau? Qu'est-ce

nsent les ouvriers socialistes des catastrophes de leur ys, sevrés qu'ils sont temporairement de l'influence ecte de leurs meneurs et de leurs journaux muselés r la censure? Est-ce que la propagande communiste ntinue parmi eux son œuvre, et par quels moyens? e serait-ce pas, de l'autre côté, le moment d'atteindre ırs cœurs et de les ouvrir au Message de l'Amour? e serait-ce pas le moment de faire une tentative de nne foi pour améliorer leur condition humaine, en nspirant sincèrement du principe de justice et de arité? Encore une des tâches et des responsabilités s chrétiens dans ces temps apocalyptiques...

Votre livre, Georges Bernanos, s'appelle *Nous autres ançais,* et vous n'entendez sans doute parler qu'en ançais et pour les Français. Vous ne vous doutez ut-être pas dans quelle mesure votre langage est uni-rsel, parce qu'il est humain et chrétien (il ne pourrait ıs être aussi pleinement humain sans être chrétien). ous n'y touchez pas seulement aux points douloureux votre propre pays, mais de l'Europe entière, de l'hu-anité entière. Il apparaît que le moment est venu où il udra rompre avec les demi-mesures et toutes les for-es de l'hypocrisie et de la paresse spirituelle. Il faudra éer un ordre nouveau inspiré par le Message divin.

J'aime la France et je souhaite de tout mon cœur que soit elle, toujours Fille aînée de l'Église, dont la mière éclate à la face des peuples. Je crois qu'elle y t appelée et qu'elle ne pourra pas regimber contre iguillon. Les autres peuples ne se sauveront pas sans le ni contre elle.

Mais par quelles épreuves les hommes devront-ils en-re passer avant que leur cœur se brise enfin et se con-rtisse à l'amour de Dieu?

Il ne nous reste qu'à prier qu'Il veuille nous donner foi et la confiance des enfants et la vaillance du cœur.

Nous qui vivons ces mois et déjà ces années d'an-isse, nous voilà bien payés pour nous rendre compte ce qu'ont réussi à faire du monde les hommes livrés

à eux-mêmes, à leurs propres forces, à leur « liberté mensongère. Comment se peut-il qu'ils ne s'aperçoive toujours pas d'une sorte de malédiction dont ont frappées ces inventions techniques qui, destinées à s vir l'humanité et à lui faire la vie plus belle, se so changées en autant d'instruments de terreur et de d truction ?

De quels cataclysmes les peuples auront-ils enco besoin pour qu'ils reconnaissent leurs erreurs tragiqu et consentent à se renouveler en esprit et en amour ? devraient déjà savoir qu'il n'y a de salut pour eux q dans cette transformation de fond, et qu'il leur faut, a idoles et aux idéaux faux, opposer de vraies réalit religieuses et un véritable héroïsme humain, seuls cap bles de pénétrer le cœur humain et, avec lui, les instit tions et la vie sociale.

Comme je suis avec vous, Georges Bernanos, quan vous invoquez les souvenirs toujours vivants, par qu'émanant de la nature et des aspirations les plus pr fondes de l'âme baptisée, du moyen âge chrétien et ch valeresque qui, avec toutes ses fautes et toutes s cruautés, avait un sentiment si net et si universel justice et d'honneur, un sentiment si douloureuseme incompatible avec le cynisme monstrueux de la mora politique moderne !

Il s'agit, n'est-ce pas, de retrouver et de revivre d' bord cet esprit qui se créera lui-même une société à so image, une société qui saura s'incorporer dans un expression analogue et neuve, où nous nous retrouv rons tous !

Que je vous remercie, Georges Bernanos, d'avo senti tout cela ! Votre voix, votre espoir et votre dés sont une consolation pour tous ceux qui attendent appellent la justice, dans l'humiliation et l'humilité o leur cœur écrasé. N'est-ce pas déjà une promesse d l'aube qui vient et qui est, pour nous autres chrétiens l'image de l'aube éternelle ?

Que Dieu garde nous tous !

* * *

Aspects de la Semaine sociale de Bordeaux

La Semaine Sociale de Bordeaux s'était proposé un sujet
mense, et par surcroît délicat à traiter. Non que « Le
oblème des classes dans la communauté nationale et l'or-
e humain » soit nouveau : depuis longtemps on sait qu'il
pose, et déjà nombreux sont les travaux savants qui le
ncernent. Mais il est exact que, chez ceux que l'on appelle
« catholiques sociaux », le problème n'avait pas encore
abordé de front et en tant que tel. Même à l'A.C.J.F
depuis plus de dix ans, il constitue le thème fondamen-
de toutes les réflexions et le principe de toute action, la
doctrine des classes » n'avait pas atteint à son expression
mplète, tout au moins dans le langage scientifique. Des
certitudes même demeuraient sur plusieurs points, là
l'épreuve quotidienne de l'action n'autorisait pas encore
nonciation comme un « principe » d'une idée mise à l'es-
i comme hypothèse de travail. Peut-être même ne faut-il
ère s'attendre, dans l'ordre de l'analyse sociologique, où
n a affaire à des réalités sans cesse mouvantes au gré de
histoire et de la psychologie des groupes, à pouvoir formu
des « lois » et des « thèses » irréfragables. Et sans doute,
n'est pas assez de douze ans d'expérience pour fixer une
ctrine, mais il est bien probable qu'après dix nouvelles
nées écoulées, l'A.C.J.F. n'exprimera plus ses « mythes
recteurs » dans la même forme, — ni le rôle de la classe
vrière comme aux premières heures de la J.O.C. en 1927,
la « fidélité à la classe ouvrière » comme aux premières
ures jécistes de 1929, ni les critères objectifs de la bour-
oisie ou des classes moyennes comme aux débuts de la
I.C., ni même l'avenir de la paysannerie comme au splen-
de congrès jaciste de 1939. Resteront sans doute inchan-
es certaines définitions posées par le congrès de Nancy

en 1930 ou quelques évidences comme la notion de « di geants de classe » établie en 1935, et qui ont une sorte valeur permanente, en dépit des contingences et des var tions historiques.

C'est donc à un problème à peu près neuf que s'attaqu la Semaine Sociale de Bordeaux. Aussi faut-il dire que ce session a fait faire un pas peut-être décisif à la pensée d « catholiques sociaux ». Le succès de la Semaine de Bo deaux n'est pas seulement d'apparence, par l'affluence d « semainiers » qui, depuis Lille, ne s'étaient pas réunis si grand nombre. C'est aussi et surtout un succès dans l'o dre de la pensée, — car non seulement le problème le pl délicat de notre temps fut scruté dans presque tous ses a pects, mais, à l'occasion de cette investigation sereine loyale, les maîtres de Bordeaux ont enrichi la pensée s ciale des catholiques français de plusieurs idées essentiell qui, parvenues désormais à leur expression claire et d tincte, seront, à leur tour, source de nouveaux progrès.

***

Il est impossible de donner un aperçu complet du trava d'une Semsine Sociale avant d'être en possession du comp rendu *in extenso* où l'on peut retrouver, méditer et au b soin discuter à loisir telle ou telle leçon. Tout au moi peut-on essayer, presque à la hâte, de souligner quelque uns des thèmes fondamentaux sur lesquels la réflexion d semainiers a été arrêtée. La difficulté est alors de choisir l sommets à contempler de préférence à d'autres. A défa d'oser tirer à la courte paille, nous nous laisserons guid par de très schématiques notes de séances et par quelqu citations extraites des leçons dont nous avons pu feuillet le texte complet.

Par sa « déclaration d'ouverture », M. Eugène Duthoit accoutumé de mettre d'emblée les auditeurs dans l'atm sphère des travaux de la Semaine en leur faisant explore d'un regard synthétique, tout ce qui occupera la réflexio du corps professoral. La leçon inaugurale pose le problèm indique l'orientation des recherches, définit l'esprit qui l commandera. A l'occasion aussi, elle propose les définition indispensables. L'idée centrale de la Semaine est tout e

e dans l'énoncé de son titre : « Le problème des classes
s la communauté nationale et dans l'ordre humain. »
a donc trois idées : d'une part, l'idée de *classe sociale*,
tre part, celle de *communauté nationale* et celle de
munauté humaine. Ces trois idées peuvent-elles s'ac-
er, et comment ?... « Si la classe est un *tout* fermé,
ntégré, si elle est une fin en soi qui se réalise par une
e sans merci, inextinguible, contre tout obstacle », il est
, évident que la communauté nationale est en péril et
l'ordre humain est en souffrance. Si, au contraire, on
, établir que les classes sociales, si originales qu'on les
pose dans leur structure, ne sont jamais que les *parties*
u tout, qu'aucune classe ne peut prétendre à vivre seule
exercer une suprématie sur les autres, c'est donc que
une est *solidaire* de toutes, et réapparaît alors la *néces-*
non pas dialectique, mais vitale, de la *communauté*
onale, où se rencontrent, au service d'une même voca-
, et dans une harmonie spécifiquement humaine, les
mes représentant toutes les classes. Tel est le débat :
le vieux problème platonicien de l'Un et du Multiple,
comme l'on traduit aujourd'hui dans l'ordre de la vie
porelle, du pluralisme et de la communauté. Il faut
, d'abord, prendre acte de l'existence des classes par
analyse exacte du donné sociologique et historique, puis
lir une définition des classes tenant compte de tous les
res nécessaires, enfin rechercher « comment réaliser la
ération des classes dans la triple unité nationale, hu-
ne, chrétienne ». Voilà, dès les premières minutes de la
ion de Bordeaux, le plan général de toute la Semaine.
u'il y ait des classes, il suffit de ne pas fermer les yeux
r s'en apercevoir. Que, par esprit de système ou par pa-
e, on veuille contester ce fait élémentaire, cela ne
nge rien à la réalité. Qu'il soit malaisé de fixer le con-
u précis du concept de classe, c'est justement ce qui doit
s inciter à une étude sérieuse et méthodique du réel
rvable. Dans cet esprit, M. Eugène Duthoit a esquissé
très fine analyse, souvent séduisante par la justesse de
aperçus psychologiques. Nous pensons spécialement à la
nction qu'il a voulu faire entre le « milieu » et la
asse », et qui suffit à mettre en garde contre certaines
plifications maîtresses d'erreur : « Toute classe, si homo-
e qu'on la suppose, comporte toujours plusieurs milieux,

c'est-à-dire des groupements au sein desquels des rer
tres plus fréquentes aident les hommes à se mieux co
tre, à se comprendre, à se complaire dans un commerc
sidu. Si plusieurs milieux peuvent coexister dans une cl
il n'est pas rare qu'un milieu comprenne des homme
diverses classes, comme il advient dans les milieux spo
artistiques, par exemple. Ainsi les milieux s'enchevêt
ils comme à plaisir, déformant ou réformant les idées,
parant une action. L'un des plus caractéristiques est
qu'on appelle, en France, dans les petites villes ou bo
de province, le « Café du Commerce », dont l'influence
les destinées du pays est un des traits originaux de
psychologie politique. La diversité des milieux au
d'une même classe et la diversité des classes au sein
même milieu se conjuguent pour effriter les arêtes tro
ves qui sépareraient les classes, pour en abaisser les mu
les, pour tempérer les intérêts qui s'affrontent entr
unes et les autres, pour préparer des éléments de com
mis. Ce n'est pas à dire, certes, que toute influence de
lieu, soit salutaire : relevons seulement l'interventio
milieux divers dans la vie des classes. Ce phénomène s
interdit de ramener à un combat singulier et ininterro
de deux classes ennemies tout le drame de la vie socia

M. Duthoit n'a pas voulu dire par là que la multip
des « milieux » et leur interférence perpétuelle allait à
soudre la réalité des classes. On sait, en effet, que les «
lieux » eux-mêmes restent très souvent apparentés à l'e
de classe : quelles que soient les rencontres d'individu
partenant à des classes diverses en des « milieux » plu
moins stables et durables (groupements sportifs, Cafe
Commerce, etc...), l'esprit de classe ne perd pas nécess
ment ses droits. Il y a des plages à la mode pour « les
de la haute » et des plages pour « congés payés » : là
« milieux » ne symbolisent pas un brassage des classe
il n'y a guère que le « milieu » militaire, c'est-à-di
« chambrée » des « deuxième classe » qui soit effectiver
un « milieu » (d'ailleurs temporaire) où se rencontrent
le même uniforme, avec les mêmes préoccupations e
mêmes formes de divertissement, des gens de classes d
ses, rassemblés dans un « milieu » homogène par
même. Au reste, M. Duthoit a très heureusement com
son analyse en soulignant l'existence de ce qu'il a ap

« hors classes » : « ces hommes qui ne sont d'aucune sse, parce qu'une fonction spéciale, un ministère d'élec- n, les détache en quelque sorte de celle où ils sont nés, ur les mettre, tant au sein de la chrétienté que de la so- té civile, au service de toutes les classes : le prêtre, le sol- t, le savant, le magistrat, l'homme d'État. Leur fonction ppre leur interdit tout particularisme de classe, ou plu- leur commande d'être de toutes les classes », et en fait si « les agents par excellence de la communauté des clas- ».

Avec le même souci de précision, car « toute psychologie classes doit se nuancer, sous peine de graves méprises », Duthoit cherche à déceler les mobiles de l'esprit de classe ses diverses manifestations : c'est un problème aux as- ts multiples, et M. Duthoit a fort bien montré que ce que n dit pour la classe ouvrière n'est pas valable pour la sse paysanne, ni les classes moyennes. Le seul trait com- n est que toutes prennent position à l'égard du *même* ime économique, parce que ce régime *détermine* la vie *toutes* les classes, mais chaque classe réagit en fonction sa situation propre à l'intérieur du capitalisme mo- ne : et déjà l'on aperçoit qu'une étude sérieuse du *fait* classes, et la recherche des éléments de « communauté » lus dans l'*esprit* de chaque classe, entraînent inévitable- nt à poser le problème plus vaste de l'aménagement (ou la refonte) du régime économique tout entier. Cet im- nse problème n'était pas du ressort de la Semaine de Bor- ux, et il n'a pas été traité; nous verrons cependant qu'à sieurs reprises et sous des angles différents il a été ef- ré : il ne pouvait en être autrement, et c'est bien ce qui, le premier jour, donnait à penser qu'en s'attaquant au blème des classes, les Semaines Sociales ouvraient devant s un nouveau cycle de travaux dont l'importance et l'ur- ce assurent à notre « Université sociale » un avenir de te beauté.

el sera donc l'esprit de la Semaine Sociale de Bordeaux. nous arrêtons pas, quittes à y revenir, le cas échéant, aux initions ciselées de M. Duthoit, aux applications nuan- s qu'il nous proposa de ses définitions, au développe- nt harmonieux des conditions de la coopération des clas- . Tous ces thèmes ont été repris par les autres profes- rs, après que le maître d'œuvre eut délimité, décrit et anisé le chantier commun.

Il convenait de jeter un regard d'historien sur les vici
tudes de l'existence des classes. M. François Henry, pro
seur au lycée de Lille, avait choisi quelques exemples t
ques où les différenciations sociales entraînèrent la con
tution de groupes relativement stables et plus ou mo
conscients de leur homogénéité et de la solidarité de le
membres. Sans doute, c'est sous le bénéfice de la méth
d'analogie qu'il est permis de parler, à propos d'une
maine Sociale sur le problème des classes, des conflits
ciaux de l'Antiquité, même s'il s'agit du cas privilégié d
République romaine au temps des Gracques. Il est évide
en effet, que la structure sociale du XIIe siècle avant Jé
Christ correspondait à un statut économique sans auc
parenté avec celui que nous connaissons, et où nous r
vons l'existence des « classes ». On en pourrait dire
tant de l'expérience historique des villes industrielles
XIIIe siècle, au moment où les sociétés urbaines du Mo
Age atteignent à leur apogée. Ces rappels et ces retours
les temps révolus sont assurément curieux, sans être di
tement instructifs quant à l'intelligence du problème act
des « classes » telles qu'on les observe dans le contexte
capitalisme moderne. Au sens strict, « l'évolution hist
que des classes », c'est l'*histoire sociale* de l'économie ca
taliste; c'est pourquoi la partie la plus captivante de la
çon de M. François Henry demeure, sans conteste, celle
il esquissa précisément l'histoire sociale de la « révolut
économique des XVIIIe et XIXe siècles ». Il eut de très h
reuses formules pour évoquer et suivre dans ses étapes
formation du prolétariat industriel. Il montra comme
par suite de l'évolution économique déclenchée par le de
loppement de la grande industrie, la société moderne su
de profondes et essentielles transformations. Le parallélis
entre l'expansion de l'*économie capitaliste* et le phénom
social de la formation du prolétariat a été parfaitement
en lumière. En suivant cette enquête historique, il était
ficile d'échapper à l'évidence de ce fait : plus le système
pitaliste se développe et perfectionne son mécanisme (d
tous les sens du mot), plus le prolétariat se trouve re
hors de la condition humaine, isolé de la « communa
nationale », « désintégré », comme avait dit une heure p
tôt M. Duthoit. M. François Henry, ayant pris acte de ce
rallélisme, eut vite fait comprendre à ses auditeurs comb

fut facile à Marx d'exploiter la condition prolétarienne ur établir les bases d'une action révolutionnaire. Il y eut un excellent aperçu sur Marx et le marxisme, à la suite quel il ne manquait qu'une étude historique du « mou- nent ouvrier » singulièrement révélateur de la conscience classe et de ses variations... Mais, trop modeste, M. Fran- s Henry ne consentit pas à nous donner les linéaments le plan du livre qu'eût écrit Édouard Dolléans, si à sa cumentation presque parfaite, il avait voulu joindre un prit historique plus serein...

*
* *

La journée du mardi nous a apporté trois leçons, très dif- entes d'allure, mais essentielles. La première, celle de Marcel Prélot, professeur à la Faculté de droit et des ences politiques de Strasbourg, s'intitulait : « Qu'est-ce 'une classe sociale ? C'était nous promettre, plus ex- icitement que dans la leçon inaugurale de M. Duthoit, ie *définition* infrangible de la « classe » en tant que telle. rt judicieusement, M. Marcel Prélot n'a pas cru qu'il fal- t revenir sur ce que le président de la Commission géné- le avait déjà expliqué la veille. Et, au lieu de se livrer à dialectique de la définition, ce juriste qui est aussi un so- ologue, entreprit de nous dire « Comment est constituée ie classe ». A travers cette description des éléments consti- tifs de la classe, il n'était pas difficile d'apercevoir les cri- res objectifs qui caractérisent concrètement les classes et, ir conséquent, sont les termes mêmes d'une *définition* cor- cte. Personne ne s'est plaint de cette méthode : la mé- ode d'observation est, en toute discipline, le meilleur ins- ument de découverte, et, par elle, la vérité vivante appa- ît plus sûrement que par une dialectique notionnelle.

M. Marcel Prélot allie très agréablement la rigueur scien- ique et le charme d'une éloquence soignée, volontiers en- uée, sans cesser d'être majestueuse. Il convenait d'appor- r d'abord quelques éclaircissements à la notion de classe, ont un sociologue contemporain a pu dire qu'elle était vague et prêtait aisément au sophisme ». M. Prélot a fait oit à cette observation en montrant pourquoi les savants, squ'à maintenant, restaient en défiance à l'endroit de

cette notion, encore toute chargée de préjugés, de passio d'esprit de système et, par surcroît, employée un peu tort et à travers. Cette imprécision de pensée ne lui sem pas, cependant, interdire tout effort de la réflexion sava pour mettre en évidence les traits dominants qui perm tront de différencier les classes et de donner un conte objectif et rigoureux au concept de classe. Pour M. Pré les éléments constitutifs de la classe se ramènent à de groupes : les *données* économiques et les *constructions* p chologiques. Ce sont là deux séries de *faits* qui suffiron l'établissement d'une définition concrète, étant enten que l'économique appelle le social et que le psychologiq appelle le moral et le culturel.

Sur l'influence des données économiques, tout le mon est à peu près d'accord : chacun sait que la richesse a eu a encore une importance considérable dans l'appréciati des niveaux de vie qui, pour une part, servent à distingu au moins grossièrement, les classes sociales. Enregistr simplement cette observation serait toutefois insuffisant, M. Prélot a eu un très opportun développement sur la d tinction à établir entre le *niveau de vie* qui relève d'u appréciation quantitative, et le *mode de vie* qui relève d'u appréciation qualitative. Cette double hiérarchie introd maintes nuances en le comportement des hommes consid rés dans leur classe et conduit le sociologue à une concl sion d'importance que M. Prélot propose de formuler ains « le *niveau de vie* sépare nettement le peuple de la bou geoisie haute ou moyenne; le *mode de vie* distingue sein du peuple la classe ouvrière et la classe paysanne, même temps qu'il détache du peuple la petite bourgeois rattachée, par suite, à la grande et à la moyenne bourgeo sie ».

Cette conclusion, procédant de l'observation du don économique, est déjà bien proche de la psychologie. La s ciologie des classes révèle en transparence, si l'on peut dir une psychologie des classes, qu'il n'est pas moins impo tant de formuler. Car la conscience de classe est un éléme capital : c'est la prise de conscience de l'appartenance à u classe qui confère vraiment leur existence et leur vitali aux groupes sociaux. Être, c'est se connaître. Ce fut un d plus riches aperçus de la leçon de M. Prélot que cette an lyse des « besoins » sous l'influence desquels se « constru

onscience de classe. Psychologie fondée en réel de la vie rieure des classes. Besoin de sympathie et aussi d'exclu- é, — car il faut, pour être d'une classe, à la fois com- nier avec les pairs et se distinguer des « autres ». Besoin itation et aussi de différenciation, — car tout confor- me de classe est aussi une façon de se séparer des autres ses. Besoin d'ascension et aussi d'égalité, — car c'est la ne tendance qui pousse les individus et les familles à se sser à un mode de vie supérieur, et de traiter d'égal à avec ceux au niveau de qui on s'est élevé.

ette solide étude, qui dépasse en pénétration les observa- s de Goblot dans son petit livre *La Barrière et le Niveau* es distinctions de Gurwirtch sur la « masse », la « com- nauté », la « communion », était une excellente prépara- aux deux leçons complémentaires de MM. Pierre-Henri on et Georges Hourdin : « Tableau des classes dans la nce d'aujourd'hui » et « Conséquences de l'existence des ses ».

a leçon de M. Pierre-Henri Simon fut l'une des plus cap- ntes de la Semaine, et n'eut pas de peine à conquérir hésion enthousiaste de l'auditoire. Est-ce à cause de la ne éblouissante et de la souveraine élégance d'une pen- qui d'instinct fait de la science un art d'agrément? t-être, mais dans une Semaine Sociale, la forme la plus cieuse et toutes les séductions de l'éloquence ne suffi- nt pas à expliquer le succès d'une leçon auprès d'un pu- exigeant, entraîné, et qui est bon juge. C'est à la solide nonstration du professeur qu'est allée la faveur de ce e, encore que cette « démonstration » ait choisi de s'em- rasser le moins possible de considérations scientifiques. ns le prolongement de la leçon de M. Prélot, M. Pierre- nri Simon dessina une très vivante psychologie des clas- sociales dans la France contemporaine, multipliant les mples vivants, ne craignant pas de se reporter à l'auteur *Bernard Quesnay* et de *Préséances*, voire à Van der ersch ou La Varende ou Balzac. Son intention était de ns montrer que « nous ne sommes autorisés à ranger ns une même classe sociale que des individus ou, mieux, familles vivant dans des conditions économiques analo- es et pensant suivant une même échelle de valeurs; il t, en d'autres termes, pour que la notion de classe ait e valeur scientifique, que la relation soit nécessaire et

constante entre une certaine place occupée dans la pro tion et dans la hiérarchie sociale et certains états de c cience ». Sans doute à l'intérieur des catégories usuelle ouvriers, paysans, bourgeois, — on peut relever une diversité de fonctions et de mentalités qu'on est bien t de dire que « les ouvriers ne forment pas une, mais sieurs classes ouvrières, et de même les paysans et les b geois ». Mais M. Pierre-Henri Simon a bien vu que, « re vrant les différences accidentelles de mentalité », il y a prise de « conscience commune » qui est le critère dé de l'appartenance commune à une même classe. Repre sous un autre angle une distinction de M. Duthoit, M. Pi Henri Simon admettrait alors « qu'à l'intérieur de cha classe on pourrait définir des « milieux » où des catégo économiquement différentes continuent à puiser des as tions morales communes ». Dans ces conditions, et con rement aux prétentions du matérialisme historique, mouvement de la société française est beaucoup moins butaire de certaines situations économiques que de ce nes tensions psychologiques ». Cette pensée éclaire le véritable de la lutte des classes, laquelle est « un fait ins dans la nature intime de la société capitaliste avant d exploité par Marx » : « la lutte des classes, aussi bien côté bourgeois, qui veut conserver ses supériorités de tres, que du côté de l'ouvrier, qui veut conquérir les neurs de l'homme libre, est moins un conflit économi qu'un conflit moral, moins une question d'argent qu question de dignité ».

On a beaucoup aimé aussi la conclusion de M. Pie Henri Simon, où il s'efforça de donner une interpréta correcte du terme d' « élite ». Naturellement, il ne s'est arrêté à l'idée « manifestement absurde » qu'une s classe, qu'un seul milieu, puisse prétendre constituer l'é de la nation... Pour lui — et cette pensée annonce déjà allusions fréquentes qui seront faites à la notion de « c geants de classe », chère à l'A.C.J.F. — « toute person toute famille, tout groupe de familles ou de personnes assure, dans sa collectivité de profession, de classe ou de lieu, un rôle de direction, d'inspiration et de critique, partient à l'élite. L'élite, ce n'est pas la communauté soc d'une classe dominant les autres classes, c'est la com nauté spirituelle des *meilleurs* de toutes les classes »

ıand une belle Semaine Sociale sur la nouvelle aristo-
atie de la nation, ses responsabilités et ses charges, ses
ivilèges aussi, à la mesure des services rendus et des res-
nsabilités assumées ?...

M. Georges Hourdin, rédacteur en chef de *Temps Présent*,
ait à expliquer les « conséquences de l'existence des clas-
s ». Il l'a fait au double point de vue psychologique et
storique, en cherchant une définition de l'*esprit de classe*
en étudiant quelques exemples d'*organisation de classe*
ı l'esprit de classe est le plus apparent.

Complétant l'analyse psychologique de M. Pierre-Henri
mon, M. Georges Hourdin souligne l'importance d'élé-
ents tels que l'hérédité, l'éducation, l'instruction, les us
atrimoniaux et les habitudes professionnels dans la consti-
tion de l'esprit de classe. Il n'a pas craint de rapprocher
t esprit de classe de l'esprit de famille, avec lequel il a
ıelques analogies, et il a proposé de le définir comme « la
nscience légitime d'une solidarité entre les membres
une même classe et la fierté du rôle joué par cette classe
ns la vie sociale ».

Dans la vie professionnelle comme dans la vie politique,
esprit de classe tient une place considérable, que l'étude
es « organisations de classe » révèle sans peine. Réservant
our sa conclusion l'expérience des mouvements spécialisés
l'A.C.J.F., auxquels il veut conférer une valeur exem-
aire, M. Hourdin s'attache à montrer la présence de l'es-
it de classe dans les divers aspects du syndicalisme, tant
ıvrier que patronal ou « classes moyennes ». Sans doute,
esprit de classe qui anime les syndicats est loin d'être aussi
ouré et constructif qu'il faudrait, mais c'est une constata-
on accessoire, imposée par les conditions actuelles du sa-
riat capitaliste, et qui n'ôte rien à la légitimité d'un au-
entique esprit de classe dans la vie syndicale. Quant aux
rtis politiques, il est plus difficile de déterminer dans
ıelle mesure ils sont des organisations de classe. La multi-
icité et la bigarrure des partis, en France, ne recouvre
idemment pas la simplicité relative de la description des
ısses. Mais on aurait tort de se laisser abuser par cette
nstatation. En fait, la diversité des partis correspond à la
versité des tempéraments individuels, non à la distinction
s classes. Plusieurs partis se partagent la « clientèle » de
même classe (surtout dans les partis de droite) et, en

tout cas, l' « électeur » ne s'y trompe pas : ni le peuple, la bourgeoisie ne font erreur sur la « classe » de ceux q sollicitent leur suffrage au nom d'un « parti »...

Aux yeux de M. Hourdin, l'expérience la plus instructi et la plus riche d'avenir est celle des mouvements spécia sés de l'A.C.J.F. en tant qu'organisation de classes. Là, effet, tous les besoins et toutes les aspirations des milie sociaux, reconnus et acceptés dans leur originalité et le solidarité, ont été pris en charge par des « mouvements représentatifs de chaque « milieu de travail et de vie L'esprit de classe y fait l'objet d'une éducation qui confè à la conscience de classe son authentique valeur et la m au service de la Cité tout entière. Ni totalitarisme, ni excl sivisme, mais volonté de servir, chacun à sa place et à s rang, selon la vocation propre de la classe où l'on se trou installé. En proposant cette « expérience » à la réflexi des semainiers, M. Georges Hourdin a indiqué une vo neuve. Car il est important d'avoir la certitude, garan par les faits, que c'est la même chose d'affirmer l'original des classes et leur nécessaire solidarité.

***

Il faudrait pouvoir s'attarder à un commentaire détaillé toutes les leçons entendues à Bordeaux, et notamment à ce les du R. P. Delos, du chanoine Tiberghien et du R. P. Lestapis, qui occupèrent la journée du mercredi. Sous d formes diverses, elles nous ont fait entrer plus avant da le sujet de la Semaine, soit que le R. P. Delos soumît à u exégèse très fouillée les régimes totalitaires, ou que le ch noine Tiberghien établît, avec la maîtrise du théologien la hardiesse de l'apôtre, le sens exact des notions de dive sité, d'inégalité et de vocation pour les classes, ou enco que le R. P. de Lestapis commençât de poser les princip d'une « humanisation des rapports entre classes ». La leç du P. Delos surtout, en dépit de l'allure presque pureme documentaire qu'elle voulut garder jusqu'aux minutes q précédèrent la conclusion, fut pour un grand nombre d'a diteurs une véritable révélation : peu d'entre nous se do taient qu'ils étaient si ignorants de la structure du régim social du IIIe Reich... Mais puisqu'il faut savoir se limité

ıut en venir tout de suite aux leçons capitales de M. Char- Blondel, de M. François Perroux, du R. P. Chenu, de le chanoine Masure et de M. Jean Lacroix.

I. Charles Blondel, maître des requêtes au Conseil d'É- avait à montrer la primauté de la communauté natio- e sur l'activité des classes. Pour traiter ce splendide su- il fit appel à toutes les ressources de l'analyse sociolo- ue conduite par la plus rigoureuse dialectique philoso- que et éclairée de toute la science juridique. On ne onnera pas que cette conjonction de compétences har- nieusement mises en œuvre nous ait valu une leçon ıme on en entendit peu aux Semaines Sociales. Il n'y as lieu de s'arrêter à quelques points de l'exposé de Blondel, où l'expression, çà et là trop concise, ne laissait voir toutes les nuances qui étaient dans l'intention du fesseur. Il suffira de relever les affirmations capitales qui ortent de cette leçon, où les vues d'avenir sont à foison. l'idée même de communauté, M. Blondel a fourni des cisions qui dépassent le simple scrupule verbal. En défi- sant la communauté comme étant « essentiellement un re humain où tous, individus et groupes, collaborent à œuvre commune », il a non seulement exclu l'accep- ı totalitaire du terme, au sens où le P. Delos l'avait ana- e la veille, mais récusé les approximations plus sédui- tes que satisfaisantes de certains sociologues qui font de communauté une « forme de sociabilité intermédiaire re la *masse* et la *communion* », et dénoncé l'erreur ne société individualiste où l'ordre résulte d'une loi im- ée du dehors : « un ordre fondé sur le seul règne de la ne sera jamais communautaire », car l'extrincécisme de oi ne saurait provoquer la prise de conscience de la vo- on commune à toutes les personnes à un moment donné l'Histoire.

uel sens conviendrait-il alors d'attribuer à la commu- ıté nationale, et singulièrement à la communauté na- ıale française ? M. Blondel a très bien montré que la Na- ı « ne se confond ni avec l'*État*, simple agencement ju- ique, ni avec le *peuple* (au sens allemand de Volk), don- avant tout biologique et historique, — ni avec les *clas-* qui entrent souvent en conflit avec elle. Une nation, st une solidarité sentie, acceptée, voulue. Pour qu'elle de- nne une communauté, il est nécessaire que ses membres

travaillent ensemble à la réalisation d'une œuvre à laqu
ils se sentent « appelés », qu'ils aient le sentiment d'
vocation commune : il y aura alors une communauté na
nale ». Contre cette évidence, la critique marxiste de la
tion ne porte pas et, si nous en avions le loisir et la pl
il faudrait montrer ici comment M. Blondel, appliqua
Marx la méthode marxiste même, déboute l'analyse marx
de toutes ses thèses relatives au fait Nation.

Et voici le nœud de tout le problème : si la nation est
fait, en quel sens peut-on dire qu'elle est une communa
« comment définir cette œuvre qui doit être poursuivie
commun pour qu'il y ait communauté » ? Plus précisém
quelles sont les raisons valables qui, à l'occasion, nous
poseraient de mourir, comme elles nous imposent de vi
pour une communauté nationale française ? Est-ce « l'i
rêt général » ? « On ne meurt pas pour un intérêt, m
général ». On ne vit d'ailleurs pas davantage pour lui
en vit. « Si l'œuvre commune consiste, sans plus, à dé
dre un empire, à conserver un patrimoine de richesses
térielles, il n'y a qu'un consortium d'intérêts : ceux qu
bénéficient directement seront logiquement les seuls à
loir le défendre. » Est-ce un « patrimoine spirituel » ? E
toutes les nations incarnent à leur manière, plus ou m
déficiente, un brin d'idéal moral ou spirituel. « Un pays
différent des autres : c'est tout ce que je vois et ce qu
puis savoir avec certitude. Pourquoi donc mourir pour
ver de simples différences ? » Il faut donc poser le probl
autrement que sous la forme pour ainsi dire contractu
entre l'individu et la nation. La nation, en tant que t
n'a pas de « vocation », « il n'y a pas à proprement pa
de « votation nationale », il y a une vocation à laquell
personne ne pourra répondre que par la Nation; il n'y a
de « vocation de la France », il y a une *vocation comm
des Français par la France* ». En ce sens, il est accept
de vivre et de mourir pour des valeurs qui vivent au c
de chaque Français, car ici « vocation signifie témoigr
à porter, fonction à accomplir dans un tout plus vaste;
dit « vocation des Français appelle une communauté
large où s'épanouira celle-ci : *c'est la nation elle-m
ainsi comprise, voulue et constituée, qui postule une c
munauté internationale et humaine* ». Et M. Blondel,
pelant que la nation française, « plus et mieux que t

re, fut longtemps une nation chrétienne », a conclu que, i elle le veut et en prend les moyens », il lui est donné de constituer en communauté et d'assurer ainsi « la voca- ı collective des Français » par la France...

ıu terme de cette analyse, il est plus facile d'apercevoir ısertion des « classes » dans cette « communauté natio- e ». Dans la mesure où les « classes » seront elles-mêmes « communautés », elles pourront, « compte tenu des ıctures économiques et sociales actuelles, aider à cette laboration à l'œuvre commune ». Sans doute, le désordre uel des classes devra d'abord être surmonté, et M. Blondel aissé entendre d'un mot combien il serait difficile de liser la communauté nationale à l'intérieur d'un régime « le prolétariat ne trouve aucune demeure », et il a indi- é que si l'on veut que « les classes soient constituées en nmunauté », il fallait vouloir « les structures juridiques, iales, économiques, politiques permettant cette constitu- n »... Le problème reste ouvert...

A M. François Perroux avait été confié le soin d'étudier doctrine des classes et de la confronter avec la réalité so- logique des classes telles qu'on les observe dans la vie. admirable qu'ait été cette leçon, il faut renoncer à en ler ici en quelques mots. Car il est impossible, même en reportant au schéma publié dans le « sommaire des le- ıs », de reconstituer l'étonnante richesse de la pensée et donner une idée de l'argumentation unique par laquelle François Perroux fit éclater de l'intérieur, et au nom me des principes du marxisme, l'idéologiste marxiste des sses. Leçon exemplaire, en vérité, qui, faisant le départ l'intuition juste qui est à la base de la construction ırxiste et des extrapolations indues que se sont permises rx et ses continuateurs, atteignit à confondre le marxisme r son propre terrain. Quelques auditeurs, mêmes d'illus- s, ont paru sur le moment décontenancés par la démons- tion de M. Perroux, comme si, ruinant la doctrine ırxiste des classes, en contestant sa validité *au point de e de Marx lui-même*, le professeur avait exclu toute doc- ne des classes, *au sens où la Semaine Sociale s'efforçait l'établir*, c'est-à-dire en se soumettant à l'observation di- te et loyale des classes telles qu'elles sont dans la vie. Il ıt accorder que la leçon si dense et si parfaitement cons- ıite de M. Perroux aurait gagné (non en solidité) à être

moins synthétique : M. Perroux a conjoint dans le m mouvement de pensée et dans la même dialectique dém trative l'analyse de la doctrine marxiste et la riposte d vie, si l'on peut dire. Pour qui n'est pas familier avec thèses de Marx et de ses commentateurs, plus d'une prise était excusable... Il faut pourtant dire à ceux étaient étonnés que leur étonnement est superflu, a qu'ils pourront s'en assurer en lisant le texte complet cette leçon magistrale : jusqu'à plus ample informé, on rien écrit de plus rigoureux et de plus pénétrant su pensée maîtresse du marxisme.

De la leçon du P. Chenu il ne semble pas indispens de parler non plus, puisqu'on en lira le texte dans un chain numéro de *La Vie Intellectuelle*. On ne surpren personne en disant que cette leçon, comme celle du m P. Chenu l'an dernier à Rouen, fut un des sommets d session de Bordeaux, tant par la clarté de l'exposé que la hardiesse et parfois la nouveauté des thèses proposé la méditation des semainiers.

M. le chanoine Masure avait mission de nous instr sur « l'Education des classes par les mouvements spéci sés ». En sous-titre, sa leçon portait : « Le rôle de l'A.C.J. C'est, en effet, en se référant sans cesse à l'expérience c nue des mouvements spécialisés de l'A.C.J.F. que le pro seur conduit ses réflexions et les nôtres. A plusieurs re ses déjà, cette expérience avait été invoquée, et c'était j tice, puisque, depuis plus de dix ans, l'A.C.J.F. s'emploi mettre en pratique la doctrine que vient de mettre en for scientifique la Semaine Sociale de Bordeaux. M. le chano Masure a donné dans sa leçon l'une des meilleures exé ses qui soient, à notre connaissance, des intentions et réalisations de l'A.C.J.F. spécialisée. Pour la première dans une réunion de savants, l'expérience sociale l'A.C.J.F. était présentée comme ayant une valeur science : c'est tout à l'honneur de l'A.C.J.F., chez qui l tion est commandée par une doctrine méditée au cont de la vie réelle, et c'est autant de gagné pour la science pouvoir s'appuyer d'emblée sur une démonstration viva et qui a déjà fait la preuve de sa validité.

La dernière journée de la Semaine a été marquée par leçons de MM. François de Menthon, Jean Lacroix Edouard Delacommune. Ce n'est pas méconnaître l'imp

nce des deux autres que de s'arrêter de préférence à la
çon de M. Jean Lacroix, tant à cause de l'intérêt excep-
onnel du sujet que par la singulière maîtrise avec laquelle
sujet fut traité. Parler du rapport des classes et de la cul-
ıre, c'est poser « le double problème pour chacun de son
partenance à la communauté nationale et à l'humanité »,
ef le couronnement même des travaux de la Semaine, car
le problème de la culture est sans doute l'aspect le plus
ofond du problème de la communauté nationale », et « on
e refera pas la France sans donner une même orientation
piritueile aux diverses formes culturelles ». Et s'il est vrai
ıe la cultture soit « un magnifique effort de l'humanité
our se comprendre et intégrer à elle tous les hommes »,
ı touche bien ici au problème fondamental. M. Jean La-
oix, dans la perspective de la Semaine Sociale, le pose dans
s termes suivants : « Comment la culture doit-elle se di-
rsifier avec les classes sociales tout en restant une dans
n intention profonde ? » C'est un grave débat, dont
. Lacroix n'a pas dissimulé les difficultés en commentant
qu'il a appelé « les deux impérialismes culturels de
Homo faber et de l'*Homo sapiens* ». Dans toutes les clas-
s, dit-il, il y a aujourd'hui une crise fondamentale de la
ılture. Et cette crise vient de ce que l'homme est coupé
lui-même et de ce qu'au lieu de l'unifier la culture con-
ibue à le séparer encore davantage de lui-même et des au-
es ». D'une part, en effet, il y a les « professionnels de
intelligence » qui se font un domaine réservé de ce qu'ils
pellent culture, d'autre part, un effort non exempt de
ssentiment, pour instaurer une « culture du travail »
uniquement technique et rivée à l'expérience ». Proudhon,
uis Marx, ont eu cette ambition : elle mérite au moins
examen, et l'exégèse qu'en donna M. Lacroix fut parfaite
lucidité et d'objectivité. Mais cette tentative de substituer
la notion classique de la culture « l'idée d'une culture
ée du travail ou du moins de l'action », si elle mérite res-
ect par ce qu'elle est « moins le résultat d'une construc-
on intellectuelle que d'une aspiration à la communion hu-
aine », ne va pas sans dangers et reste, comme la « cul-
ıre bourgeoise », une tentative d'hégémonie contraire pré-
sément à cette aspiration à la communion humaine.

M. Lacroix a très clairement montré que ces deux impé-
alismes culturels portaient chacun une âme de vérité et

que les éléments sains qu'ils enclosent sont, en réali complémentaires, appelés par conséquent à se conjuguer service d'une véritable culture. Il n'y a pas plus de cultu prolétarienne que de culture purement littéraire et artis que. Quel que soit l'itinéraire, « la culture ne commen que lorsque, après avoir poussé un effort déterminé au loin que possible, on débouche dans le mystère même de vie de l'esprit ». Le vrai problème de la culture « n'est p tant retrouver l'intelligence à partir de l'action ou l'acti à partir de l'intelligence que de retrouver l'esprit soit partir de l'intelligence, soit à partir de l'action, soit à par plutôt d'un certain dialogue de l'intelligence et l'action C'est ainsi que de la « révolte de l'intelligence séparée » est amené à une certaine notion de la sagesse par quoi l' prit s'incarne dans le destin des hommes et des sociét Alors « la culture, c'est une vie intérieure qui, par l'int médiaire de l'intelligence, s'épanouit en vie spirituelle. voit donc que s'il y a des « classes » diversement qualifie par leur genre de vie, leur rythme de travail et leur vie in rieure, chacune, en poussant son effort propre aussi lo que possible, peut déboucher dans la « sagesse » qui n' pas autre chose qu'un effort pour « se situer par rapp aux autres, au monde et à Dieu ». M. Lacroix a eu de tr belles formules pour commenter le rôle de l'activité lab rieuse orientée vers une culture authentique. Quand il vint à expliquer comment le travail délivre « la pensée ca tive », il trouva cette sentence dont la fin est digne Bergson : « L'idée que découvre le travail ouvrier est u idée en partie artificielle, inventée par l'homme : dans machine il découvre en somme la pensée matérialisée de l' génieur; mais l'idée que, lentement, jour après jour, sais après saison, le paysan délivre, c'est l'idée même que Di a semée, et, en s'humanisant, la terre cultivée se rapproc de son Créateur. » Au terme de cette méditation de la S gesse qui est la culture authentique, M. Lacroix avait a porté, à la Semaine sociale, un couronnement digne des tr vaux qui l'avaient occupée.

*
* *

Ce n'est pas donner une image fidèle de la Semaine S

e que de s'en tenir à l'aspect purement didactique d'une ion. Sans même dire que certaines « leçons d'informa- s », notamment celles de M. Garrigou-Lagrange, M. Al- Gortais et Mgr Beaupin auraient dû retenir notre at- ion, il faudrait évoquer l'atmosphère d'amitié des Se- nes, les innombrables réunions en marge de la Semaine, rencontres et les « repas en commun », bref tout ce qui qu'on aime tant à se retrouver... Et que dire de l'in- parable accueil des Bordelais à leurs amis venus de par- ?... Il faut bien s'en tenir à la relation honnête de l'es- iel, en laissant, à regret, dans l'ombre les leçons dont s n'avons pu entendre qu'une partie et que nous crain- ns de résumer inexactement, et aussi ces multiples ac- és de la Semaine qui font de chaque session le plus ai- le rendez-vous.

ne chose est sûre : par les temps que nous vivons, des aux comme ceux de Bordeaux imposent la confiance s l'avenir. Avec ou sans catastrophe prochaine, il faudra cher vaillamment dans le sens des certitudes établies au s de cette magnifique session, car c'est de ce côté-là que rouve la paix de la communauté nationale et de la com- nauté des nations.

PIERRE-CHARLES PRILLARD.

29 août 1939.

LIVRES

STEFAN TH. POSSONY, **L'Économie de la Guerre to ses possibilités, ses limites.** Librairie de Mé Paris, 1939.

Les événements que nous vivons donnent un relief particu cet ouvrage traduit de l'allemand. Les hommes ont jusqu'alor la guerre d'une manière empirique : un jour, sans trop réfl ils y ont été acculés. Et condamnés à la mener à bien, ils o jour le jour fait face, sans plan d'ensemble, à tous les prob posés par la conduite d'une guerre. Dans un monde qui v et qui progresse, les guerres deviennent de plus en plus vas coûteuses.

Aujourd'hui le problème de la guerre se métamorphos guerre devient de plus en plus épouvantable et de plus en épuisante à mener. Ce n'est pas un progrès. Et cependant ce vel ordre de grandeur fait de plus en plus réfléchir. On ne plus se lancer aveuglément dans la bagarre. Jamais on ne p dire de nouveau : « Nous n'avions pas voulu ni prévu pa choses. » Nous sommes de plus en plus et de mieux en mieux venus.

Le livre de M. Possony est un avertissement cynique et bi sant. Il dresse la comptabilité de la guerre totale en supposa front de 1000 kilomètres pour la durée d'un an avec deux typ guerre, défensive et offensive. C'est à la fois affreux et édi Connaissant admirablement les données militaires du prob M. Possony en tire des enseignements précis sur les données nomiques.

Vraiment, il faudrait que tout le monde, et dans tous les lise ce livre; on se convaincrait une fois de plus de la stu d'une guerre totale.

JEAN CONSTANT, **Contrainte ou Liberté ?** Éditions De Paris, 1938.

L'auteur pose un point d'interrogation. Le livre est écrit l'atmosphère de novembre 1938 : l'allocution radiodiffusé M. Paul Reynaud, nouveau ministre des Finances, en form préface. C'est donc dire qu'entre la contrainte et la li M. Jean Constant a choisi. Réduire les déficits et trouve hommes qui aient le sens des responsabilités, c'est seule ainsi que l'on achèvera le redressement de la France.

H. G.

LES LETTRES ET LES ARTS

KASPROVICZ. *Un poème.*
(duit du polonais par
I. Mennessier, O.P.)

« Faites excuse, Seigneur. »

PÉGUY. *La route de Péguy vers le Christ.*

Nul anniversaire n'est plus tragiquement actuel que celui de la mort glorieuse de Péguy. Et nul mort n'est plus proche de nous. En hommage à sa grande mémoire, ces pages où sont pieusement retracées, avec une précision inédite, les premières étapes de son retour au Christ.

DUCASSE. *Charles Du Bos.*

Un disciple et un ami de Charles Du Bos, éloigné par la guerre de ses livres, rend témoignage à son âme.

CATTAUI. *Les trésors de l'Espagne à Genève.*
(*Suite*).

Les richesses du Prado, évacuées naguère à Genève, n'y sont plus à l'abri. On achève ici l'inventaire de ce trésor encore menacé.

POULAIN. *Le peintre Albert Marquet.*

A TRAVERS LES REVUES

La Revue de Paris (François Mauriac).

LIVRES

STEFAN TH. POSSONY, **L'Économie de la Guerre totale: ses possibilités, ses limites.** Librairie de Médicis, Paris, 1939.

Les événements que nous vivons donnent un relief particulier à cet ouvrage traduit de l'allemand. Les hommes ont jusqu'alors fait la guerre d'une manière empirique : un jour, sans trop réfléchir, ils y ont été acculés. Et condamnés à la mener à bien, ils ont au jour le jour fait face, sans plan d'ensemble, à tous les problèmes posés par la conduite d'une guerre. Dans un monde qui vieillit et qui progresse, les guerres deviennent de plus en plus vastes et coûteuses.

Aujourd'hui le problème de la guerre se métamorphose. La guerre devient de plus en plus épouvantable et de plus en plus épuisante à mener. Ce n'est pas un progrès. Et cependant ce nouvel ordre de grandeur fait de plus en plus réfléchir. On ne peut plus se lancer aveuglément dans la bagarre. Jamais on ne pourra dire de nouveau : « Nous n'avions pas voulu ni prévu pareilles choses. » Nous sommes de plus en plus et de mieux en mieux prévenus.

Le livre de M. Possony est un avertissement cynique et bienfaisant. Il dresse la comptabilité de la guerre totale en supposant un front de 1000 kilomètres pour la durée d'un an avec deux types de guerre, défensive et offensive. C'est à la fois affreux et édifiant. Connaissant admirablement les données militaires du problème, M. Possony en tire des enseignements précis sur les données économiques.

Vraiment, il faudrait que tout le monde, et dans tous les pays, lise ce livre; on se convaincrait une fois de plus de la stupidité d'une guerre totale.

JEAN CONSTANT, **Contrainte ou Liberté ?** Éditions Denoël, Paris, 1938.

L'auteur pose un point d'interrogation. Le livre est écrit dans l'atmosphère de novembre 1938 : l'allocution radiodiffusée de M. Paul Reynaud, nouveau ministre des Finances, en forme la préface. C'est donc dire qu'entre la contrainte et la liberté M. Jean Constant a choisi. Réduire les déficits et trouver des hommes qui aient le sens des responsabilités, c'est seulement ainsi que l'on achèvera le redressement de la France.

H. G.

ur pays écrasé et divisé. Ils ne peuvent admettre — est l'instinct le plus profond où sens religieux et na- nal s'unissent — que « Dieu puisse les quitter, ne t-ce qu'un instant ».

A.-I. M.

PRZEPROSINY BOGA

C'est l'histoire de deux bons vieux
Qui s'étaient fait un fameux camarade
D'un bon vieillard de vieux Bon Dieu,
Pas plus compliqué qu'eux.

Ils l'emmenaient — pour prendre un verre —
Chez Jacques, si ce n'est chez Pierre.
Jamais avec lui ne fut boiteux
Le compte de la bonne amitié.

Ça c'était de l'amitié sincère,
Voilà de l'amitié pas pour rire.
Ensemble ils papotaient comme ils pouvaient,
Ensemble ils jouaient aux cartes.

Mais voilà-t-il pas qu'une fois
Les envahit un grand effroi :
S'en vint leur dire je ne sais quel prétentieux
Qu'ils dépréciaient Dieu.

Qu'ils le rabaissaient,
Que sa place est dans la grand'nef,
Et pas dans la simple bicoque d'un paysan,
Et pas dans la simple caboche d'un paysan.

Et c'est à croire qu'il avait grandement raison,
Ce pédant plein d'éducation,
Car tout soudain il leur parut
Que Dieu avait quitté leurs murs...

Et depuis lors, ces deux bons vieux
Eurent leur vie tout à l'envers.
Les voilà pris d'une soif immense
De quelque énorme pénitence.

— Voilà ma façon de m'abaisser :
J' vais m'en aller, pour commencer,
Laver les pieds aux douze vieillards
Le Jeudi Saint... ou le Vendredi ?...

— Et moi, déclare le second,
Voilà ma méthode d'expiation :
J' vais m'installer comme saint Simon
Pendant sept ans sur une colonne.

Allant ainsi et ainsi s'humiliant,
Flagellant leurs mauvais penchants,
Ils ne s'apercevaient pas du tout
Que quelqu'un — ciap ! ciap ! — était sur leurs pa

Ils s'assirent au bord du talus,
Terriblement accablés,
Mais à côté d'eux s'assit un troisième,
Dans l'ombre fraîche du platane.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?
Demande le passant inconnu.
— Nous cherchons le Bon Dieu.
Il a quitté notre chez nous.

— Moi je calcule ainsi, dit l'un :
C'est qu'on va quand même le rencontrer,
Bien qu'il ait fui notre chaumière
Sans dire un mot, comme un muet.

— Et voilà mon calcul à moi,
(Ainsi osa douter le second)
C'est que si même il n'est pas tout à fait parti,
Nous ne le retrouverons pas d'ici dimanche.

Il leur frappa sur l'épaule
Et voici qu'il leur dit tout de go :
— Qu'allez-vous donc courir le monde ?
Revenons, mes bons vieux.

Nous passerons, en route,
Chez Pierre ou bien chez monsieur Jacques,
Et puis nous jouerons aux cartes,
Voilà le meilleur des calculs.

— Eh mais ! C'est notre Bon Dieu ! Sapristi !
Oh! nous vous demandons pardon bien gentiment
Pour cette sotte idée, que vous ayez pu
Nous quitter, ne fût-ce qu'un instant!

JAN KASPROWICZ.

(Traduit du polonais par A.-I. MENNESSIER.)

La route de Péguy vers le Chr

Voyage aux premiers Cahiers
1900-1910

Les notes qui suivent n'ont d'autre ambition que
réunir un assez grand nombre de textes peu connus
jalonnent l'itinéraire spirituel de mon père depuis la f
dation des *Cahiers de la Quinzaine* en 1900 jusqu'à la pu
cation du *Mystère de la Charité de Jeanne a'Arc* en 19
La route qui mène Péguy vers le Christ n'est pas sim
elle n'est pas unique, et qui considérerait les choses
dehors verrait d'abord la Foi comme le point de conv
gence de plusieurs grands mouvements dont l'un se
l'éloignement du socialisme officiel, un second la défe
des catholiques persécutés, d'autres encore la critique
matérialisme et de la méthode historique. Je n'ai ga
d'oublier l'importance de réflexions sur la mort suggér
par une maladie. Mais parlons mieux. Ce que voient
yeux croyants, c'est moins encore la marche d'une â
vers le Christ que la marche du Christ vers une âme.
bientôt dans une âme : c'est comme une infiltration,
envahissement progressif de régions de plus en plus p
fondes par les Vertus qu'on avait crues mortes, et qui
contraire font renaître la vie là où elles pénètrent. Ai
s'explique sans doute que tant que l'assaut décisif de
Grâce n'a pas été donné, tant qu'elle n'a pas fait irrupt

ans le réduit de l'âme, tout semble fait, et pourtant rien 'est fait. Nous serons certainement frappés au cours de ette étude par la lenteur du progrès vers la Foi, par cerains retours en arrière même, apparents ou réels. Nous oudrions que Péguy avançât plus vite, plus régulièreient, comme il marchera bientôt sur la route de Chartres : est que nous ignorons les voies de Dieu, qui ne sont pas elles de l'homme. Dieu seul sait prendre les âmes, et le emps qu'il faut pour cela. Contentons-nous de présener le témoignage de Péguy dans son émouvante sincéité, avec ses affirmations, ses doutes, et ses silences où e prépare l'éblouissante réalité de demain.

L'éloignement du socialisme officiel

Péguy fonde les *Cahiers de la Quinzaine* le 5 janvier 1900 près la rupture avec le groupe des socialistes normaliens. ès le début, ils sont une manifestation d'indépendance l'égard des dogmes du socialisme, une revendication de pensée personnelle contre la vérité à estampille des ongrès et des comités. C'est de cette lutte qu'est né le meux « dire la vérité », qui est comme comme le Manieste des Cahiers, mais perd beaucoup de son sens si on isole de son contexte. Péguy s'en prend surtout aux guesdistes », qu'il représente comme les autoritaires du ocialisme. Mais il n'attaque pas seulement les hommes. es parties essentielles du marxisme, la lutte de classe, dictature impersonnelle du prolétariat, reçoivent des èches dès le premier cahier (pp. 3 et 5), et, dans le troième, il écrit :

Non seulement la lutte de classe n'a aucune valeur socialiste, ais elle n'a même aucun sens qui soit socialiste. Toute guerre st bourgeoise, car elle est fondée sur la compétition, sur la riva-

lité, sur la concurrence; toute lutte est bourgeoise, et la lutte d classes est bourgeoise comme toutes les autres luttes (I, 3, p. 34)[1].

La position a l'égard des catholiques

En un mot nous pouvons affirmer que dès 1900 la ru ture de Péguy avec le socialisme inhumain est complèt Les attaques iront en s'aggravant[3], puis on parlera moins en moins de lui, mais on peut bien dire qu'il n avait jamais rien eu de commun, à aucune époque, ent le socialisme de Péguy, tout débordant de beauté, d'ha monie, de bonté, et, comme il le reconnaîtra lui-mêm plus tard, de charité[4], et la doctrine de la lutte d classes : la rupture ne fut que la manifestation extérieu de cet abîme profond qui séparait les âmes. Mais rien serait plus faux que de s'imaginer que le passage du soci

1. Dans toutes les références aux *Cahiers*, le chiffre romain in que le numéro de la série (année scolaire), le chiffre arabe numéro du cahier.

2. Voici d'autre part comment il évoque — déjà — ses débu dans le socialisme : « Heureux temps de foi naïve et de sincè imbécillité. Aussitôt que nous aurons le temps, mon ami, (c'est « docteur » ami de Péguy qui lui donne une consultation), no nous dirons l'histoire du désenchantement qui suivit... [Cet âg fut-il vraiment un âge d'or, ou bien cachait-il des laideurs que no jeunesse ignorait... » (I, 3, pp. 80-81).

3. Ne pouvant songer à indiquer ici les références aux pages, me borne à indiquer les références aux cahiers. Il ne s'agit natur lement que de la période 1900-1910 :

I, 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
II, 1, 3, 5, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.
III, 1, 4, 8, 12, 14, 16.
IV, 3, 12, 18, 20.
V, 7.
VII, 5.

4. «De tous les sentiments qui ensemble nous poussèrent... u vertu était au cœur, et c'était la vertu de charité» (XI, 12, 17 juil 1910, *notre jeunesse*).

ne au catholicisme eut lieu par un progrès linéaire médiat, comme on passe d'une station de chemin de à une autre. En cette même année 1900, dans ces mes cahiers où il combat si violemment tant d'erreurs cialistes, Péguy n'est presque pas moins hostile à la dition chrétienne. Bien pis ! il se croit étranger à elle ! e ne suis pas chrétien », écrit-il brutalement I, 3, 88[5].

Ce n'est pas le lieu ici de revenir sur l'abandon des atiques religieuses par mon père, et sur les influences ticléricales et antichrétiennes qui s'étaient exercées r lui dès Orléans. Son mariage en 1897 l'avait fait trer dans un milieu non pratiquant, mais beaucoup ıs favorable au christianisme. Si on n'appelait pas les ertus par leur nom, on les vivait, avant toutes la chaé. Pourquoi donc cette hostilité ou cette indifférence rsistantes? Il faut en chercher la cause dans le sociame même de Péguy, tel que nous l'avons qualifié plus ut, dans l'excès de générosité, et, disons-le, la force llusion de ce socialisme, dont le *Marcel, premier dialoe de la Cité Harmonieuse* (1898) venait de donner la esure. En face de telles conceptions, qui devaient assur aussi infailliblement le bonheur de l'humanité à brève héance, la tradition chrétienne ne pouvait plus semer à Péguy qu'un idéal dépassé, désormais sans emploi, constamment[6], comme la plupart des théoriciens sociates d'ailleurs, il oppose solidarité socialiste à charité chrénne. Mais, en ce qui concerne Péguy, ne pourrait-on nverser la position du problème, et ce qu'il appelle soli-

. Il ira jusqu'à écrire (I, 7, p. 14), ce qui nous paraît bien le nble de l'illusion sur soi-même, que le christianisme est passé lui « sans laisser de trace ».

. I, 7, p. 20; IV, 3, p. 33; IV, 5, p. 44; V, 11, p. 12.

darité, n'est-ce pas une forme supérieure de charité, u charité aux exigences infinies, héroïques pour ainsi di Voici un peu plus tard (IV, 5, p. 44) un texte significat

Il est permis de dire que la charité est impuissante, quand l'a essayée sérieusement[7]; il est permis de déclarer que tous efforts donnés à la charité sont vains, sont perdus, mais à condition : c'est que de la charité abandonnée on monte à action plus efficace, à la solidarité, mais non pas que l'on rec cende à la bourgeoise acquisition des richesses. Quand un bourg qui monte s'arrête à la charité, il s'arrête beaucoup trop tôt. M cela vaut assurément beaucoup mieux que de rester bourg simplement.

La grippe de février 1900

Telle est la position de Péguy à l'égard du catho cisme. Comme il oppose la solidarité à la charité, il opp parfois aussi la santé à la maladie, et il reproche au chr tianisme de faire une trop grande place à celle-ci. venait à peine d'écrire (I, 3, p. 88) :

L'amélioration par la souffrance est une supposition chrétienn Je suis, moi, pour l'amélioration par l'obstination de la santé,

quand lui-même il tombe malade. C'est la « grippe C'est assez sérieux. C'est surtout la rançon de tout surmenage antérieur :

— Vous n'avez jamais eu de pneumonie? me demanda le me cin.

— Jamais, docteur.

— C'est curieux, vous avez la poitrine assez délabrée. Enfin, v auriez tort d'avoir peur. Vous pourrez vous rétablir avec beauc de soins. Vous êtes jeune encore. Quel âge avez-vous, trente quelques?

7. Allusion probable aux expériences personnelles de Péguy a diant.

– Non, docteur, j'ai vingt-sept ans seulement.
– Tiens, tiens, voici qui est plus sérieux. Vous avez vraiment la trine assez délabrée (I, 4, p. 16).

Je ne crois pas qu'on ait assez remarqué cette « grippe ». le n'est pas seulement l'occasion pour mon père de ıstater que le médecin « bourgeois » qui le soigne ne ıtique pas la lutte de classe, car trouvant des journaux cialistes grand ouverts sur le lit du malade, il cherche e guérir et non à le supprimer, elle est surtout une ıtale apparition de la mort. « Pendant trois quarts de ırnée... je considérai l'univers sous l'aspect de la mor- ité. » Dans cette imminence, que fait-il?... Il prend ı Pascal, le Pascal de ses études, et il se met tranquil- ment à lire la *Prière pour demander à Dieu le bon usage s maladies*... De cette lecture retenons d'abord que la de Pascal lui est « moins étrangère » que nous ne urrions le croire, et qu'il a « gardé pour ce chrétien ıe admiration singulière, inquiète », mais retenons-en rtout cette confidence : « Je formai des pensers que je oublierai de ma vie et que je vous dirai plus tard. *Ce nt des pensées à longue échéance.* » (I, 4, p. 6, c'est moi ıi souligne). Et la seule de ces pensées qu'il nous livre t une pensée de charité :

Pendant que je considérais l'univers sous l'aspect que je vous ai , je formai le ferme propos, si j'en réchappais, de ne marcher de ıtes mes forces[8] contre aucune personne comme telle, mais seu- nent contre l'injustice (p. 8).

La fièvre retombera. Le malade reprendra très vite ı travail écrasant[9], mais la question de la mort est

8. Allusion à un mot de Herr.
9. Outre la rédaction, mon père subvenait lui-même à tout le vail de fabrication des *Cahiers*, ce qui représentait plusieurs cen- nes et souvent plusieurs milliers de pages d'épreuves à corriger

posée et le restera. Jusqu'à la fin de la série la pensée mon père se déplacera entre deux plans, celui de l'act lité politique et sociale et celui de la mort et de l'imm talité. Je renvoie en note tous les textes qui seraient à ci ici[40].

Péguy défenseur des catholiques

Avec la seconde série l'actualité reprend tous ses droi c'est que l'actualité est importante, et marche vite. dirigeants socialistes ne se discréditent pas seulem dans différents scandales[41], qui seront l'occasion du fame « La révolution sociale sera morale, ou elle ne sera pa (II, 10, p. 4 et II, 11, couverture), ils font pis : alliés a plus sinistres chefs du radicalisme, ils transforment la toire remportée dans l'affaire Dreyfus en une persécut ouverte contre les catholiques[42]. Pour Péguy, ce n'est

tous les ans — on sait avec quel soin. Il a écrit lui-même (III, p. 46) qu'il ne lui restait que le tiers de son temps pour écrire. les *Cahiers*, cf. les textes que nous avons réunis dans *Souve* (Gallimard, éditeur) pp. 82-88.

10. Malheureusement, dans cette sorte d'enquête sur la m déclenchée par la grippe de février 1900, mon père prendra p guide, après Pascal, Renan, penseur incomparablement moins (« insaisissable », I, 6, p. 11), et sa propre pensée semblera mom tanément en recul dans les cahiers 6 et 7. Noter cependant Pascal n'est pas définitivement écarté et qu'il reparaît (I, 6, p. 31 sq I, 7, p. 3; I, 7, p. 18 sqq.; I, 9, pp. 24-25). Noter aussi le récit d' mort chrétienne (I, 6, p. 29), et surtout l'allusion à Dom Baille 7, p. 15).

11. Entre autres affaire des « paletots », affaire de la souscrip du Creusot, cf. II, 10, pp. 2-3.

12. Persécution anticatholique, et non pas seulement anticléric Péguy a bien soin de le préciser (V, 11, p. 11) : « Je dis antica licisme et non pas anticléricalisme seulement ; c'est en effe première tartufferie de ce mouvement bourgeois, sa première hy crisie, qu'officiellement il est dirigé contre le cléricalisme... n qu'officieusement et dans la réalité, dans ses journaux, dans

ıoins que changer la justice en injustice, et sa généro-
:té foncière (la même qui l'avait jeté au secours de
ɔreyfus) va tout naturellement et presque immédiate-
ıent faire de lui le défenseur, sinon du catholicisme, du
ıoins des catholiques[43]. Les symptômes de ce revire-
ıent sont très nets. Dès le début de 1901 (II, 5, p. 46),
écrit que les anciennes humanités (y compris l'hu-
ıanité chrétienne) ne sont « nullement méprisables »,
eu après (II, 7, p. 22), que l'histoire de l'Église est
vaste et profonde », et dès ce même cahier il proteste
vec une extrême énergie contre l'action anticatholi-
ue[44].

La critique du matérialisme

Mais Péguy pourra-t-il tenir indéfiniment cette atti-
ude de désintéressement chevaleresque qui fait de lui
: champion des catholiques en tant que personnes
ıorales, mais le laisse étranger à leur credo? En les

iscours, dans ses entraînements, dans ses prétentions, il est dirigé
ɔntre le catholicisme.

13. Il semble bien qu'au début Péguy n'ait fait que rendre une
olitesse en quelque sorte au comité catholique pour la Défense
u Droit, qui avait pris parti pour Dreyfus (cf. IV, 20, p. 89).

14. Affaire de l'abbé Denis (qu'on avait empêché de parler dans
ne conférence contradictoire). Péguy, s'adressant à Jaurès, conclut
ıagnifiquement : « Toutes les fois que la parole articulée est cou-
erte par du bruit, par de la clameur inarticulée, quand même la
arole serait celle de nos pires ennemis, et quand même la clameur
ɜrait de nos amis, pour qui sait voir au fond, c'est nous qui som-
ıes vaincus » (II, 7, p. 42).

Affaire Brunetière (1 qui on reprochait d'avoir écrit une histoire
e la littérature française trop favorable au catholicisme). Péguy
rend la défense de l'ancien maître de conférences à l'École Normale
bid., p. 42), et demande à son ami D. Delafarge d'écrire pour les
abiers un *M. Brunetière historien*, qui paraît peu après (II, 15,
15).

Interpellation Lavertujon (perquisition chez une institutrice

défendant, est-il possible qu'il ne se rapproche pas d'eu:

Notons d'abord que reportant l'attaque chez l'adve saire il ne se contente pas de flétrir sa grossièreté[15], barbarie[16], parfois son ridicule[17], il s'en prend à ses pri cipes mêmes, à ce matérialisme qu'on prétend impos comme une religion d'État, et il en fait, dès ce même cahi que je viens de citer (II, 7, sous le titre significatif *Casse-cou*), la critique la plus impitoyable[18]. Rappelo ce texte, déjà publié fragmentairement dans *Pens* pp. 15-16 :

Il va donc falloir à présent que l'on soit matérialiste et athée Comme si le matérialisme n'était pas une métaphysique, et l théisme une théologie. Quand un bourgeois français inculte grossier proclame qu'il est matérialiste, cela veut dire en gros qu a envie d'outrager la morale usuelle. Et quand il dit : *Je suis atE*

accusée d'avoir des livres catholiques). Péguy publie le texte ent de l'interpellation (II, 15, p. 3, cf. aussi III, 4, p. 10).

15. On a peine à croire à quels excès de grossièreté l'anticléric lisme et l'anticatholicisme ont pu se porter. Beaucoup de jeur catholiques auraient intérêt à relire, par exemple, l'article de Goh que cite mon père (II, 7, p. 43).

16. Même remarque en ce qui concerne la barbarie. Voir exemple le fameux « courrier de barbarie » (un article de Laure Tailhade demandant qu'on ait le droit de tuer les prêtres dans rue), fin de IV, 9.

17. Voir en V, 12, p. 89 sqq., le récit de trois cérémonies « l ques », deux enterrements et un mariage. Voir aussi en VI, pp. 28 sqq. la « merveilleuse histoire » de ces enfants malgacl qu'on prend à une école libre (protestante) et qu'un officier condu en colonne par quatre, à l'école de l'Etat.

18. Péguy n'a jamais oublié, et après lui nous ne devons oublier de rendre ici un juste hommage de reconnaissance à philosophie bergsonienne. Sur Bergson, dont Péguy a été « l'élè et plus que l'élève à l'École Normale », et pour lequel il a ga « une fidélité filiale » (*Note conjointe*, p. 65), consulter surtout, ou I, 11, pp. 47-48, cité dans *Souvenirs*, p. 46, la *Note sur M. Berg et la philosophie bergsonienne* (XV, 8, 26 avril 1914), *Clio* et *N conjointe* (posthumes). — Il est probable que la pensée berg nienne est aussi à l'origine de la critique de la méthode historic dont il sera question plus loin.

ı veut dire en gros qu'il a envie d'embêter les curés. Je ne vois quel avantage nous aurions, ni quel intérêt, à imiter les vieux-rgeois dans ce qu'ils ont de grossier et d'inculte, à imiter les ıx-radicaux dans leurs infirmités mentales ou morales.

eaucoup de gens aimeraient que tout fût réduit à la matière. ne savent pas ce que ça veut dire, mais ça leur ferait plaisir t de même. On ne sait pas pourquoi, mais ils aimeraient ça... matérialisme a un aspect de nouveauté, de hardiesse, il a l'air nbêter les sergots. Il plaît ainsi aux amateurs de manifestations les. On ferait plaisir à beaucoup d'électeurs si l'on réduisait tout matière.

e malheur est que cette réduction ne marche pas toute seule. s avons de la matière une idée plus confuse encore et moins isable que celle que nous avons de l'esprit...

e matérialisme est pour le philosophe... de toutes les métaphy-ıès la plus intenable.

Attente et progrès

Ne croirions-nous pas toutes ces formules tombées de plume de quelque polémiste catholique? Non seule-nt il n'en est rien, mais Péguy attendra encore sept et demi avant de professer ouvertement la foi catho-ıe. Il s'en approchera, il est vrai, et sa sympathie pour glise deviendra de plus en plus évidente, mais il n'ac-ıplit pas le progrès décisif que déjà nous attendrions lui. Ne nous hâtons pas, toutefois, de juger et de con-nner ce qui nous paraît de la lenteur. Dieu seul sait ıment il sollicite les âmes et comment elles lui répon-ıt. Il peut préférer tantôt le débordement subit, tantôt lente infiltration[49], et peut-être la conquête d'une

9. Je paraphrase un texte célèbre de *Clio*, cité dans *Pensées*, 19 : (la grâce) « quand elle ne procède point comme une fon-e jaillissante, elle peut, si elle veut, procéder comme une eau suinte sournoisement par en-dessous d'une digue de Loire. »

grande âme et d'une pensée très personnelle exige-t-
plus de temps?

Quoi qu'il en soit, il faudrait surtout se garder de c
sidérer cette longue période qui va de 1901 à 1
comme une période de stagnation[20] pour la pensée
Péguy. Le temps de l'hostilité et de l'indifférence
passé, et je crois bien qu'il faut dire depuis la maladie
l'année précédente. Mais le travail se fait tout intérie
c'est un travail d' « approfondissement », comme Pé
l'écrira plus tard[21]. Avant le grand silence des IXe
X^e séries vers lequel nous allons, les témoigna
deviennent de plus en plus rares, on croirait qu'ils éch
pent comme des confidences, qu'ils sont destinés à
clairvoyance des amis plutôt qu'à la lecture superfici
de la masse des abonnés. Cependant, si cachés qu
soient aux recoins des phrases, ces témoignages exist
et voici ceux que nous pouvons retenir :

Tout d'abord, dès III, 1, p. 19, « Pierre Deloire »
lant à « Pierre Baudouin », c'est-à-dire Péguy parla
Péguy, lui fait cette déclaration étonnante et qui c
traste vivement avec certains textes que nous venons
citer : « Vous avez toujours un vieux « fond » religieu
Puis (III, 9, p. 2) Péguy lui-même, parlant en son n

20. Un écrit important du début de cette période (III, 4, s. d.
intitulé *De la raison*. C'est une sorte de manifeste philosoph
(n'oublions jamais que Péguy est, par sa formation, un philoso
qui expose un rationalisme de méthode d'une extrême prudenc
d'une extrême réserve. Mais plus le domaine de la raison est sé
de celui de la foi, moins la raison pourra être un obstacle à la
retrouvée.

21. « C'est par un approfondissement constant de notre c
dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce
nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voi
chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvée en revenant, nous l'a
trouvée au bout » (XIII, 12, 24 sept. 1911, *Un nouveau théolo*
pp. 236-238, cité dans *Souvenirs*, p. 118).

sonnel, ne s'exprime plus qu'avec cette bien remar-
ıble réserve : « *Je crois bien qu'en un sens* nous sommes
hrétiens » (C'est moi qui souligne).

Notons aussi que le choix des œuvres publiées dans les
niers et la façon dont Péguy les présente peuvent four-
de précieuses indications. Au *Monde sans Dieu*, caté-
sme incroyant qui lui est apporté et presque imposé[22]
un de ses collaborateurs[23], il met une préface qui
ruit d'avance tout le cahier et où éclate sa mauvaise
meur contre la médiocrité de la copie qu'il va avoir à
re. Il s'en venge en attaquant à fond la stupidité intel-
tuelle des adversaires du catholicisme (V, 11, pp. 10
13) :

'anticléricalisme, l'anticatholicisme français n'a jamais été bien
, même celui du XVIIIe siècle, jadis tant vanté, même celui de
taire, même celui du XIXe siècle, même celui de Renan, naguère
t célébré.

. . . . . .

n morale comme en physique et en chimie, les déplacements
se font pas au hasard; ils ne se font pas à l'avantage des vani-
les plus graves déplacent les moins graves; les plus efficients
lacent les moins efficients; un État politique peut opprimer;
s moralement il ne peut déplacer une *cité de Dieu* ..

Bien plus, comme par une sorte de besoin secret de
aration, il en vient à éditer des œuvres purement
holiques. Citons le « Cahier de Noël » de 1902 (IV, 7)
s'ouvre sur la ballade de Villon à Notre Dame, et
ui de 1904 (VI, 7), le très beau cahier illustré[24] des
mitifs français.

2. « Je dois avouer que j'hésitai longtemps à en faire un cahier »
11, p. 8).
3. Pulligny, qui semble avoir exercé une influence néfaste, peu
fonde heureusement, sur l'esprit de mon père.
4. Le seul de toute la collection.

Mais le témoignage vraiment décisif, nous ne le tr verons qu'un peu plus tard, et à une place tout à inattendue : dans l'avant-propos du compte rendu congrès socialiste allemand tenu à Dresde en 19 (V, 16, mai 1904, p. 1).

... Je me permets quelquefois de réfléchir, entre mes repas qui fait perdre énormément de temps.

... Ne nous hâtons point; travailler n'est pas toujours écrire *il y a des courbes de pensée, d'action, qui sont fort loin d'être ache* (c'est moi qui souligne.)

Nous sommes donc bien prévenus : il se passe q que chose, mais on ne nous dit pas quoi. On ne nous dira que quand le résultat final sera obtenu. Nous ser mis devant le fait accompli du retour à la foi.

La critique de la méthode historique

Ce qu'on nous montre, ce qui se passe au premier p de la pensée pour ainsi dire, c'est le développem d'une nouvelle critique, plus originale que celle matérialisme, la critique de la méthode historique, plutôt des abus qui en sont faits par les modernes. Ce critique, qui s'élargit bientôt en une critique du mo moderne tout entier, défini comme le monde de l'arg est assez connue en général, et nous nous borneron citer en note les références à la période qui nous in resse[25]. Il est facile de comprendre que la condamnat

25. Commencée nettement dans *Zangwill* (VI, 3, 30 octobre 19 elle se poursuit à travers toute la série des *Situations* (VIII, 3; 5; VIII, 11; IX, 1). Les *Situations* sont de tous les écrits de père les plus difficiles à lire, mais ils sont parmi les plus import pour l'histoire de sa pensée. Ce sont peut-être ceux où il se c che le plus. On verra un peu plus loin que IX, 1 aboutit à

monde moderne appelle presque nécessairement la
abilitation des humanités antérieures, et en particu-
de l'humanité chrétienne. Le concept même de la
olution avait déjà abouti chez Péguy, dès mars 1904,
a suite d'un travail de réflexion extrêmement original,
n appel à la tradition, « un appel d'une tradition
ins profonde à une tradition plus profonde » (V, 11,
37 et 38 et 4 de la couverture), et la tradition fran-
se, vivement ressaisie[26] lors de l'alerte allemande de
05, contient certainement le christianisme comme un
ment essentiel. Pourtant nous n'insisterons pas sur cet
ect traditionaliste du retour à la foi chez Péguy.
tre qu'il est assez connu, certains exemples prouvent
e cette voie n'a pas toujours mené jusqu'au but. Il y a
nger, en effet, qu'on s'en tienne aux formes extérieures
catholicisme, sans chercher à pénétrer jusqu'à l'esprit
i est vie, il y a danger qu'on aille jusqu'à l'imitation,
s aller jusqu'à la pratique. Ne confondons pas l'avenue
i mène au château avec le château lui-même. Pour
guy la tradition, comme la philosophie, ne sont que
s avenues[27].

gnifique éloge de la France et de la tradition. (Que je cite abon-
nment dans *La France*, qui vient de paraître, collection catholi-
; Gallimard).

6. VII, 3, 22 octobre 1905, *notre patrie*, pp. 75 sqq., cité dans
venirs, p. 89.

7. Ce que j'écris ici est uniquement destiné dans ma pensée à
venir tout malentendu sur l'authenticité du catholicisme de
n père. Je veux surtout montrer qu'il est allé *plus loin* qu'un
traditionalisme. Je ne mets pas en doute qu'il ait suivi la voie
litionaliste : c'est même peut-être celle où il est le plus facile
le suivre et de compter ses pas.

'oublions pas, en tout cas, que dès IX, 1, publié le 6 octobre
7, et donc écrit pendant les vacances, l'éloge de la France
nd souvent un accent religieux (Paris, capitale de la prière,
94-95), qu'il insiste longuement sur l'héroïsme et la sainteté,
se référant à *Polyeucte* (pp. 122 sqq.), et qu'un peu plus loin il

Le silence des IXe et Xe séries

Comment donc savoir ce qui se passe au-delà? Je
être paradoxal : par le silence même de Péguy. Les i
ces d'un progrès vers la foi étaient, nous l'avons vu,
rares. Voici qu'ils cessent tout à fait. Entre le pren
cahier de la IXe série que nous venons de citer en n
et le dernier cahier de la Xe, entre le 6 octobre 190
le 20 juin 1909, Péguy ne publie[28] pas un écrit de lu
ne s'adresse pas une fois à ses abonnés. Ce silence a l
d'étonner même un observateur superficiel, car il c
traste nettement avec les très nombreuses chronique
essais de toutes les premières séries, et surtout avec
closion de toutes les grandes œuvres dans les qua
années qui suivront *le Mystère de la Charité de Jea*
d'Arc. Pour nous, nous en savons clairement le sen
c'est le silence du tête-à-tête avec Dieu, c'est le myst
où l'âme adhère enfin tout entière à la foi. Entre les d
dates que je viens de rappeler, Péguy était redeve
catholique. C'est exactement en septembre 1908[29],

écrit le fameux mot sur Dieu « professeur intelligent », qui a
les Français comme on doit aimer « une certaine sorte de mau
élèves » (p. 135) : en un mot, si Péguy ne croit pas encore,
peut dire qu'il ne lui reste plus que le seuil à franchir.

28. *Clio* est vraisemblablement commencée en 1909. Il y a
identité de ton extraordinairement frappante entre X, 13, surtou
partir de la page 43, et *Clio*. D'autre part il y a de nombreux
dits qu'on peut rapporter à cette période. Mais le fait même d
non-publication semble confirmer ma façon de voir.

29. Péguy tombe malade le 10 septembre (X, 13, p. 6). No
qu'il avait employé une partie de ses vacances à préparer une
tion de *Polyeucte* pour commémorer le dixième anniversaire d
fondation des *Cahiers*. Ce choix m'apparaît comme une action
grâces. Comme et plus encore que pour les *Pensées* de Pascal,
aurait lieu de suivre l'action continue de *Polyeucte* sur l'esprit
Péguy.

rs d'une maladie qui n'est pas sans rappeler la grippe ienne, qu'il en fait la confidence à Lotte. Relisons ore une fois cet admirable récit[30].

En 1908, raconte Lotte, je le trouvai couché, épuisé, malade... ait toute l'énorme fatigue, soutenue douze ans sans défaillance, l'écrasait enfin. D'immenses malheurs m'avaient frappé moi-ne... A un moment, il se dressa sur le coude, et les yeux rem-de larmes :

Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catho e... »

Ce fut soudain comme une grande émotion d'amour; mon r se fondit, et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les ns, je lui dis, presque malgré moi :

Ah! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »

Et Lotte termine :

Nous en sommes tous là! D'où me venait ce mot, puisque l'instant rant j'étais encore incroyant? De quel travail, de quel lent, cur et profond travail révélait-il l'action? A cette minute, je tis que j'étais chrétien. »

Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc

Quand il reprend la parole et qu'il s'adresse à ses onnés (X, 13, *A nos amis, à nos abonnés*), 20 juin 1909, guy, dont nous commençons à connaître la discrétion, fera naturellement aucune allusion directe à son our à la foi. Comment l'apprendront-ils? Un beau jour eur enverra, brutalement en quelque sorte et sans er gare, « pour le jour de Noël et pour le jour des

o. Ce récit a été fait par Lotte dans le *Bulletin des professeurs oliques de l'Université* du 23 mai 1911. Nous le reproduisons rès P. Pacary (P. Paris), *Un compagnon de Péguy, Joseph Lotte*, alda, 1916.

rois de la onzième série », *le Mystère de la Charite Jeanne d'Arc*, qui n'est qu'une longue méditation cat lique.

Notons toutefois que cette méditation, qui est com l'irruption de la foi dans l'œuvre de Péguy, se déro exactement dans le cadre, et prend exactement suite[31] de la première *Jeanne d'Arc*, le vieux drame 1897. Ainsi se complète pour nous l'impression que christianisme de Péguy était implicitement conte dans son socialisme primitif, que sa conception de solidarité enveloppait réellement la charité, et que c par un travail d' « approfondissement » qu'il a retrou au fond de lui-même la foi qui y était enfouie. Cep dant nous avons montré, je l'espère, par notre analy minutieuse au point d'en être peu lisible, que jusq l'assaut final de la grâce, Péguy était à la fois très prè très loin du catholicisme, et que, comme je l'écrivais p haut, tout était fait et pourtant tout restait à faire. nous n'avons pas laissé entrer dans notre vocabulaire terme de « conversion », c'est qu'il risque de suggérer changement des mœurs, ce qui serait entièrement fa en ce qui concerne mon père. Nous croyons que l'ho mage rendu à Dieu n'est pas moins grand, qui s'effo d'être exact, et l'humilité du travail que nous achev ne nous rend que plus capables, croyons-nous, d'admi les merveilles opérées par la grâce dans l'âme de Pég Ce serait la matière d'une autre étude, infiniment p enrichissante.

PIERRE PÉGUY.

31. La « mise en scène » est identique, et tout le début du M tère apparaît comme une deuxième version du début du dra (p. 33 mystère = p. 24 drame).

NOTES ET CHRONIQUES

Charles Du Bos

Nous voyions depuis si longtemps Charles Du Bos
ter contre la maladie avec un héroïsme discret que
us ne pouvions d'abord croire qu'elle avait eu raison
lui. Je me rappelle un jour où, couché, il était visible-
ent torturé par la douleur et où cependant il continuait
me parler avec son calme et son affabilité habituels.
ait-ce même de l'héroïsme? Sa tendresse pour ses
nis était telle que, dans de pareilles circonstances, c'é-
it peut-être sans effort qu'il restait plus attentif à eux
u'à sa propre souffrance. Je me souviens que ce jour-là
ous avions parlé avec un abandon et une intimité plus
ands encore que de coutume; il me semblait, en le quit-
nt, qu'il m'avait à dessein confié quelques-uns de ces
crets qu'on ne livre qu'au seuil de la mort, et j'avais le
essentiment que je ne le reverrais pas. Je devais pour-
nt le revoir, par une journée radieuse, au bord du lac
éman où, en 1937, il puisa pour quelques mois un re-
ouveau de santé. Mais déjà, malgré ce semblant de
gueur, ce corps émacié n'appartenait plus au monde;
sa sérénité il émanait comme une lumière, reflet qui
pouvait tromper de la Lumière dont il s'approchait.
orsqu'il repartit pour les États-Unis, en septembre 1938,
angoisse de quitter la France en un pareil moment
affaiblit de nouveau; au printemps, il dut quitter l'A-
érique, incapable de terminer son cours, et, au début
août, son cœur, usé par des années de maladie, céda
fin. Déjà, la tristesse de la nouvelle de sa mort se
nfond pour nous avec l'anxiété de ce mois d'août, avec

le déchirement du départ. Combien, comme moi, on ressenti avec désespoir, depuis deux mois, le manque de cette amitié dont le seul souvenir est déjà un réconfort!

Plusieurs fois, dans cette revue, j'ai essayé de commenter certains aspects de l'œuvre de Du Bos. Aujourd'hui, éloigné de ses livres, je laisserai mon cœur parler surtout de l'homme. Aussi bien, dans son cas, est-ce éclairer l'œuvre que faire connaître l'homme, car rarement dans notre littérature a été plus intime la fusion de la vie intérieure et de l'œuvre. Pour lui, d'ailleurs, c'était l'homme qui comptait et qu'il cherchait à atteindre à travers les écrits; c'est pourquoi, dans sa critique, même lorsqu'il s'agit d'un écrivain aussi « extraverti » que Gœthe, il s'attarde plus à commenter la correspondance et les journaux intimes que l'œuvre proprement dite. Par là s'explique sans doute son indifférence à l'égard de ce que les Allemands appellent *der Zeitgeist*, l'esprit du temps, qui, aux yeux de Charles Du Bos, ne peut qu'arracher l'artiste à sa nature profonde; par là aussi ses préjugés à l'encontre de certains écrivains, dès qu'il croyait déceler chez eux un défaut de vie intérieure ou la moindre trace de cabotinage. Je me souviens d'un jour où une amie avait cité devant lui un passage de Victor Hugo; il se fit apporter un Racine et nous lut les plus beaux vers d'*Esther*. Ce mode discret de protestation était bien de lui; les artistes qu'il rejetait, il ne s'attardait pas à dire les motifs de son refus, il passait silencieux auprès d'eux et se contentait d'en appeler à la présence d'un artiste aimé; et jusque dans le choix de la pièce la plus médiocre de Racine se glissait le souci d'affirmer une fidélité sans réserve à ceux qu'il avait élus une fois pour toutes.

La fidélité... Cette notion a été au centre de toute la vie de Du Bos. Quelque part, il a parlé de « ceux que l'Église appelle d'un si beau nom : les fidèles ». Nul plus que lui n'a mérité ce si beau nom. Avec quelle ferveur il a parlé de ceux qui étaient ses intercesseurs dans la v

l'esprit, comme Platon ou Keats, de ceux que, si posés à sa propre nature, comme Tolstoï ou Nietzsche, aimait d'une tendresse douloureuse, de ceux enfin à i l'unissaient tant d'affinités, Pascal, Vauvenargues, ubert ou Novalis. Mais c'est de sa fidélité aux vivants e je veux surtout parler. Il y a dans le monde combien êtres pour qui il a été le confident le plus ouvert en ème temps que le conseiller le plus respectueux de son terlocuteur. Lui qui aimait répéter l'adjuration de Maslon : « Ayez pitié de votre âme », jamais il n'a entendu vain l'appel d'une âme, de si loin qu'il vînt. A mesure e sa vie s'avançait, que la maladie se faisait plus presnte, et plus urgentes ses tâches d'écrivain, il ne cesit pour ainsi dire de prendre en charge de nouvelles nes et de leur livrer une part toujours plus grande de n temps. Lorsqu'on s'inquiétait si cet accaparement était pas préjudiciable à sa vocation d'écrivain et à chèvement de son œuvre, il protestait contre une telle ggestion, avec douceur mais aussi avec tristesse de ir ses amis ne pas comprendre le devoir qu'il s'était signé et que l'approfondissement de sa vie religieuse isait toujours plus impérieux. Il allait même, au moins ns les dernières années, jusqu'à nier qu'il fût un écrin ou, en tout cas, un critique; il ne voulait plus, dans s écrits comme dans ses relations personnelles, que effacer derrière la vérité, dans tous les domaines où il découvrait, et la rendre accessible à ceux qui en aient besoin. Je pense que cette conception de son acté littéraire a nui à ses derniers écrits, mais comment plaindre qu'il ait acheté à ce prix l'influence personlle qu'il a exercée sur tant d'êtres qui se sont adressés ui et à qui il ne s'est jamais refusé? Peu à peu, sans ute, certains témoignages feront connaître le rôle qu'il oué dans quelques vies; mais ces témoignages seront ijours infidèles, et ses amis ne pourront jamais acquit- leur dette envers lui.

Aucun témoignage, d'ailleurs, ne pourra rendre sen-

sible à ceux qui n'ont pas connu Charlie l'infinie délic-tesse de son amitié — aucun, sauf sans doute le sie propre, c'est-à-dire ses admirables lettres. Personne n savait comme lui écouter les confidences, y répondre pa d'autres confidences, abolir toute distance entre lui son interlocuteur. Même à l'égard d'un indifférent, un incomparable courtoisie restait la marque de son espri Il n'y avait rien chez lui qui ne fût d'une distinction s prême, au sens le plus profond de ce mot, sa diction, pa exemple, grave et lente (qu'il lût ou qu'il parlât, sa vo était un enchantement), ce regard plein de tendres qu'il posait sur vous en inclinant légèrement la têt tout chez lui, jusqu'à ses manies, comme le geste av lequel il caressait continuellement des pipes presque to jours éteintes, était d'une exceptionnelle noblesse. séduisait avant qu'on l'aimât; mais après qu'on éta devenu son ami, il ne cessait pour autant de séduire.

Une des raisons de la confiance totale qu'on ne po vait pas ne pas accorder à Charlie était le sérieux fond mental de sa nature. Peu d'écrivains, de nos jours, o été aussi graves; peu ont pris aussi au sérieux les cha ges de la vie, de l'amitié, de l'art. Comme il était d'u affectivité peut-être excessive, sa gravité s'exprima parfois avec une ferveur presque ingénue dont certai cœurs secs ont souri. Il a parlé de lui-même avec cet bonne foi candide qu'il apportait en toute chose. Que ques-uns s'en sont choqués et ont dénoncé dans s *Journal* la marque d'une grande infatuation personnell Je pourrais dire quelle raison essentielle décida Charl à publier de son vivant des fragments de son journal; pourrais en appeler à tant d'âmes sur qui ce livre exercé une influence bienfaisante, parfois salvatrice; comprendrait que ce ne fut pas pour le plaisir de se fai connaître, et moins encore admirer, que Du Bos ren publics ces fragments. Mais ce serait déplacer la que tion. Ce qu'on a reproché à Charles Du Bos, ce n'e pas d'avoir pubié lui-même des extraits de son journa

ais la teneur même de ce journal, cette attention pré-
utionneuse et déférente à l'égard de lui-même, qui s'y
nifeste. C'est ne point voir ce qu'il ne faut jamais
blier quand on parle de Du Bos : que notre ami était
être chez qui la notion de relation était fondamen-
e; il entretenait avec lui-même, avec son âme, des
ations aussi délicates, aussi nuancées, aussi subtiles
'avec ceux qui l'entouraient et qu'avec ses amis.
ême au temps où il se tenait plus ou moins à l'écart de
ute vie religieuse, il n'a jamais douté, non seulement
la réalité, mais aussi de la valeur de son âme; il est
ujours resté attentif à l'appel de ce quelqu'un, qui,
lon un mot de Claudel reprenant celui de saint Augus-
, est en moi plus moi-même que moi. A chaque ins-
nt de sa vie il a voulu écouter la voix de ce quelqu'un;
l se penchait avec tant de soin sur lui-même, ce n'é-
it pas par amour de soi-même, mais pour mieux enten-
e cette voix, pour en pénétrer le sens, pour être sûr
savoir y répondre correctement. Il ne s'aimait pas
i-même, mais il avait pitié de son âme. Il aimait dire
'il fallait nager avec le courant. Je pense que le senti-
ent qui lui était plus profondément étranger, c'est
lui qu'exprime le Saül d'André Gide lorsqu'il s'écrie :
J'encourage tout contre moi-même[1]. » Aussi le che-
in qu'il a suivi dans son retour à Dieu est-il un chemin
ut intérieur où nul autre événement extérieur que
aide affectueuse d'un ami de Dieu n'est intervenu.
'est par fidélité à lui-même que Charlie est redevenu
lèle à la grâce. Cette fidélité à soi-même, il n'est pas
rprenant de voir quels sont ceux qui, incapables de la
atiquer, n'ont pas su la comprendre chez quelqu'un
i était pourtant leur ami, et ont voulu la confondre
ec la complaisance envers soi-même.

Avec Charles Du Bos disparaît un des plus hauts re-

1. Je cite de mémoire.

présentants d'une certaine culture européenne. Rien
tout ce qui a formé la civilisation occidentale ne lui a é
étranger. En grand platonicien qu'il était, il vivait pe
pétuellement dans la contemplation des grandes idé
qui ont modelé notre conscience; au-delà des ombres
la caverne, il atteignait l'essence des notions dont no
sommes nourris. Il n'a pas été seulement le comment
teur incomparable de quatre ou cinq littératures; il y
eu, entre les deux guerres, à défaut d'une littérature e
ropéenne, de grands esprits européens, rares, mais co
sidérables, participant d'une culture vraiment unive
selle. Charles Du Bos a été l'un d'eux. Inconnu, c
presque, du public français, il était l'ami de tout ce q
comptait dans l'Europe d'hier; de Thomas Mann à Hu
ley, de Rilke à Valéry, il n'est resté à l'écart d'aucu
des grands courants qui ont modelé notre esprit et que
tourmente actuelle achèvera peut-être de dissiper. S
dernières années ont été attristées par le spectacle d'u
Europe acharnée à détruire tout ce qu'il aimait. L
qui avait tant chéri la littérature et la musique allema
des, il voyait ses meilleurs amis d'Allemagne chassés
leur pays et certains végéter dans la misère à Paris. L
triomphe des barbares dans le pays de Bach et de Nov
lis a assombri ses dernières années, et il est probab
que, s'il avait vécu un mois de plus, il n'aurait pu rési
ter au poids des événements actuels.

Il est évidemment trop tôt pour pressentir la place
le mettra la postérité, non seulement parce qu'il vient
peine de mourir, non seulement parce que l'esprit eur
péen auquel il participait paraît s'éteindre, mais surto
parce que nous ne connaissons encore qu'une très peti
partie de son œuvre. Ses livres dont, par scrupule,
ajournait sans cesse la publication, son grand ouvrag
sur *Le spirituel dans l'ordre littéraire,* dont il n'a pa
que des fragments, confirmeront sans doute qu'il a é
un des plus grands critiques français, et, de ce point
vue, sa place paraît, sinon fixée avec précision, du moi

surée. Mais ce qui restituera la pleine originalité de figure, ce sera son *Journal,* son énorme correspon-nce, et cette *Autobiographie posthume* dont il parlait ec un mélange de respect et d'ironie; alors on verra 'il n'a pas été seulement un critique considérable, mais ssi un grand esprit et on saura à quel rang le situer ns la famille de quelques-uns des moralistes français 'il a le plus aimés, Pascal, Vauvenargues, Joubert, et quelques-uns qui lui étaient chers parce qu'ils ont su ettre leur cœur à nu, Baudelaire, Proust ou Rilke.

Sans doute, la guerre va remettre à plus tard la paru-n d'écrits aussi intemporels que les siens. Pour un nps, la voix de l'écrivain s'est tue; pour un temps, le ul souvenir de l'ami va demeurer en nous. Quelque rt, dans son *Journal,* il a écrit, à propos d'août 1914, e la France n'a jamais plus beau visage que lors-'elle se tait. Je pense qu'il aurait été fier de l'austère ence dans lequel la France a fait son devoir en août 39. C'est dans ce silence, désormais, que nous écou-ns la voix de notre ami et que nous reconnaissons à s côtés sa fidèle présence.

Aux Armées, octobre 1939.

CHRISTIAN DUCASSE.

Les trésors de l'Espagne à Genève

(suite)

Ribera et Zurbaran

Entre le Greco et Velasquez, il y a Herrera le Vieux, R bera, Zurbaran. Le premier, qui fut le maître de Velasque est absent. Le second n'est représenté que par cinq toile le troisième que par deux. C'est peu. On se demande à qu tient cette lacune. Si l'on songe que le Greco n'était Esp gnol que d'adoption, que Velasquez, Portugais d'origin devait beaucoup aux Flamands et aux Vénitiens, Ribera Zurbaran demeurent, avant Goya, les plus espagnols d peintres. Ils le sont par leur recherche du vrai, du réel, repoussant soit-il. Je n'ai pas un goût très prononcé po l'*Espagnolet* (c'est le surnom que les Napolitains donnère à Ribera, qui vécut beaucoup parmi eux). Devant ces nai difformes, ces bossus, ces tortus, ces hébétés, toute cet piteuse vermine, cette lamentable pouillerie humaine, d peinte avec une impitoyable minutie, devant ces gueux, c vagabonds, ces va-nu-pieds, qui étalent leur pourriture leurs tares sous le soleil accablant, je songe au mot Louis XIV — lui-même Espagnol par sa mère — : « Le la est beau. Oui, mais le beau est plus beau ! » Combien, à monde morbide et grimaçant, je préfère le *Règne de Flo* du Poussin. — Un Silesius me répondrait, il est vrai, qu n'y a

> Dans la clarté de Dieu rien de laid, rien d'étrange :
> La grenouille est aussi parfaite que l'archange...

D'ailleurs, ce qu'à Genève on nous montre de Ribera, sont surtout ses compositions religieuses, en particuli l'éloquent *Martyre de saint Barthélemy* : il s'en dégage u émotion pathétique, en dépit de ce que l'œuvre a d'un p théâtral.

Pour ce qui est de Zurbaran, son « réalisme » est d'u autre qualité : il transfigure tout ce qu'il touche. Chez l comme plus tard chez Goya, le réel devient « magique »

e sais quelle lumière surnaturelle magnifie les choses
plus simples, les plus précises; quelle angoisse, quelle
habitent l'ombre. Par là, tous deux sont les vrais an-
s du « surréalisme » et de ces mouvements contempo-
où le mystère habite chaque objet, où, par un mimé-
e inquiétant, l'inerte est animé, le minéral vivant,
que humain; où des esprits hantent la matière; où la
e grimace et prend l'apparence du monstre; où le cau-
ar devient vrai, le fabuleux croyable, alors que
ame, dépossédé, privé d'âme, n'est plus lui-même que
propre spectre : un automate. On sait tout ce que cet
loit à l'apport des Espagnols Picasso, Dali, Bernal...
Goya, Théophile Gautier l'a noté, « les troncs d'arbre
'air de fantômes, les hommes d'hyènes, de hiboux, de
s, d'ânes ou d'hippopotames »... Dans certains *capri-*
lont les teintes délicates ont pourtant le duvet et l'har-
ie de Watteau, de Fragonard, c'est déjà toute l'étran-
de Picasso, tout le songe de Chagall qui nous sont
ts : une vache se promène dans un ciel d'un gris-bleu
sant, les anthropophages dévorent la chair rose d'un
ue... O Espagne déconcertante. La *Sainte Casilde* de
aran n'est pas moins imprévue dans sa chatoyante
de satin et sa grâce presque mondaine ! Cette fille du
naure de Tolède qui, secrètement chrétienne, s'avance
le martyre avec une hautaine indifférence, un Espa-
seul a pu la concevoir !

Velasquez

lasquez, cela va de soi, triomphe dans les trois galeries
cipales, réservées à ses grandes compositions et à ses
aits, où l'on ne sait qu'admirer davantage de la sincé-
de l'expression, du style ou de ces tons, de ces textures
font paraître criards les coloris de Rubens. Ce n'est
i (je veux dire au Prado) que l'on peut le juger à sa
ar. Qui n'a vu de lui que ses toiles du Louvre ne con-
qu'un aspect de son génie. Genève ne nous a malheu-
ement pas montré son chef-d'œuvre, cette scène épique
ierrière si noble, si puissante en sa simplicité : la *Red-*
n de Bréda, mieux connue sous le nom des *Lances.*
nous avons ici les *Ménines.* La Hollande et l'Italie
nt-elles une composition plus parfaite, plus animée à

la fois et plus véridique ? Dans cette toile, la maîtris
Velasquez semble même atteindre à une sorte de pc
Nous ne sommes pas loin de Shakespeare. Nous ne pla
pas aussi haut les *Fileuses*, en dépit de la fraîcheur de
coloris, de la liberté de leur facture, ni cette *Forge de*
cain, qu'on compte d'ordinaire au nombre de ses c
d'œuvre. La première dégage pour nous un peu de l'e
du Caravage et des véristes bolonais. Dans la seconde,
sentons tout ce qui sépare une trop humaine mytho
de celle, transcendée et lyrique, du Poussin. L'Espa
Eugénio d'Ors ne nous donnerait pas tort. Si Velas
n'est guère à l'aise dans les sujets païens, le peintre d
Majesté Catholique ne montre guère d'inclination po
merveilleux chrétien. Son *Christ* crucifié — si peu
gnol — est une « anatomie » irréprochable. Il ne s'e
gage que peu d'émotion religieuse, ainsi d'ailleurs qu
l'*Adoration des Mages*, œuvre de sa jeunesse où s'affir
déjà ses dons rares de coloriste. Il a peint plus de pr
et de guerriers, d'infantes et d'infants, de duègnes
nains, de naines, de ménines, de dogues, de fous e
bouffons que de madones et de saints ! Si Morales, en
gne, mérita le surnom d'*El Divino* et Roëllas celui
Clerigo, et si le peuple de Tolède ne désignait à Barr
Greco que sous le nom d'*El Demente*, Velasquez, lui, e
revanche foncièrement *humain*, *laïc* et *sensé*. Peu
l'est-il un peu trop à notre gré ; un grain de folie c
fureur ou de passion, c'est là ce qui lui manque ! Ce
que dans l'une de ses dernières œuvres, les *Deux Er*
(où l'on voit saint Antoine visitant saint Paul dans sa
baïde), que l'artiste, si calme, si maître de soi d'ordi
trahit une ferveur tardive. On décélerait aussi quelque
d'émotion dans le portrait qu'on voit ici de sa fe
Jeanne Pacheco. De cette effusion discrète se dégag
charme singulier. Peut-être n'est-ce qu'auprès de
épouse que Velasquez connut quelque repos et quelqu
timité. On sait qu'elle ne lui survécut que de sept
lorsque, épuisé, le peintre mourut à son retour de Fo
rabie, où il avait réglé les cérémonies du mariag
Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

Pendant la majeure partie de son existence officielle,
Diego Rodriguez da Sylva y Velasquez, accablé de titr
d'honneurs, fut le prisonnier du roi : Philippe IV, de

élancolique et ombrageux, avait la clef des appartements son peintre, l'empêchait de sortir, lui rendait visite à ute heure et voulait apprendre de lui l'art de peindre. r son raffinement, par sa politesse et sa sobriété, Velas- ez est parent de « l'Homme de Cour » de Graciam plus e du Chevalier de Cervantès. Non que ce chambellan, ce vori du prince ait jamais flatté son maître; mais il en a bi les caprices avec une patience un peu lasse, dont il isse percer l'expression dans le portrait qu'il nous a laissé lui-même, au second plan des *Ménines*. Quel siècle in- gne, pourtant, que celui où les monarques espagnols aient pour « Conseiller Aulique » un Titien, pour « Am- ssadeur » un Rubens, pour « Maréchal du Palais » un elasquez !

Honoré par la Cour, reconnu par ses pairs, Velasquez est- le grand Espagnol aux yeux de la postérité ? Le grand amand, c'est Rubens. Le grand Hollandais, Rembrandt. grand Italien, si ce n'est Dante, c'est Michel-Ange — Va- ry dirait : Léonard. Et, afin de ne pas nommer Gœthe, ugo proclamait : le grand Allemand, c'est Beethoven. our exprimer le cœur sauvage et généreux de son pays, ns doute manque-t-il à Velasquez l'angoisse, l'enthou- asme, la passion, le rêve ! Le grand Espagnol demeure ervantès — à moins que ce ne soit Jean de la Croix. « Le us peintre des peintres », certes, mais rien que peintre, elasquez est, avec Titien et Rubens, si l'on parle peinture ure, l'une des cimes suprêmes. Mais, si l'on cherche le poëte », le génie qui fait passer à la peinture les frontiè- s de l'art, Masaccio, Piero della Francesca, le Greco, le intoret, Rembrandt nous touchent davantage. Et quel- uefois aussi Goya, ce fils émancipé de Velasquez !

Goya

Nous voici donc en présence de ce Goya, sans doute le us grand des portraitistes avec Velasquez et le plus typi- ue des artistes espagnols, — car nous ne nous attarderons s devant le trop suave Murillo, que ses contemporains açaient au-dessus de Velasquez et dont on ne nous mon- e à Genève, fort heureusement, que quatre toiles.

Entre tous les peintres espagnols, Goya est sans doute

celui qui rappelle le plus Cervantès. Comme Cervantès, il les trois dons souverains dont parle Hugo : la création, q crée les types et qui recouvre de chair et d'os les idée l'invention qui heurte les passions contre les événements produit le drame; l'imagination qui, soleil, met le cla obscur partout et, donnant le relief, fait vivre. Mais, pei tre du roi, parvenu (la ruse aidant autant que le génie) jouir de toutes les faveurs des grands qu'il méprise, Go reste fils du menu peuple : c'est à Sancho Pança qu'il fa songer plus encore qu'au Chevalier de la triste figur Comme Cervantès, Goya souvent « résume l'horreur par rire ». Ce rire n'est jamais vulgaire. « A peine, dit Hug parlant de Don Miguel, un peu de cynisme élégant. rieur est fin, poli, acéré, presque galant... » Il est sans pit pour le sublime comme pour le grotesque. Chez Cervant le sourire a une larme. Il n'en a pas chez Goya. L'homr est amer, cruel et dur. Ses sarcasmes rejoignent l'horre tragique. Demeuré peuple, il annonce, dans ses *Capric* dans ses *Désastres de la Guerre*, dans ses cauchemars de *Maison du Sourd* et jusque dans certains portraits officie la révolte des misérables contre leurs oppresseurs. Al comme Goya fustige ce roi dont il est le peintre, cette rein qui se plait à rechercher les œuvres où elle est insult (et qui ne les détruit pas !), ces infantes et ces infants a regards hébétés ! Et, tandis qu'il retrouve presque sa fra cheur d'âme et sa sensibilité quand il peint son épou *Josepha Bayeu*, avec des tons d'une délicatesse exquis en revanche dans les deux portraits de la *Duchesse d'Alb* dont il fut l'ami, la *Maja vêtue* et la *Maja nue*, l'on ne vo plus, Eugenio d'Ors l'a dit, que la lubricité sensuelle et libertinage... A Goya la Cour permet tout, comme a bouffons. Pourtant, au faîte de la fortune, cet homme e triste. Il est empreint de cette nostalgie ibérique plus pr fonde encore que la tristesse des Maures, à laquelle el s'apparente. La mort le hante. Il ne mourra qu'à quatr vingt-deux ans, sourd, en exil. L'art italien avait pris f avec Tiepolo, mort à Madrid. Avec Goya, l'art espagn meurt à Bordeaux. Et c'est en France qu'il aura ses hé tiers directs : Delacroix, Daumier et, entre tous, Manet. I postérité n'est pas indigne de la souche.

G. Cattaui.

Le peintre Albert Marquet

I. — L'homme

Il était un p'tit homme
Tout habillé de gris,
Carabi...

Un petit homme qui niche tout en haut d'une termitière recti-
gne et correcte, faite de ciment, une imitation sans mesure des
otels roses de la place Dauphine, un décor apparemment à peine
us solide que des portants, extérieurement, intérieurement éti-
neté d'une fastidieuse portée de briques identiques. De là-haut, la
ine impénétrable verdoie, et verdoient les arbres de ses quais, le
ert-Galant, le bronze d'Henri IV équestre, et les autobus à élytre
nique et presque blanche, traversant le Pont-Neuf.
Les toitures du Louvre se répètent jusques aux Tuileries, à partir
u clocher de Saint-Germain l'Auxerrois, supportant de légères
mpanules de métal : les pavillons rigides qui remplaceront les
oches le jour où les sirènes remplaceront le tocsin.
Il était un p'tit homme, il est un petit homme à la cravate verte,
u sourcil qui se compte, aux yeux étonnés derrière les fortes
nettes d'écaille, la moustache blanche et drue, et qui zozotte.
ndré Salmon trouve, avec raison, qu'il ressemble « à un modeste
nctionnaire, comme Charles-Louis Philippe, dont il était l'ami ».
Tout le long des murs, les toiles vertes et bleues, et roses et gri-
s, du petit homme : Albert Marquet.

II. — L'histoire

— Mon histoire est bien simple. Je suis né à Bordeaux en 1875. Je
is venu à Paris à quinze ans, et suis entré à l'École des arts déco-
tifs.
« Je n'ai travaillé à Bordeaux qu'une seule fois. J'y suis totale-
ent inconnu. J'y ai eu une petite toile très longtemps à accrocher
u Musée... Mon premier professeur a été Lechevallier-Chevignard,
père de l'ancien directeur de la Manufacture de Sèvres. A l'École
s beaux-arts, j'ai travaillé d'abord avec Gustave Moreau, puis avec

Cormon, qui ne m'a presque jamais vu. En 1898, j'ai peint un n pointillé. Je ne l'ai pas montré à Cormon, il m'aurait mis à porte. A ce moment, c'était assez violent; maintenant, ce serait tr ordinaire. Chez Moreau, j'ai connu Matisse et Rouault. Ce sont d camarades.

« J'ai travaillé avec Matisse et exposé avec lui aux Indépendan de 1901. Nous étions refusés dans tous les autres Salons.

« En 1903, dès sa fondation, j'ai exposé au Salon d'Automne.

« Deux ou trois ans après, je participais au mouvement fauve c'est alors que j'ai connu Derain, et Vlaminck, qui étonnait tout monde au café parce qu'il portait une petite cravate en bois av laquelle il tapait sur la table pour appeler le garçon.

« C'est dans l'exemple de Cézanne qu'il faut voir la raison q incita les fauves à aller chercher leurs sujets dans le Midi.

« Le fauvisme, c'est fini maintenant. Il n'y a plus que Dufy q s'y rattache. Le fauvisme a eu son époque, comme le mouveme cubiste après.

« J'ai beaucoup voyagé : je suis allé en Italie pour la premiè fois en 1909 et ai surtout travaillé à Naples. J'ai passé l'hiver Hambourg. En 1911, je suis allé à Tanger, où je suis retourné 1913, allant ensuite à Rabat, Casablanca et Marrakech.

« En 1917 et 1918, j'étais à Marseille. En 1920, à Alger, où retourne assez souvent. En 1925 en Égypte, en 1935 à Venise; apr j'ai peint en Suisse, Davos dans la neige. Je suis allé en Norvège y a une dizaine d'années, et l'an dernier à Stockholm.

« Ma première récompense, je l'ai eue chez Carnegie. Ah! non! première, ce sont les Belges qui me l'ont donnée, en me nomma membre correspondant de l'Académie royale de Belgique. »

III. — La doctrine

— Quand j'étais jeune, je croyais aux doctrines. Maintenant, pense que tout est bon quand c'est réussi.

— Une doctrine, ce n'est pas suffisant pour faire une œuvre d'a C'est bien pour grouper des jeunes, leur donner un peu d'ardeu

— Je ne crois pas beaucoup plus aux idées qu'aux Écoles. Je crois pas plus à l'École des beaux-arts. Cette année, l'Institut m fait savoir que j'étais nommé membre du jury du Concours Rome. Je n'y suis pas allé. C'est inutile d'envoyer des jeunes ge à Rome, alors que, du monde entier, les jeunes viennent à Par même les jeunes Italiens.

— Quand je suis avec Matisse, nous ne parlons pas de peinture.

— Je crois au tableau réussi ou raté. C'est tout.

— La jeunesse actuelle manque de jeunesse, disait-il, il y quelques années, à Georges Besson.

IV. — L'œuvre

uve ? L'œuvre égale d'Albert Marquet, égale comme la mer et
el stagnant, les fleuves mous, qu'elle évoque avec une largeur
de; fauve, elle l'a moins été que celles, incandescentes, d'André
in et de Vlaminck.

e a certes passé par une zone semi-ardente, celle d'un impres-
nisme plus dépouillé, mais plus papillotant, moins naturel, et
ns imprécis, parce que plus vif à cause des couleurs non mélan-

is se calma très vite la courte passion de Marquet pour les brè-
Ce furent, dès lors, les jeux paisibles des longues, les traits
tains qui encadrent les maisons entrevues, les traits plus éti-
qui suivent les rails interminables, les quais parallèles ou les
s amputées.

arquet peignant souligne le calme plat.

Gaston Poulain.

A TRAVERS LES REVUES

Devant l'hiver qui vient

ans le numéro d'août de la *Revue de Paris*, M. François
uriac rapproche le jeu, tour à tour exaltant et dépouillé,
saisons de l'année, de l'attitude que provoque chez
omme, à l'égard de Dieu, la montée progressive des sai-
s de la vie. Au total, l'hiver seul, bien qu'apparemment
nemi, donne la révélation de l'invisible : « Dieu a arraché
feuilles épaisses de devant sa Face, dont la lumière fuse
ravers l'ossature des arbres. »

t maintenant je marche vers un autre hiver : cet hiver dont la
rt sera le printemps. La vieillesse devrait être cette révélation
Dieu que je viens de décrire. Comme je m'étonnais, enfant,
ant une nuit de décembre passée à la campagne, de ne pas
endre les prairies murmurantes, je m'étonne aujourd'hui de ce

silence grandissant sur ma vie : passions engourdies, ins
morts... Voici la saison sans amour où d'un pas hésitant je pén
Beaucoup d'hommes vont à la vieillesse par un glissement ins
ble. Je voudrais ne rien perdre de cet hiver qui ne finira p
que rien de ce qu'il doit me révéler ne soit perdu. Si vous
le silence en nous et autour de nous, mon Dieu, n'est-ce pas
que nous vous entendions ?

... Durant les nuits muettes de l'hiver, à la campagne, la
fondeur même du silence enfantait des voix; je ne savais p
cette lamentation c'était l'océan dans la nuit, ou les cimes des
livrés au vent d'ouest, ou simplement, contre mon oreille, le
donnement de mon sang. Est-ce vous qui criez en moi ou est-
besoin que j'ai de vous ? Ce vieux cœur insatiable des homm
que la vie presque toujours a laissé sur sa faim, reconnaissez
avide de tout, et même quelquefois de cette vieillesse où il ab
et dont il attend il ne sait quelle révélation infinie. Trompé
que toujours, dupé à un degré que vous êtes seul à connaît
ne se console pas de son avril trouble, de cette jeunesse étri
et sournoise. Pour l'été, il en découvre derrière lui le déser
cendres. Quand l'homme se tourne vers cette canicule de sa vi
voit sur l'azur terne monter la colonne sombre de ce feu qui
tait pas celui que vous êtes venu allumer sur la terre : mo
incendies qu'on ne finit jamais d'éteindre tout à fait et qui
vent, et reprennent jusqu'à ce que vienne l'automne.

L'automne est venu enfin, et voici que j'ai récolté quelques f
amers. Et maintenant la saison approche qui ne nous trom
plus. Plus rien à attendre, en ce monde, que la révélation
l'hiver.

Encore faut-il être assuré que l'hiver de tout repos n'ex
pas. « Aussi vieux que tu vives, tu auras jusqu'à la fin
soin d'être sauvé à chaque seconde. »

Encore faut-il donner à Dieu et à ceux en qui il habite
derniers battements de son cœur :

Faites que dans le calme de mon hiver, dans le silence pro
des nuits qui précèdent votre nuit, toutes les passions ayant
de donner de la voix, j'entende enfin l'immense gémissement
hommes crucifiés par d'autres hommes. Laissez-nous un pe
temps pour vous servir en eux. Qu'elles se fraient enfin une r
à travers tant de pierres accumulées, cette faim et cette soif
justice que nous refoulons depuis que nous sommes au mo
afin d'être tout entiers au service de nos convoitises. Faites q
cette dernière saison de notre vie avant le grand repos, nous
goûtions plus de repos, et que les crimes du monde nous inte
sent de ressentir ses délices.

JEUNESSES

M.-D. FORESTIER, O.P. *D'une guerre à l'autre.*

Jalons de route.

LA JEUNESSE DE FRANCE A L'ÉPREUVE

M. DE PAILLERETS, O.P. *Actualité du scoutisme.*

Le jeu scout a débouché dans la vie. La partie sérieuse gagnée par les scouts en ces derniers jours a permis de juger de l'efficacité d'une méthode de formation.

D. M. *La J.O.C. dans la guerre.*

Tandis que beaucoup d'aînés portaient aux Armées leur témoignage jociste, la J.O.C. a dû faire appel, pour continuer son œuvre, à nos réserves de jeunes militants. Ils n'ont pas fait défaut.

JEUNESSE ROUMAINE

C. KEISEWETTER. *I. La formation scolaire.*

R. DE CHARMOY. *II. La Straja Tarii.*

Les comédiens au front, par L. CHANCEREL.

« Auxilia » en temps de guerre.

JALONS DE ROUTE

De l'une à l'autre guerre

La Revue des Jeunes, *depuis 1915, a été animée, pui dirigée par des religieux et des laïcs appartenant à l* Génération Sacrifiée. *On pourrait dire que tout so effort a été placé sous le signe d'Ernest Psichari « Nous savons bien que notre mission sur la terre es de racheter la France par le sang. »*

Héritiers et témoins de ce sacrifice, ayant vu tombe autour de nous la majorité de nos camarades des jeune classes, nous n'avons vécu depuis, Garric en tête, qu pour refaire la France chrétienne dont avaient rêvé le meilleurs d'entre nos morts.

Retournés auprès de ces petits garçons qui nous sa luaient de la main à la traversée des villages, nous n'a vons eu d'autre volonté que de leur redire les ambition et les désirs d'un Péguy, d'un Claude Lefilleul, d'u Dupouey. Les vœux de tant d'autres plus obscurs, mai qui n'étaient pas moins avides de revenir meilleurs chargés de plus de tendresse humaine, de plus de com préhension mutuelle, de ce que l'on a appelé l'espri d'équipe.

Les petits garçons à tête ronde et aux yeux candide sont devenus des hommes. Souvent ils ont dépassé no espérances. Autres que nous, nous les avons vus deven meilleurs que nous, plus soucieux d'incarnation auther tique de l'Évangile...

Nous voilà repartis ensemble. Le souffle d'espéranc

le courage qui, de la rue de Luynes, venait visiter abris, notre joie — n'est-ce pas, Lamirand? — est penser qu'il continuera de passer sur l'armée et sur rière pour que tout continue, pour que tout soit ntenu, pour que tout progresse, pour que déjà on se ette aux semailles à l'instant même où la moisson menacée.

n effet, se croiser ne suffit pas. Les croisades, pour re à Dieu, doivent être faites avec des cœurs purs. u ne peut mettre sa force qu'en des mains candides. n'est pas pour rien que Jeanne d'Arc envoyait ses lats déposer leurs péchés aux pieds des prêtres.

t c'est pourquoi la constante intention de nos prières t être la sainteté de ceux qui se battent; la justice de Nation tout entière.

l est sage de nous durcir, de nous équiper pour une e et difficile entreprise. Mais si nous prions géné- sement, si nous promettons de demeurer fidèles à la de Dieu dans la sécurité comme nous voudrions, s la crainte, l'avoir toujours été, il est permis d'es- er que, surnaturellement, Dieu abrégera notre lutte, nous donnera promptement la Paix dans sa Victoire. Espérons que nous serons nombreux à reprendre, c plus de zèle encore et de maturité, l' « Utilisation la Victoire ».

M.-D. Forestier, O. P.

Actualité du scoutisme

La mobilisation générale a mis le scoutisme franç au premier plan de l'actualité.

Faisons la part du pittoresque qui a séduit les journ listes : c'était un thème facile à exploiter que les scou aux moissons « remplissant le grenier de la France » les scouts collaborant à l'organisation de la défense pa sive. Si la presse pourtant fut si empressée à chanter l louanges des scouts, c'est qu'effectivement les scou rendirent — et rendent encore — de grands services. L journalistes — du *Jour* ou de l'*Intran*, de *Paris-soir* d'*Excelsior*, du *Figaro* ou du *Journal*, sans parler d reportages plus considérables publiés dans l'*Illustratio* dans *Détective* (en général moins bien inspiré), ou d articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* (J. F nouard, 1er octobre), dans les *Études* (P. du Rost 5 octobre) — ne firent que rassembler des témoignag que chacun d'entre nous était à même de vérifier.

Les pouvoirs publics, dès le premier jour, avaient co pris tout ce qu'ils pouvaient attendre du scoutisme; c'e le 30 août que le Ministère de l'Agriculture faisait ap au Bureau Interfédéral du Scoutisme pour la rentrée d récoltes; dans les directions même des ministères com dans les mairies plus ou moins désorganisées par le ma que de personnel et devant faire face à des organisatio nouvelles, on avait besoin, pour de multiples tâches première urgence, de garçons débrouillards et sur c l'on pût compter : les scouts répondirent « Toujou prêts ».

Leur rôle, dans la vie même du pays, apparaissait clairement que M. Paul Reynaud, ministre des Fina ces, y faisait allusion dans son allocution radiodiffus

10 septembre. Mais l'encouragement le plus précieux reçurent les scouts de France fut celui que leur pro-ua S. Ém. le cardinal Verdier dans sa lettre du septembre (cf. *Scout*, 20-IX, et *La Guide de France*, x).

'eut-être est-ce dans les gares et dans les divers ser-es d'évacuation qu'ils trouvèrent, plus que partout eurs, à s'employer au service du prochain. Sans eux, acuation de Paris eût été un désastre, disait après ir visité les gares une personnalité de grand juge-nt.

e qui se faisait d'utile à Paris par les scouts, qu'en it-il en province? Sans communications durant les miers jours, les chefs des quartiers généraux se le nandaient : les scouts, privés de leurs cadres pour la part mobilisés, auraient-ils su et pu travailler utile-nt? Mais bientôt lettres et témoignages oraux af-aient : partout à travers la France on avait vu les uts se dépenser sans compter au service de quicon-avait besoin d'eux. Et ç'avait été un grand récon-t pour tous les voyageurs, particulièrement pour leurs és se rendant au front, de les rencontrer, courtois et pressés, dans tous les organismes de services publics privés.

Signalons tout de suite que l'efficacité des services dus par les scouts tient pour une grande part à ce leur esprit d'initiative et de décision se joignit à une ide organisation. Notamment, la collaboration étroite à réalisée en temps de paix, entre les dirigeants des erses fédérations de scoutisme français, s'affermit ore davantage dans l'épreuve commune. Il faut dire t le bien sorti des réunions quotidiennes auxquelles streignit durant plusieurs semaines le Bureau Inter-éral qui réunit les dirigeants des quatre associations sculines : Scouts de France (catholique), Éclaireurs ionistes (protestante), Éclaireurs de France (neutre),

Éclaireurs Israélites, et des deux associations fém nes : Guides de France (catholique), Fédération Fr çaise des Éclaireuses (neutre). La loyauté parfaite tous et leur désir commun de service, sans rien eff des différences de conception qu'ils professent dans l tâche éducatrice, permit une union totale de vues p le service du pays.

Je n'en finirais pas de citer tous les témoignages remerciement et d'estime que les scouts ont reçus dernières semaines; d'ailleurs, il ne faut pas risquer blesser leur modestie.

S'il y eut ici ou là quelques défaillances, quelq erreurs d'organisation pratiquement insignifiantes, peut dire sans hésiter que le scoutisme a vrai « rendu ».

Disons aussi quelque chose de la vie chrétienne scouts en ces jours. Ce domaine n'est plus celui reportages de presse : on doit se contenter de quelq signes révélateurs. Je peux en parler d'après ce que vu chez nos Scouts de France.

Au quartier général, à l'heure exacte de l'entrée guerre, l'oratoire s'était trouvé rempli de scouts et cheftaines, et chacun avait ressenti la conviction q dans cette juste guerre, Dieu nous voyait et nous aim

L'atmosphère du quartier général où étaient accou chefs et cheftaines, pour prêter main-forte aux divers s vices, était chaudement réconfortante, au témoign par exemple de nos aumôniers ou chefs mobilisés qui, passage à Paris, vinrent partager le menu de « popote » improvisée.

Messes quotidiennes, chapelets du soir, pèlerinage veillée à Montmartre, sur l'invitation du général Lafo il faudrait pouvoir dire encore de quel esprit étaient a més les jeunes scouts au cours de leurs services variés comment ils surent allier la prière à l'action [1].

1. Dans quel esprit ont-ils servi ? Il suffit, pour s'en re compte, de citer ce que me racontait, ces jours derniers, l'au nier d'un groupe de banlieue : « Tous les matins, les scouts

Mêlé à la vie publique, le scoutisme s'est révélé à eaucoup de ceux qui ne le jugeaient que sur les appa-ences et qui durent constater le sérieux du prétendu eu scout. Peut-être s'est-il révélé également à nombre e ceux qui le pratiquaient sans bien le comprendre. C'est le général Lafont, chef-scout de France, qui me t lui-même cette remarque.

Je voudrais chercher ici les raisons de cette réussite. Il y a d'abord cette discipline très souple à laquelle ont formés les scouts, et qu'ils pratiquent sous la orme du système des patrouilles. Elle les habitue à col-aborer, à se soumettre rapidement aux exigences d'un ervice collectif, à reconnaître l'autorité d'un chef, tou-es conditions qui permettent un travail beaucoup plus fficace. C'est ce qui apparaissait à la réflexion de M. André Rousseaux dans son article pénétrant du *Figaro* lorsqu'il faisait allusion à l' « espèce de prépa-ation militaire (?) qu'est le scoutisme » [2]. Tel directeur l'un service agricole d'un département remarquait, de nême, que les scouts avaient été plus faciles à utiliser que tous les autres volontaires, à cause de leur forma-ion préalable en équipes qui les rendait immédiatement aptes à servir.

Il y a aussi la formation individuelle que le scoutisme s'efforce de donner aux garçons, en faisant pratiquer la B.A. quotidienne qui crée en eux l'habitude du dévoue-ment à autrui, en même temps que les programmes de classes et de badges leur mettant en mains toutes sor-

résents à ma messe de 6 h. 30. Ils y ajoutent une assez longue méditation, et ce n'est qu'après qu'ils vont prendre leur poste de ervice. — Cet aumônier ajoutait, — et ceci est à retenir quant ux moyens de formations du scoutisme, — que c'était au cours du camp de montagne que ses scouts avaient appris à former leur olonté et à puiser leur énergie dans la prière. J'ai de multiples émoignages analogues.

2. *Figaro* du 10 septembre 1939.

tes de techniques et de savoir-faire, les rendent capable de servir immédiatement, le moment venu.

Il faut dire encore que les scouts se sont engagés, sur leur honneur, à aider leur prochain en toutes circonstances. Et ceci nous fait déjà toucher un ressort intime de l'âme du scoutisme. Liés par leur Promesse, qui est pour eux affaire importante, les garçons s'y croiraient infidèles s'ils ne se mettaient spontanément au service de toutes les détresses.

Mais enfin, tout cela, pour avoir été particulièrement stimulé par les circonstances de guerre, n'est pas entièrement nouveau, et il me semble qu'il faut chercher plus profondément.

Je viens de relire le rapport que le P. Forestier faisait, le 5 juillet dernier, au congrès de l'Union des Œuvres, sur *la Spiritualité des Scouts de France* (publié dans *La Vie Spirituelle,* août 1939). « Fierté d'être homme, disait-il des scouts, voilà ce qu'ils éprouvent » et, cherchant comment le scoutisme tâche à développer en eux cet humanisme, il disait :

Remplacer pour détruire, tel sera le mot d'ordre? Pour empêcher de mal agir, fournissez *des occasions de bien agir* [1] : et ce sera le camp et les différentes activités scoutes.

Faites appel au sentiment de l'honneur, si vif chez l'enfant. Passionnez-le pour sa propre formation. Tout un ensemble de choses qui se résumeraient en langage d'école par ceci : La morale ne doit pas être un recueil d'interdictions, mais l'art de se diriger en tant qu'homme, de vivre selon ce que nous sommes, de « concorder avec nous-mêmes, et de nous avancer, sous la conduite de la raison, vers ce que la raison (éclairée par la foi) aura reconnu comme notre idéal » (Sertillanges).

Ce serait encore : Pour créer, dans votre disciple, ces spontanéités vertueuses qui lui permettront de bien agir lorsqu'il sera loin de votre surveillance, de s'adapter selon les circonstances et qu'on l'on appelle des habitus, *il faut le faire choisir, décider, vivre, en un mot* « *agir* » [3] : pédagogie active [4].

3. C'est moi qui souligne.
4. *La Vie Spirituelle,* art. cité, p. 119.

Or, en temps de paix, le scoutisme s'efforçait de son eux à faire agir les enfants, de suivre cette recomndation du fondateur Baden-Powell, « notre but est ant tout le développement du caractère et du sens de vie civique par des moyens naturels plutôt qu'artifils » (*Livre des Éclaireuses,* édition française, Préce).

Mais voilà que la guerre a fait surgir brusquement lle occasions d'agir; à ces jeunes adolescents elle a ert des tâches réelles, leur donnant le sentiment, si essaire à tout homme bien né, d'être utile.

Il y a quelques mois, M. Cousinet, l'un des ardents pagateurs en France des méthodes nouvelles d'éduion, à la suite d'une conférence qu'il avait consacrée 'adolescence, me disait qu'à son sens le grand prome de l'éducation des adolescents était de leur trou- des objets réels d'activité, une vraie *fonction dans cité :* et cela non pas seulement pour les adolescents s individuellement, mais pour le monde des adolests. La crise de l'adolescence, plus encore qu'une se physiologique et psychologique, est une crise d'aptation à une société où tout est organisé en fonction s adultes qui ne font pas volontiers leur place aux nes.

Or, par suite du manque de bras, il a fallu faire appel la jeunesse adolescente, et plus précisément à cette nesse organisée qu'est le scoutisme, pour des tâches i ne lui étaient pas d'habitude réservées; d'autre part, s tâches nouvelles, tâches de première urgence pour plupart, comme celles des services d'évacuation et accueil, se sont offertes.

Que la jeunesse scoute s'y soit adonnée avec passion, faut y voir l'effet d'une loi quasi naturelle, au sens ilosophique du mot. Aussi bien, le sérieux qu'ils apitent à tous ces services suffirait à marquer que ces hes sont pour eux l'occasion de se découvrir véritament hommes; en servant leur prochain, ils s'accomssent eux-mêmes.

J'ai sous les yeux une des innombrables photog phies de ces dernières semaines; ces jeunes gens reçoivent des instructions de leurs chefs, on ne p s'empêcher de remarquer l'air de réflexion qui an leur visage. Bien sûr, ils sont de ceux qui, selon l'ar premier de leur Loi, « méritent confiance ».

Être pleinement homme, disait le P. Forestier d le rapport précité, c'est l'ambition de tout vrai sc Mais cela ne va pas sans un très réel danger, le dan de l'humanisme : complaisance en soi-même, oubli l'aide nécessaire de la grâce divine. Aussi faisait-il marquer la part d'ascèse que la vie scoute app comme contrepoids au danger de l'humanisme, et in tait-il plus encore sur la pratique par les scouts de l traide et de la charité.

Or, dans tous les services que les scouts rendent puis le début de la guerre, ces conditions sont bien r plies.

S'ils ont trouvé grande joie à se dépenser sans co ter, ce n'est pas certes, la plupart du temps, une facile. L'effort qu'ils fournissent a été très rude, qu fût aux travaux des champs ou sur les trottoirs gares, où certains passaient des nuits entières a avoir déjà peiné tout le jour. S'ils y ont trouvé une intime, c'est celle qui résulte de la difficulté surmo et surtout celle qui naît du don de soi à autrui.

Le P. Forestier résumait la spiritualité scoute, plutôt symbolisait l'idéal scout, en deux images : « dam de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine; et le Samaritain de Rembrandt, si discret lorsqu'il s'en met auprès de l'aubergiste [5] ».

Je pense qu'aujourd'hui, sans détruire la première deuxième de ces images apparaît en un plus vif reli

M. de Paillerets, O. P.
Assistant de l'Aumônier général des S.

5. Art. cité, p. 129.
6. Cf. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1939, p. 580.

La J.O.C. dans la guerre

La guerre a surpris la J.O.C. au moment où sa *rencon-* *e mondiale à Rome* allait commencer. La Providence a ulu que la mobilisation générale fût décrétée le jour où, la France et du monde entier, cette « croisade ouvrière ur la Paix » devait s'ébranler. L'épreuve fut rude pour s jocistes qui, depuis un an, accumulaient les sacrifices toutes sortes pour gagner la Paix. Mais c'est dans une lle épreuve que l'on voit la qualité d'un mouvement. Paix voulue par les jocistes n'était pas seulement et rtout l'absence de guerre, c'est sur un autre plan qu'ils voulaient : la paix chrétienne, fruit de charité, embra- nt les cœurs, les foyers, les milieux de travail aussi bien ne les peuples. Et les jocistes, habitués au don d'eux- êmes « jusqu'au bout », n'ont pas été surpris qu'une lle conquête exigeât le sacrifice total. Ainsi dans la erre ils continuent la lutte pour la vraie Paix. Nous di- ons même qu'ils l'ont déjà en partie gagnée. M. Cardijn disait-il pas que la réussite d'une campagne jociste ait acquise avant tout par les sacrifices librement con- ntis et la ferveur de sa préparation ? Cette paix qui ne uitta pas ceux qui partaient vers le front, cette absence haine, n'est-elle pas déjà une victoire ? De nombreux moignages nous ont dit le calme, la sérénité des jocis- s mobilisés. Et n'est-ce pas aussi une conquête de la ix dans les quartiers et les milieux de travail, que l'ef- ndrement d'un parti où la haine et le mensonge n'é- ient que trop cultivés ? Ainsi la paix chrétienne se fraye- lle un chemin à travers le grand drame qui bouleverse monde. Les jocistes ont pleine confiance que la victoire ur permettra un jour d'affirmer avec tous les « pays jo- stes » à Rome leur idéal triomphant de Paix.

Le mouvement jociste continue. Et, à la lumière des évé- ments, sa valeur profonde s'affirme. Ce sont les lettres s *militants et dirigeants partis pour le front* et qui veu- nt dire devant le danger toute leur reconnaissance à

la J.O.C. de qui ils déclarent avoir tout reçu. Ils font bas, dans la fraternité créée par le risque commun, merveilleux apostolat fécondé par le sacrifice de quelqu uns parmi les meilleurs : Luc Postic, président de la Féd ration jociste Paris-Nord, Clément Surantyn, ancien joci et dirigeant de la Fédération lociste de Roubaix-Tourcoin deux modèles de militants laïcs très aimés de leurs cam rades et de bien des familles ouvrières, sont déjà tomb au champ d'honneur... Ce sont aussi les *nombreuses initi tives* par lesquelles le mouvement fait face aux nouvea problèmes posés par la guerre. Ce sont les *jeunes chefs* q se révèlent dans les sections désorganisées par le départ d anciens. Le *caractère international* de la J.O.C. s'est mêm affirmé d'une façon très belle dès le début de la guerre : Secrétariat général belge a tenu à faire savoir aux jocis français combien il restait de cœur avec eux, et, sur son i tiative, les différents pays jocistes vont rivaliser de sacrifi et de gestes d'entr'aide pour secourir les jocistes et les je nes travailleurs de France dans l'épreuve.

Il est bon de donner quelques détails sur l'attitude mouvement ouvrier chrétien devant les problèmes soule par la guerre. Remarquons d'abord qu'*une étroite collab ration s'est établie entre la J.O.C. et la L.O.C.*, cette derni étant beaucoup plus éprouvée par la mobilisation. Ai *Monde ouvrier*, l'hebdomadaire lociste, est-il devenu pro soirement l'organe de tout le mouvement ouvrier chréti et le succès qu'il obtient en ce moment près des jeun aussi bien que près des familles et même des soldats mo tre combien il a su s'adapter heureusement aux circonsta ces. Avec ce regroupement de forces, on a pu faire face premier devoir : la *liaison avec ceux qui sont partis*. Mal certaines difficultés de correspondance, les jocistes déploie une grande activité pour garder le contact avec les mob sés : lettres, envois divers, particulièrement expéditions livres (un « missel des soldats », dans le genre du mis populaire qui a obtenu un grand succès, est annoncé), to cela va rejoindre les jocistes, les sympathisants et mê tous les jeunes soldats connus. L'amitié jociste qu'on se si profonde à ces heures, s'affirme en tous ces gestes, e pourra éviter le douloureux désarroi du permissionnaire du démobilisé qui ne connaissait pas tous les changeme survenus au « pays ».

Plus que dans les services de la défense passive, où cepen-
nt collaborent plusieurs sections jocistes, mais qui ont
jà l'assurance du concours de nombreuses bonnes volon-
, les jocistes s'emploient à organiser un « *service d'en-
aide populaire aux mobilisés et à leurs familles* » qui leur
rmet de secourir dans un large esprit de fraternité ou-
ière certaines familles que la mobilisation plonge dans la
ne. Un autre service qui porte la marque du sens familial
i guide le mouvement ouvrier chrétien s'est déjà montré
rt utile : c'est la « *boîte aux lettres* » qui permet aux
embres dispersés d'une famille de se retrouver et de cor-
spondre. Signalons également l'organisation par chaque
lération et section jociste d'*un service d'accueil pour les
acués* dont la détresse est parfois si navrante

Mais la J.O.C. voit plus loin que le lancement de servi-
s dont tous sentent l'urgence ou la réorganisation inté-
ure du mouvement. La guerre provoque de graves pertur-
tions dans la vie ouvrière et les dirigeants jocistes en sont
vement préoccupés. D'abord un *problème d'éducation;*
s familles sont désorganisées, le père est souvent mobi-
é, ou bien son temps de travail se trouve considérable-
ent augmenté, et l'absence de son autorité va être d'au-
nt plus lourdement ressentie que la mère elle-même re-
end le chemin de l'usine dans bien des cas. Nous nous
uvenons des tristes suites que la dernière guerre a entraî-
ées dans les foyers. La L.O.C.F., par ses conseils aux ma-
ans ouvrières, la J.O.C., par le service préjociste surtout,
euvent atténuer ces dangers familiaux.

La question de l'*apprentissage et du chômage* des jeunes
este aussi à l'ordre du jour. Dans une guerre les parents
ont ni le goût ni souvent la possibilité matérielle d'en-
oyer leurs enfants dans une école d'apprentissage. On me-
ure les conséquences qui peuvent en résulter dans l'ave-
ir. Beaucoup de jeunes aussi sont condamnés à l'oisiveté
ar la fermeture des maisons dont les chefs ont été mobili-
s. En France où les petites entreprises sont si nombreu-
s, la question est grave, spécialement pour les jeunes fil-
s, et l'intensification du travail dans les usines de la Dé-
nse nationale ne peut toujours la résoudre. Un tel chô-
age entraîne fatalement dans les circonstances actuelles
laisser-aller et l'immoralité. La J.O.C. doit au Pays de
tter de toutes ses forces contre ce désœuvrement.

Enfin il est une question très actuelle qui préoccupe not mouvement ouvrier chrétien. Nombreux étaient dans classe ouvrière ceux qui s'étaient donnés au *parti comm niste* parce qu'il représentait un idéal de fraternité ouvriè et qu'il leur paraissait être le seul qui s'occupât vraime des travailleurs. Se sentant trahis par les chefs qu'ils s' taient choisis, ils sont aujourd'hui en plein désarroi et n'est pas chez leurs frères ennemis d'hier, les socialiste qu'ils trouveront la plupart du temps un accueil compr hensif. La J.O.C. et la L.O.C. qui furent toujours si atte tives à respecter les personnes et à se maintenir au-dessus la politique peuvent, au contraire, accomplir l'œuvre compréhension, de lumière et d'apaisement dont les milieu ouvriers ont tant besoin en ce moment.

On parlait beaucoup, depuis quelques années, d'un « *pri temps de chrétienté* » qui se levait sur notre pays, et il e vrai que jaillissait dans tous les milieux une jeunesse primitive Église. Notre cœur se serre quand nous penson que cette jeunesse commence d'être broyée, quand nou évoquons ces visages de jeunes où le Christ reflétait sa Pa et sa Joie, et qui maintenant regardent la mort. Mais nou sommes certains qu'après la tourmente l'été s'épanouira — Dieu ne peut détruire entièrement de si belles promesses — et la cité nouvelle, rêvée par toute notre Action cathol que, surtout par les mouvements spécialisés de jeuness s'établira sur des foyers chrétiens mûris par l'épreuve. nous croyons aussi que, dans la souffrance commune, l divers mouvements se connaîtront et s'apprécieront plu parfaitement, donnant à notre jeunesse chrétienne une con cience plus profonde de son unité.

D. M.

JEUNESSE ROUMAINE

I. La formation scolaire

l est incontestable que la jeunesse roumaine a pris après guerre un grand élan. Toutes les branches de l'enseignent, en commençant avec l'enseignement primaire et jus- à l'enseignement supérieur, ont acquis un grand développement. Où, depuis l'union de 1919, il n'y avait que presque ooo professeurs, aujourd'hui, dix-neuf ans après l'union, nombre de ceux-ci est monté à 50.000, et ce qui est plus ouissant est que si les illettrés représentaient plus de % de la population de l'ancien royaume, plus de 60 % Bucovine et plus de 94 % en Bessarabie, en 1919, aujourhui le nombre des enfants qui fréquentent l'école piire dépasse 95 %, et bientôt les illettrés ne se trouveront ıs dans ce pays, qui sera mis de ce fait sur un pied d'élité avec les pays occidentaux.

Grâce à la loi de 1924, modifiée en 1934, loi qui réglemente nseignement primaire, cet enseignement s'est complété r trois ans de nouvelles études, formant ainsi, outre l'école imaire de quatre classes, un enseignement sur-primaire, imaire et régional, les garçons étant forcés d'employer les ois tiers de leur temps libre à apprendre des choses intéssantes sur l'agriculture, dans toutes ses branches, et tous métiers y afférents, et les fillettes des principes de mége pratiques, dont elles ont besoin dans la vie journalière. L'enseignement primaire ainsi basé est appelé à donner nouvel aspect à ce pays.

Dans l'enseignement secondaire aussi, on a fait d'immen- progrès, et les écoles secondaires roumaines ne sont pas férieures à celles des pays occidentaux. La loi de 1928, mplétée par la loi de 1934, a posé de nouvelles bases à cet seignement. Le nombre des classes a été porté à huit, la conde classe étant partagée en deux : une section dans quelle prime l'enseignement des mathématiques, de la

physique et de la chimie, et une seconde où prime l'ens-gnement littéraire, le latin et le grec.

Outre ceci, par les examens qui ont été établis à la fin chaque classe et grâce à celui du baccalauréat, on est arri à une sélection rigoureuse des élèves de l'enseignemnt sup rieur et de ceux qui continuent leurs études supérieures.

Le nombre des lycées, qui était de vingt-deux lors l'union, est aujourd'hui de cent soixante-cinq dans le pa tout entier.

Les progrès ne s'arrêtent pas ici. Au côté de l'enseign ment théorique, l'enseignement pratique a pris et est en vo de prendre un grand développement, spécialement grâce a nouvelles lois sur l'enseignement industriel et sur l'ens gnement commercial. Par suite de l'application de ces lois, jeunesse a commencé à se diriger en grand nombre vers c deux branches de l'enseignement pratique. A certaines éc les industrielles ayant seulement quarante places se so présentés cette année-ci plus de quatre cents candidats, d' l'on voit d'une façon caractéristique la tendance de la je nesse vers l'enseignement pratique et utilitaire.

Le nombre des écoles professionnelles de toutes catégori de commerce, de métiers pour les garçons, de métiers po les filles, de ménage, etc., a augmenté d'une façon extrac dinaire au cours des dernières années, et a tendance à au menter plus encore, ce qui ne peut être qu'à l'avantage ta de la jeunesse que du pays.

Les progrès évidents de cette branche d'enseignement so suivis de près par ceux de l'enseignement supérieur et de propagation de la culture intellectuelle. Les quatre unive sités de Roumanie, la Polytechnique, les Académies de com merce, les Académies d'agriculture et les autres branches l'enseignement supérieur se sont développées d'une façc inattendue, et la science roumaine a passé la frontière c pays en contribuant d'une façon constante et intensive a progrès de la civilisation et de l'humanité.

L'O.E.T.R., Office d'éducation de la jeunesse[1], créé il y trois ans sous les auspices du roi même, a donné un nouv élan, une nouvelle voie à cette éducation de la jeunesse ro maine. Actuellement, l'O.E.T.R. compte près de 900.0 membres répartis surtout dans les villages. Quand ses de

1. Cf. l'article suivant.

rs rouages seront en marche, on estime que l'Office aura ıs son contrôle direct 4 millions d'enfants pris dans ooo villages de toutes les provinces. Car c'est à l'intérieur me des écoles et des lycées que l'on impose à la jeunesse nouvelles méthodes d'éducation.

Jn coup d'œil sur les programmes révèle l'esprit qui pré- e à cette réforme. On met au premier plan l'enseignement tional. Tout se passe sous le signe du drapeau tricolore. lundi matin, avant la classe, on hisse les couleurs natio- les au mât de l'école, et le cérémonial est digne des ba- ıux de guerre. A la fin des cours du samedi, on amène le villon de même manière solennelle. Le travail quotidien mporte des exercices de chant, de lecture, de narration i contribuent, sous des formes simples et frappantes, à la nnaissance et à l'exaltation de la patrie. Les leçons d'his- re font une large place à la vie des trois souverains libé- teurs, Carol Ier, Ferdinand et Carol II, ainsi qu'à la for- ation, depuis 1848, de l'unité nationale.

Vient ensuite l'enseignement religieux. La nation rou- aine est essentiellement orthodoxe; aussi l'orthodoxie est- e considérée là-bas comme la base et le couronnement des udes. Excellente préparation pour entrer à l'Université de ıcarest, où il y a plusieurs maîtres qui dégagent de la reli- on orthodoxe une attitude devant la vie propre, selon eux, ı caractère roumain.

L'enseignement sur les bancs de l'école a pour contre- ırtie essentielle la culture physique. La nouvelle méthode ı vigueur synthétise, quant aux exercices, les tendances les us récentes qui se sont fait jour en France, en Suède et ırtout en Tchécoslovaquie. L'idée principale est de faire ne nation saine et vigoureuse et aussi de la discipliner et la rénover.

L'éducation physique, ainsi conçue, s'inspire grandement ı mouvement tchèque des Sokols, repris dernièrement par Pologne et la Yougoslavie, trois pays que préoccupaient la rmation d'une conscience nationale. La Roumanie est dans même cas, l'esprit roumain a besoin d'être cristallisé, et gymnastique vise donc non seulement à développer la rce du corps, mais aussi à développer la force de l'âme, le ns de la fraternité, de la conscience et de la solidarité na- onale.

ERNST KIESEWETTER.

II. La Straja Tarii

C'est S. M. le roi Carol II, alors jeune prince royal, à pei âgé de quinze ans, qui créa la *Straja Tarii*. Voici quelque unes des paroles prononcées par le roi lui-même : elles do nent le véritable sens de ce mouvement essentiellement ro main, issu des nécessités profondes du pays et édifié « s les seules exigences de la Roumanie ».

Nous avons pensé, nous qui avons créé la *Staja Tarii*, que po consolider cette nation il fallait quelque chose de nouveau, u mouvement dont la régénération pénétrât jusqu'aux fibres les pl profondes de la population tout entière.

Nous entendons donner à tous une éducation nouvelle qui ait s racines dans la foi ancestrale et dans tout le passé du pays. Cett éducation nouvelle que l'on exige de vous, éducation d'amou mais aussi de discipline, c'est l'assise nécessaire à l'édification l'État roumain.

Le mouvement strajer n'est, en fait, rien d'autre qu'un effo pour le relèvement des générations de demain, afin qu'elles soie en tous points utiles à la patrie. Tout citoyen est une pièce c grand rouage de l'État et, pour que l'organisme entier soit plein ment utile, il convient que chacun, à la place que le sort lui assignée, fasse tout son devoir, guidé par une seule pensée et u seul sentiment — celui de sa nation.

Strajeri, vous êtes les pierres, vous êtes les fondements impéri sables sur lesquels nous voulons édifier une Roumanie meilleur une Roumanie inébranlable dans ses frontières naturelles.

Le mouvement strajer a pris ses racines dans le sco tisme et se réclame de la loi de Baden-Powell, mais il ajouté aux engagements et professions de foi, aux liens i ternationaux « les préoccupations d'ordre national et socia les grandes disciplines collectives, les solutions d'ensemb des problèmes spécifiquement nationaux. Et c'est ce q transforme ce mouvement, volontaire et sporadique au d but, en une immense œuvre de régénérescence morale, civ que et économique de la nation ».

orsque vous demandez : « Qu'est-ce qu'un strajer » ? il s est répondu : « C'est un citoyen conscient de sa valeur, ses devoirs envers soi-même, en tant que membre d'une ion, et envers les autres peuples qui sont ses frères en nanité. »

'est après avoir remarqué que la mise en valeur d'un actère est bien plus le résultat de l'influence sociale que ui de l'éducation reçue à l'école et dans la famille que a réuni les enfants dans un climat favorable à ce sys- e d'éducation. Une place importante est laissée aux jeux, chants, aux causeries autour du feu, à tout ce qui main- t la joie de vivre et l'ardeur au travail. Comme émula- : les citations à l'ordre du jour, l'exemple des unités se sont distinguées, les concours.

oici comment s'organisent les unités strajer : le « nid », « groupe », la « centurie », l' « essaim », la « cohorte », « légion », la « phalange », où l'on enseigne la technique formations, du salut, les commandements (oraux ou par nalisation) et des cérémonies auxquelles les strajer sont pelés à prendre part. A l'éducation morale et religieuse dévolu, dans la pensée des organisateurs, un rôle primor- l. La foi orthodoxe est entretenue par les prières, les pro- sions, la communion. Et l'histoire du pays y est apprise façon à inculquer à tous ces jeunes cœurs l'amour de ses os et le respect du drapeau national.

es sports, la gymnastique, les mouvements d'ensemble, là pour l'éducation physique. Pour sa santé on apprendra strajer les principes d'hygiène, la bonne tenue de ses ires personnelles.

a *Straja Tarii* cherche ainsi à être le complément harmo- ux de l'école, de l'école où l'éducation intellectuelle a la s grande place.

l y a en Roumanie trois centres d'initiation pour former « commandants ». Le recrutement des commandants se t surtout au corps enseignant, bien que d'autres catégo- s soient représentées : médecins, officiers, fonctionnaires, diants, etc. Un de ces centres possède un laboratoire psy- o-pédagogique servant à des démonstrations et à des étu- s de psychologie enfantine. Ces centres sont considérés mme des « laboratoires » de l'éducation collective et du veloppement spirituel destinés à être la liaison idéale en- le passé et l'avenir du pays roumain.

Mais les strajer (dont on peut traduire de façon appro mative le terme en « vigie ») ne font pas appel seuleme aux hommes. Les femmes sont incorporées dans ce mou ment national. Le centre des « commandantes » est à P déal.

Là, c'est le jardin, la ferme, la plantation des arbres fr tiers, la basse-cour, le potager, tous les travaux ménage depuis la fabrication du savon et des teintures de plan jusqu'aux soins à donner aux petits et aux malades, en p sant, bien entendu, par la broderie et le tissage, tandis c les centres des commandants comprennent des travaux menuiserie et autres plus en rapport avec la force masculi

Les commandants et les commandantes ainsi formés s désignés ensuite pour enseigner aux enfants — ils sont st jer à partir de sept ans — tous les principes moraux et p tiques.

« Nous n'entendons pas affirmer que le travail accom par la *Straja Tarii* a modifié de fond en comble le pays ce pays de culture et d'élevage —, mais incontestablem il est modifié. Le mouvement strajer, il faut bien le co prendre, est une évolution et non une révolution. Il v reconstruire, instruire par les moyens d'une conviction s cère et d'une action ordonnée. »

Et voici quelques exemples qui donneront le sens vérita de cette « vigie » roumaine. Plus de 850.000 arbres fruiti ont été replantés, ainsi que 3 millions d'arbres d'essen différentes. 4 églises, 1650 ponts, 850 monuments et cr commémoratives ont été construits, des kilomètres de rou ont été réparés, 850 cimetières de villages sont entreten etc, etc...

Le jeune voevode Michel ne va-t-il pas lui-même dans campagne constater ce qu'il y a à faire; et un jour une pa vre vieille dont la maison tombait en ruines ne fut-elle peu surprise de trouver en rentrant chez elle le prince hé tier et ses compagnons strajer occupés à refaire le to gâchant le mortier, consolidant la balustrade qui ferm son bien modeste domaine.

Une autre fois, le grand voevode s'écria, après avoir impressionné par des tombes abandonnées et des monastè non entretenus : « C'est très malheureux que les homm n'entendent pas la voix qui leur parvient par-delà les to

ux et abandonnent les choses saintes. Nous, les strajeri, ns le devoir de veiller à ce que les reliques sacrées soient dées avec la plus grande piété. Au travail, camarades ajer ! »

es strajeri, pour leur fête qui dure huit jours au début juin, font une exposition de leurs travaux. De petits po- s venus de leurs villages à la ville pour cette occasion ortent leur tour et travaillent, avec un joli mouvement la main, devant les visiteurs qui les admirent. Une expo- on de dessins de tout jeunes enfants montre des croquis des aquarelles extraordinaires. Des filles tissent, des me- isiers travaillent le bois, de petits paysans montrent, et c quelle fierté, comment, lorsqu'on est loin de la ville et bazar, on peut se faire soi-même, avec des pommes de et des écorces d'arbres, des jouets qu'aucun magasin possède.

Sanatate ! tel est le mot, chantant comme un hymne, avec uel les strajer s'accueillent entre eux. — *Sanatate !* ont-ils é lorsque le roi et le voevode viennent sur le terrain des orts. — *Sanatate !* ont répondu le commandant suprême et jeune prince.

Sanatté ! bonne santé !

RENÉE DE CHARMOY.

Les Comédiens au Front

Quittant leur studio, leurs ateliers, leur matériel, les ré- titions en cours, et les proches et merveilleuses promes- s d'une brillante « saison », mes plus chers élèves et tout rticulièrement les Comédiens routiers sont aux Armées. Certains ont déjà essuyé le feu de l'ennemi. Dieu merci, i pu assurer entre eux la liaison épistolaire qu'ils sou- itaient ardemment. Dispersée aux frontières et à travers mpire, la Compagnie gardera sa cohésion spirituelle.

Voici ce que m'écrivent, aux premiers jours de guerre, elques-uns d'entre eux.

D'un sous-lieutenant d'auto-mitrailleuses :

On va tâcher de faire proprement son travail... J'ai l'impres que c'est la même *entreprise* qui continue et pour laquelle je encore me bagarrer (et tous les autres!). Il n'y a pas de ruptu ce sont les mêmes choses que nous défendons.

Et il s'en fut « avec sa batterie, prendre position dans champ ».

D'un conducteur d'auto, au front :

Vous en faites pas, Patron. S'il n'en reste qu'un, vous pouvez sûr que la Compagnie survivra et qu'elle renaîtra plus jeun plus ardente que jamais. C'est elle, notre Compagnie, que n défendons en ce moment au travers de la France, et tous au f de notre cœur avons, j'en suis sûr, le désir de réaliser pour n compte les vers d'un poème du répertoire :

Dans sa cabane, un soir d'automne,
Saint François mourut « en chantant ».

Si nous y arrivons, vous n'aurez pas perdu votre temps nous...

D'un fantassin, en territoire conquis :

Je garde quand même l'espérance de recommencer bientôt n cher boulot.

L'un d'eux, le plus charmant, le plus poétique bouffon la chère bande, poursuit son office, feignant pour séc les larmes qu'il devine et me faire sourire, la plus satisf insouciance :

Je suis chef de la voiture à viande. Le matin, je pars avec jolie camionnette à travers un pays vallonné. On s'arrête dan campagne, on remplit son casque de mirabelles. On va aux a toirs, on trinque avec le chef boucher, on apprécie des quartiers viande (je vais devenir très calé), on pèse, on se fait donner prime une langue de bœuf ou une cervelle. On s'en revient tranquillement, et la matinée est passée.

Nous avons quitté un joli petit vieux village pour une gra caserne toute neuve. C'est moins gai parce que la caserne rapp le service, tandis que la campagne rappelle le camp... Ne vous fa pas de bile pour moi. Je suis sûrement parmi les moins malh reux.

Et il signe de son nom de théâtre, bien connu des en-
ıts, agrémenté d'une petite fleur soigneusement dessi-
e : « La petite fleur Espérance. »

*
* *

Dans le moment que, dans la presse quotidienne, l'on
rle déjà du « Théâtre aux Armées », je pense à ces nobles
rçons, artisans consommés, authentiques descendants des
médiens de l'Art, qui, en temps de paix, faisaient *déjà*
r le front dramatique du « service en campagne », allant
ville en ville, de village en village, d'usine en usine. Il
e semble que si l'on établit un Théâtre aux Armées, il
vra conserver cet esprit. Mais n'est-ce pas à chaque corps
armée qu'il appartient de faire sa troupe, avec les acteurs
obilisés qu'il contient dans son sein ? Riches d'une expé-
ence de plusieurs lustres, mes élèves, je crois, sont prépa-
s à en être là-bas les animateurs, comme aussi ceux qui
rent « les copiaus », en Bourgogne. Ce serait, dans la
ıerre, la continuation de ce « service dramatique social »
ıe notre Centre avait institué en temps de paix.

Aux civils du Théâtre de réconforter, s'ils le peuvent,
ırrière et d'aller porter témoignage de notre art à l'é-
anger, d'assurer le service de la Radio, mais aux Armées,
est l'affaire des militaires de faire *leur* Théâtre et pas la
ôtre. Eux, mieux que nous, savent ce dont ils ont besoin.

En tout cas, une chose m'apparaît évidente, en ce qui
ıncerne la France de l'arrière — la vraie France de l'ar-
ère — dans cet ordre de choses : c'est avant tout de musi-
ue et de poésie dont elle a besoin pour bercer sa peine,
omper son attente, maintenir son équilibre intellectuel et
ıoral. La plus haute inspiration et la forme la plus par-
ite devraient être unies à l'exécution technique la plus
ıupuleuse. C'est ce que va tenter de faire, pour sa part,
Union catholique du Théâtre, en union avec les autorités
viles et militaires.

Ce que l'on supportait — mal — en temps de paix, par
ulerie ou indifférence, le Français de l'arrière ne le sup-
orterait plus dans les heures tragiques que nous vivons
que nous nous préparons gravement à vivre. Le rire, oui.
ais celui de Molière ou de Rabelais, celui des vieux far-
urs français, maîtres inimitables, incomparable fleuron

de notre couronne dramatique. La basse gaudriole, l'exhi tionisme, l'histrionisme, autant que le contournement verre filé du dilettantisme, non, il n'y a plus de place po tout cela, dans la France en armes, raidie, âme et cor dans sa cuirasse de fer.

LÉON CHANCEREL.

« Auxilia » en temps de guerre

Une œuvre qui se consacre à l'instruction par correspondance malades de longue durée n'est certes plus au premier plan des p occupations générales. Elle voudrait pourtant ne pas mourir pa que la détresse des malades est la même; peut-être lui sera-t-il au demandé, plus tard, d'apporter son aide aux grands blessés pend leurs longues convalescences.

Nous rappelons donc, en cette « rentrée de guerre », que Équipes sociales de Malades (*Auxilia*) offrent aux tuberculeux osse et pulmonaires, soignés en sanatorium pendant des mois et années, un service de cours par correspondance : français, arithm tique, langues vivantes, sténo, comptabilité, hygiène, dessin, co techniques, etc... La correction des devoirs se fait tous les qui jours et s'accompagne d'un échange de lettres amicales. Pratiq ment, chaque professeur reçoit les indications nécessaires de « chef de groupe ». Intérieurement, spirituellement, c'est au Ch qu'il demande d'informer son action.

Depuis treize ans, les malades trouvent chez nous l'aliment leur intelligence, l'occasion d'exercer leur énergie, l'espoir d'a liorer leur avenir. Faut-il les abandonner « parce que c'est guerre » ? La réponse dépend de tous les chrétiens de cœur liront cet appel.

M. PELECIER.

Pour tous renseignements et adhésions, s'adresser à Mlle Peleci présidente des E. S. de Malades, 28, rue de l'Université, Paris Permanence le samedi, de 15 heures à 17 heures.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienn

LA VIE INTELLECTUELLE
ET
LA REVUE DES JEUNES

revue mensuelle

correspondance doit être adressée impersonnellement à

M. le Directeur de LA VIE INTELLECTUELLE
LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg, PARIS-VII°

Chèque postal : Éditions du Cerf : c. c. **Paris 1436-36**
Téléphone : Invalides 23-86

Nous prions nos correspondants de bien vouloir mentionner sur leurs lettres ou mandats :
1° S'il s'agit d'un « abonnement » ou d'un « réabonnement ».
2° Si cet abonnement est pour eux ou pour une autre personne.
3° A quelle revue il se rapporte : *Vie Intellectuelle, Vie Spirituelle, Année Dominicaine, Bulletin Thomiste.*

Tarif des abonnements :

	La Vie Intellectuelle Revue des Jeunes	*La Vie Spirituelle* simple	*La Vie Spirituelle* avec suppl.
SIX MOIS : France :		**18** fr.	**23** fr.
Étranger demi-tarif :		**23** fr.	**28** fr.
Étranger plein tarif :		**28** fr.	**33** fr.
UN AN : France :	**50** fr.	**35** fr.	**45** fr.
Étranger demi-tarif :	**60** fr.	**45** fr.	**55** fr.
Étranger plein tarif :	**70** fr.	**55** fr.	**65** fr.

Abonnement au juste prix : **100** francs. — Abonnement d'entr'aide : **125** francs. — *Numéros vendus séparément* : **6** francs.

Liste des Pays qui ont accepté une réduction de 50 %

Afrique du Sud (Transval, Natal, Orange, Bechuanaland, etc.), Albanie, Abyssinie, Arabie Saoudite, Argentine, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa-Rica, Cuba, Égypte (et Soudan égyptien), Espagne (Baléares et Canaries), Esthonie, Finlande, Grèce et Crète, Guyane Néerlandaise, Guatémala, Haïti, Hedjaz (et Nedjed), Honduras, Hongrie, Iran, Iracq, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Portugal et Colonies, République Dominicaine, République de l'Équateur, Roumanie, Russie (U.R.S.S.), Salvador, Suisse, Turquie d'Europe et d'Asie, Uruguay, Vatican, Vénézuela, Yougoslavie, Maroc (zone espagnole).

Les abonnements partent d'octobre, d'avril ou de juillet.
Pour tout changement d'adresse envoyer **1** *fr. et l'ancienne bande.*
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La revue ne paraît pas en août.

PUBLICITÉ
M. LECOMTE, *régisseur exclusif*
167, rue de Vaugirard, Paris-15e
Téléphone : Ségur 22-59

DU PAIN SUR LA PLANCHE

Pour aider MM. les Curés et Vicaires,

Pour aider les fidèles dans leur méditation,

utilisez les

FICHES DE PRÉDICATION ET DE MÉDITATION

établies par le R. P. BELLOUARD, O. P.

Chaque mois, seize feuillets contenant seize plans de sermons ou méditations.

Chaque pochette de seize fiches : **3** fr. **50**; franco : **4** fr

Abonnement pour un an : **35** fr. Etranger : **45** fr.

Ont paru :

Ont paru :

Série I. — **Evangile de la Samaritaine.**

Série II. — **Un certain nombre d'illusions.**